

FNA 0697 - Zarnia dimension folie

Dastier, Dan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

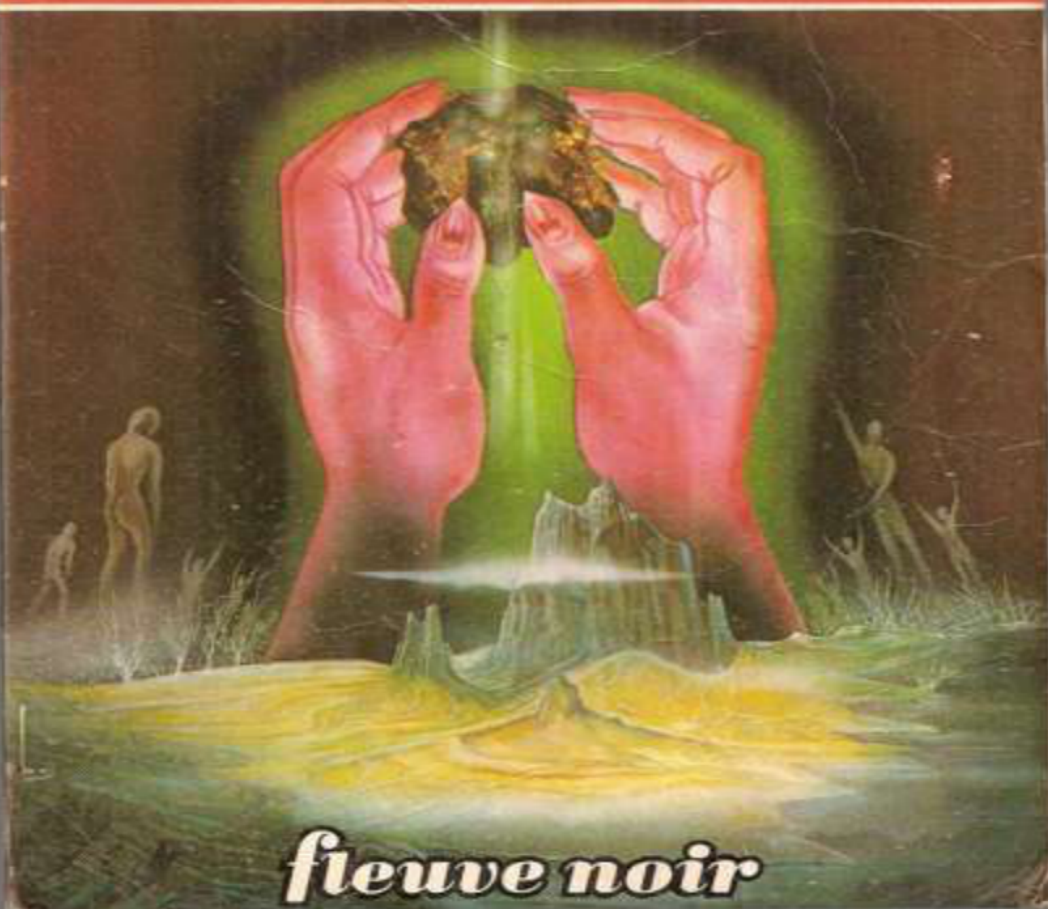
ANTICIPATION



FICTION

Dan DASTIER

ZARNIA, DIMENSION-FOLIE



fleuve noir

ANTICIPATION-FICTION

Dan DASTIER

Bannissement à vie sur une des planètes périphériques de l'EMGAL.
Et voilà. Leur verdict est tombé... L'astronef noir de la Psy-Pol va me conduire aux confins de l'espace, sur une des planètes-bagnes de l'Empire Galactique.

Mon crime ?

J'ai osé défier un des "spéciaux" de la Psycho-Police de Mars !

Rien d'autre...

J'ignore encore ce que sera mon bagne, mais je leur fais confiance, il sera à la hauteur de ma "faute" !

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Leur cérémonie est ridicule. Ridicule et parfaitement inutile... Marvel aurait pu m'en dispenser, ne serait-ce que pour me remercier d'avoir été un condamné exemplaire, pendant toute la durée du trajet qui nous a conduits de Mars à cette planète perdue au bout de l'Univers. Tous les bannis ne sont pas aussi faciles à transférer!

Mais il existe un règlement, et Anthon Marvel — pardon, *le capitaine* Anthon Marvel ! — n'est pas homme à oublier que chaque proscrit débarqué sur Zarnia doit obligatoirement écouter l'énumération détaillée de ses crimes ou délits, avant d'entendre une sentence qu'il connaît déjà par cœur : *bannissement à vie, sur une des planètes périphériques de l'EMGAL...*

Pour moi, le sort a désigné Zarnia, une planète semblable à cette bonne vieille Terre que je ne reverrai jamais. D'après Marvel, j'aurais pu tomber plus mal. Dans l'enfer torride de Planuria, où les bannis sont obligés de se battre pour un peu d'eau, ou quelque part dans les immensités glaciales de Cylar, planétoïde peuplé d'une faune dangereuse qui résout le problème de surpeuplement posé par l'afflux des condamnés. J'allais dire des condamnés à mort. Mais on ne condamne plus personne à mort dans l'Empire Galactique. Une hypocrisie de plus... Mourir de la main d'un bourreau ou sous les griffes terrifiantes d'un des monstres de Cylar, où est la différence?

Toujours le geste de Ponce Pilate. L'humanité passe son existence à se laver les mains!

Une brusque envie de rire me prend quand je porte à nouveau mon attention sur Marvel, figé dans un garde-à-vous rigide, un peu ridicule dans son uniforme synthétique de Pypol, qui n'arrive pas à effacer un début d'embonpoint. On est bien nourris dans les rangs de la Psychopolice martienne! Au propre et au figuré. Nourriture morale, surtout. Ces types sont devenus de vraies machines à appliquer le règlement!... Passons.

— Michaël Moore, la sentence prononcée par le Tribunal Suprême de Mars, votre planète d'origine...

Faux. Je suis originaire de la Terre, et en tant que tel, j'aurais dû être jugé par un tribunal terrien. Mais ils ne sont plus à une

irrégularité près! De toute façon, cela n'aurait rien changé à mon affaire...

— ... Passer le reste de votre vie sur Zarnia, septième planète du système de Khâlar...

Tiens, il en est déjà là! Je n'ai même pas entendu le récit de mes exactions ! Il est vrai que s'il s'en est tenu au texte officiel, cela ne mène pas bien loin. Mais Marvel a dû quand même en rajouter un peu, ne serait-ce que pour sauver la face vis-à-vis de mes deux avocats, commis d'office, bien entendu, et qui n'écoutent pas non plus.

Ils s'en foutent royalement de Michaël Moore, les deux bavards! Ils regardent autour d'eux en ayant l'air de se demander pour quelle raison la justice a été aussi clément avec leur client. Tout compte fait, cette planète n'a pas l'air si terrible. Il y a de l'eau à profusion, de la verdure... Presque un paradis!

— Michaël Moore, la Justice, dans sa bienveillante clémence, m'a autorisé à vous remettre un caisson de survie, modèle B, que vous ne pourrez ouvrir qu'après notre départ. Ce caisson est destiné à vous aider pendant le temps où il faudra vous adapter à vos nouvelles conditions de sur... de vie.

J'ai noté l'hésitation. Aucune importance. Ce salaud de Marvel sait parfaitement à quoi s'en tenir sur Zarnia, mais comme la Loi ne l'autorise pas à révéler au condamné la nature des dangers qu'il va courir à partir du moment où il aura été lâché dans la nature, il la boucle. En bon soldat bien discipliné! Fumier, va...

Je lui souris. Ses yeux cillent. Il sent confusément que je me fous de lui, et s'il était seul — enfin seul avec quelques-uns de ses petits copains de la Psypol ! — il saurait inventer quelque chose pour me faire payer tout en bloc mon indifférence et ce sourire narquois que je viens d'avoir. Un luxe, dans mon cas, mais cela m'a fait du bien!

— Michaël Moore, je vous souhaite bonne chance...

C'est la dernière phrase prévue au rituel. Il l'a prononcée sur le même ton qu'il aurait employé pour cracher : *puisses-tu crever le plus vite possible!* Mais ça ne fait rien... Des mots. J'en ai tellement entendu depuis un mois!

Un de mes avocats vient vers moi et me tend la main, l'air vaguement ennuyé. Je regarde cette main tendue. Envie de cracher dessus. Je ne bouge pas, et il ne sait plus quelle attitude adopter. La main retombe.

— Bonne chance, Moore, bafouille-t-il lamentablement.

A force de me souhaiter bonne chance, ces andouilles vont finir par me porter la poisse. Qu'ils partent, bon sang! Brusquement, j'en ai assez de leurs figures de faux jetons. J'ai envie de me retrouver seul, ce qui ne m'est pas arrivé depuis des semaines. Toujours quelqu'un pour me surveiller. Je sais pourquoi. La Psypol craint toujours les

suicides, qui n'arrangent pas sa réputation.

Marvel recule. Il cède la place à deux types qui mettent en batterie une sorte de caméra mobile.

— Quelque chose à déclarer, Moore? demande Marvel.

La caméra ronronne, braquée sur moi. Une sensation désagréable, difficile à définir. Ils sont en train de prendre des Physio-clichés. Toujours pour la même raison : ramener sur Mars la preuve tangible que je suis arrivé vivant sur Zarnia. C'est la première fois que je me prête à ce genre d'opération, et j'éprouve une sensation d'étouffement qui va en s'amplifiant. Marvel sourit à son tour. Il sait ce que je ressens depuis que je suis pris dans le champ de la caméra spéciale. Il a dû demander aux deux opérateurs de forcer un peu la dose, la vache! S'ils continuent, je vais...

— Suffit! ordonne Marvel.

Juste à la limite...

Cette fois, ils s'en vont. Je reste... Curieux, cette indifférence de ma part. Anormal...

Brusquement, je comprends. Ils m'ont sans doute fait prendre une de leurs sacrées drogues, ou soumis à un rayonnement quelconque, juste avant le débarquement. Ce serait assez dans leurs manières d'agir! En tout cas, cela expliquerait ce calme avec lequel je regarde le sas de la grande nef noire se refermer sur ces hommes qui représentent la justice du monde d'où je viens.

A mes pieds, le fameux caisson dont a parlé Marvel. Un cube brillant, sans aucun joint apparent pouvant signaler un couvercle. Je sais qu'il est inutile de tenter de l'ouvrir maintenant. Je ne pourrai rien en faire tant qu'ils ne l'auront pas libéré à distance de ses systèmes de verrouillage. Une précaution qui s'explique sans doute par la présence d'une arme à l'intérieur du caisson. Je crois me souvenir qu'il est d'usage, pour certaines catégories de condamnés, de prévoir la fourniture d'une arme légère, destinée à renforcer ses chances de survie, si le jugement rendu a conclu au droit à survivre, justement. Ce n'est pas négligeable...

Même si l'avenir me démontre que c'est insuffisant, et que cette attention est à mettre au compte de l'hypocrisie de mes juges!

Comme tout le reste !

Je m'éloigne vers ce qui doit être une forêt, ou un bois, après avoir ramassé le caisson, muni de deux poignées. Il est assez lourd, et cette constatation me remplit d'aise. Déjà le réflexe de propriété des bagnards démunis de tout... Je n'échapperai pas à la règle. Dans quelque temps, ce caisson et ce qu'il contient seront les seuls liens qui me rattacheront à ce que j'ai été autrefois... Un homme libre!

Je ris, tout haut, tandis que dans mon dos se déchaîne la stridulation des moteurs photoniques de l'astronef qui m'a amené. Un

homme libre!... Un homme libre dans un monde aberrant, où exprimer une opinion autre que celles qui sont régulièrement planifiées par les organismes dirigeants revient à prendre une option pour un de ces bagnes sans gardiens, qui sont devenus une mode depuis quelques décennies!

Une mode, et un moyen facile de tenir bien en main des millions d'*hommes libres* dans mon genre !

J'aurais voulu avoir la volonté de ne pas me retourner, mais cela a été plus fort que moi. Il a fallu que je voie la longue traînée irisée de l'astronef qui vient de s'arracher à la planète.

Pour bien prendre conscience de ma solitude...

Voilà. Un monde vient de me vomir parce que j'ai osé enfreindre une de ses lois... Parce que j'ai tenté de réagir en être humain et non en robot asservi...

Je ne m'apitoie pas sur mon sort. Enfin, pas encore... Quand j'ai eu cette réaction brutale, il y a quelques mois, je savais parfaitement ce que je risquais. Mais il a fallu quand même que j'aie cette réaction. Pourquoi? Je n'en sais rien. Après tout, peut-être ne suis-je pas tout à fait comme les autres. Comme ces milliards d'êtres humains qui acceptent *ce qui est* au nom d'une évolution qu'ils trouvent normale, mais qui les dépasse complètement! Oui... Peut-être que ma réaction m'a été dictée par des réminiscences incompréhensibles.

Je ris à nouveau.

Un marginal, voilà ce que je suis! Un mutant à rebrousse-poil! Un affreux conservateur attaché à l'idée qu'un être humain doit se forger lui-même son destin! Ou tout au moins refuser qu'on lui en impose un tout tracé.

Je ne sais pas si c'est ce conservatisme qui m'a poussé un jour hors de ma réserve naturelle, ou si j'ai soudain éprouvé le besoin de défier certaines règles bien établies, mais un fait est certain : j'ai eu une réaction chevaleresque dans un monde qui a perdu jusqu'au souvenir de la chevalerie d'antan.

Un truc idiot. Presque une peccadille. Enfin, à mes yeux!... Dix fois, cent peut-être, j'avais eu l'occasion d'apprécier la façon dont se conduisent les sbires de la Psypol. Dix fois, cent fois, j'étais resté sans réaction. Et puis, ce jour-là...

J'ai posé le caisson et je me suis assis dans l'herbe grasse, au creux d'un petit vallon. Il y a un ruisseau, pas très loin. Je ne le vois pas, je l'entends seulement. Tout à l'heure, je le trouverai. Mais il faut d'abord que j'attende le bon vouloir de ces messieurs. Le caisson doit contenir des appareils d'analyse instantanée... Ce serait vraiment trop bête de mourir empoisonné par une eau non comestible, alors que je suis sur cette planète depuis si peu de temps.

Il faudra aussi que je cherche un abri pour la nuit. J'ignore dans

combien de temps elle prendra possession du paysage qui m'environne, mais il me semble que le gros soleil blanc, qui baigne ce monde d'une clarté plus crue que sur la Terre, baisse vite sur l'horizon.

Je pense. D'autres condamnés ont été débarqués sur cette planète perdue. Je le sais parce que Marvel me l'a dit, alors qu'il était en veine de confidences. Il m'a dit également que la planète était habitée. Des êtres qu'il me faudra découvrir par moi-même, car le capitaine Marvel a été très discret sur leur compte. Je crois même qu'il les redoutait un peu, malgré les précautions prises au moment où le vaisseau s'est posé. Il n'avait pourtant pas grand-chose à craindre! Je suis assez au courant des techniques de protection pour ne point ignorer qu'un champ de forces répulsives entourait l'astronef, ainsi que le groupe que nous formions. Mais Marvel, comme tous ceux de sa race, craint *tout, a priori*. Il pouvait donc avoir peur d'une éventuelle attaque de bannis susceptibles d'avoir remarqué l'approche de l'astronef, ou d'indigènes hostiles...

Des hypothèses. Je ne sais même pas quel peut être le degré de civilisation des occupants de cette planète. Je veux dire : de ses occupants d'origine. Les autres sont comme moi. Des parasites, prisonniers d'un monde auquel ils ne peuvent plus échapper. Des déchets de cette civilisation dite supérieure qui a fondé l'EMGAL, l'Empire Galactique...

Je fouille dans une des poches de la combinaison souple, indestructible et inusable qui est, jusqu'à preuve du contraire, avec le caisson toujours fermé, ma seule richesse. J'ai réussi à subtiliser un petit carnet et de quoi écrire. Appuyé sur mon genou replié, j'écris :

Premier contact avec Zarnia. Pas encore porté de jugement. Manque d'éléments. Les autres sont repartis. J'ai l'impression d'être seul sur cette planète...

C'est vrai. Pourtant, je sens que c'est impossible. La planète n'est pas très grande. Tôt ou tard, je finirai par trouver un de mes compagnons d'infortune.

Brusquement, et pour la première fois depuis que j'ai posé le pied sur le sol de Zarnia, l'angoisse me prend au ventre. L'angoisse de la solitude. Pas seulement de la solitude. Autre chose que je ne peux encore définir. Je revois la scène qui est à l'origine de mes ennuis... Le glisseur de la Psycho-Police arrêté devant le module d'habitation placé face au mien. Deux types en uniforme traînant un homme que je connaissais de vue, et cette femme, jeune et jolie, en larmes, qui trottnait près d'eux, en se tordant les mains de désespoir... Elle avait voulu s'accrocher à l'homme qu'on emmenait, presque inconscient après l'application des radiations calmantes présidant à chaque arrestation. L'un des policiers l'avait repoussée violemment. J'étais à quelques mètres, et c'est à ce moment que j'avais ressenti le besoin

impératif d'agir... Une impulsion irraisonnée m'avait poussé vers la forme pitoyable écroulée le long du mur du module.

Je revois encore le regard narquois du policier, braqué sur moi. Et j'entends encore la formidable onde-pensée qui heurtait mon cerveau. J'avais affaire à un des éléments les plus dangereux de la Psycho-Police : un de ces êtres doués de formidables moyens de détection mentale, et chargés de déceler les brebis galeuses dans mon genre.

— *A ta place, je laisserais cette femelle où elle se trouve!...*

Pourquoi ai-je soutenu le regard de cette ordure de flic. Je n'en sais rien. Je l'ai carrément provoqué, et j'ai senti les secousses brutales des impulsions-pensée qui sondaient mon cerveau. J'ai quand même aidé la femme à se relever. Elle m'a lancé un regard à la fois surpris et plein d'une infinie gratitude.

Quand j'ai regardé à nouveau en direction des deux policiers qui venaient d'enfourner leur prisonnier à l'intérieur de l'habitable transparent du glisseur, j'ai compris que j'avais fait un geste de trop. J'avais bravé délibérément l'autorité. Et qui plus est, devant un témoin!

Ils marchaient vers moi, concentrant leurs effluves mentaux sur mon esprit déjà asservi à leur volonté.

Voilà pourquoi je suis là, aujourd'hui, attendant que la nuit tombe sur une planète dont j'ignore pratiquement tout, seul avec cette angoisse qui vient de resurgir en moi.

L'angoisse de l'être humain devant l'inconnu...

Un claquement sec, près de moi. Je regarde le caisson de survie qui vient de s'ouvrir brusquement. Ils se sont décidés. Je lève les yeux vers le ciel qui tourne peu à peu au mauve. Au fond, ils auraient pu ne pas libérer le système d'ouverture du coffre ! Qui le leur aurait reproché?

— Merci quand même...

CHAPITRE II

J'ai dormi à l'abri d'un bouquet d'arbres au feuillage touffu. Ma première nuit sur Zarnia... Heureusement, la température est clémente sur ce monde, et je n'ai pas trop souffert de l'inconfort de ma situation. Côté nourriture, il m'a fallu puiser dans le caisson de survie, qui contient un certain nombre de plaquettes d'aliments survitaminés. Ce n'est pas l'idéal, mais cela calme très vite la faim.

Pour l'eau, pas de problème. Comme je l'avais supposé, il y avait un analyseur instantané à l'intérieur du caisson. Il m'a permis d'acquérir la certitude que l'eau que l'on trouve facilement un peu partout est parfaitement potable. Elle a même un goût particulièrement agréable, légèrement sucré.

J'ai eu une surprise en faisant l'inventaire du caisson de survie. Bien en évidence, j'y ai trouvé quelques-uns de mes instruments personnels, et mon microscope. Cela m'a aussitôt remis en mémoire que j'étais médecin...

Je n'ai pas mis longtemps à comprendre à qui je devais cette délicate attention. Marvel!... Anthon Marvel lui-même. Il y avait un court message avec la trousse renfermant mes instruments.

C'est tout ce que je puis faire pour vous, Michael Moore, et je prends un risque énorme en te faisant... Pour le reste, je dois jouer mon rôle. J'espère que vous me pardonneriez. Courage.

Et c'était signé Anthon Marvel.

J'avoue que cela m'a laissé pantois. Qui eût pu croire qu'un type comme Marvel, appartenant à la Psycho-Police de Mars, puisse éprouver un sentiment noble? Et pourtant, j'avais eu largement le temps de lire ce message, avant que l'encre avec laquelle il avait été rédigé ne se dilue au contact de l'air. Et mes instruments étaient là, devant mes yeux !

Je rêve un moment, en effleurant du bout des doigts le métal satiné d'un scalpel effilé. Une idée me traverse l'esprit. Marvel avait peut-être une arrière-pensée en plaçant cette trousse à l'intérieur du caisson de survie. Peut-être que ma présence sur Zarnia présentera quelque utilité pour les bannis qui s'y trouvent déjà?...

Je me lève. Il fait grand jour à présent, et il faut que je me mette en marche. Pour aller où? Je n'en sais rien. Mais je ne puis rester indéfiniment à cet endroit. J'irai vers ce point de l'horizon où se lève le grand soleil blanc de Zarnia...

J'ai passé à mon ceinturon le *Prismax* trouvé dans le caisson. Une arme d'une redoutable efficacité. On ne s'est pas moqué de moi! Dois-je également cette attention à Marvel? Je ne le saurai sans doute jamais. En tout état de cause, et sauf défaut de fonctionnement, me voilà en possession d'une arme qui ne devrait pas me poser de problème sur le chapitre d'un manque éventuel de munitions! Comme tout le monde, j'ai appris le maniement de ce genre de pistolet durant le stage de formation militaire obligatoire, et je n'ignore pas son fonctionnement. Il est muni d'un capteur qui draine vers un catalyseur permanent certaines radiations émises par le soleil. Ensuite, et selon un processus compliqué, l'énergie ainsi transformée est emmagasinée dans un chargeur énergétique qui la concentre, pour la restituer ensuite, à la demande, sous forme d'impulsions ondulatoires de puissance réglable.

Depuis que j'ai sorti cette arme du caisson, les prismes du capteur ont déjà changé de couleur, preuve que l'arme se charge régulièrement. J'aurai tout loisir d'essayer ce pistolet quand il me faudra chasser pour me nourrir. Ce n'est pas le gibier qui manque sur Zarnia!

Je conserve le caisson de survie. Il va continuer à me servir à transporter ce dont je dispose maintenant.

Et je pars. Droit devant moi. À travers une campagne encore noyée dans une brume bleue qui estompe une grande partie du paysage. Je n'ai pas l'impression que tout ceci soit réel. Cette nuit, j'ai eu cette même impression en contemplant l'étrange ciel nocturne de Zarnia. Sur cette planète, il ne fait pas vraiment nuit, comme sur Terre par exemple. Le ciel d'un mauve plus ou moins foncé est piqueté d'un nombre effarant d'étoiles, dont la luminosité est nettement supérieure à celles que l'on peut contempler de Mars ou de la Terre.

Et puis il y a cette curieuse nébuleuse, étirée sur un axe sensiblement est-ouest. (J'ai adopté arbitrairement le système de repérage terrestre. Pourquoi pas?) À elle seule, elle arrive à créer une clarté irréaliste. Tout baigne dans une pénombre mauve assez agréable, qui n'élimine pas les contours aussi inexorablement qu'une nuit véritable.

Je serais plutôt enclin à l'optimisme, ce matin. Tout ce que je découvre est très beau, et ne ressemble pas, en tout cas, à l'idée qu'on peut se faire d'un baigne!

— Doucement, garçon...

J'ai parlé à haute voix.

Oui, doucement. Je ne dois pas me laisser aller à un optimisme débordant, et juger les choses sur une série d'impressions qui ne reposent que sur une perception encore imprécise de ce monde. Mon baigne peut être d'une nature que je ne soupçonne pas encore.

La solitude, par exemple...

Elle peut devenir le pire des supplices.

Je frissonne. Et si j'étais seul sur cette planète du bout de l'Univers? Je marche depuis une durée équivalente à une heure terrestre, et je n'ai toujours rencontré personne...

Marvel m'a pourtant affirmé qu'il y avait des habitants sur Zarnia. Et d'autres bannis...

Seulement, je ne sais pas si je dois croire Marvel. D'accord, il m'a rendu mes précieux instruments, avec un message d'accompagnement. Mais... Mais je pourrais voir dans ce geste un suprême raffinement, digne d'un élément de choc de la Psy-Pol!...

Un médecin, disposant d'une trousse complète de chirurgie premier degré, sur une planète déserte!...

Risible, non?

Marvel savait que j'adorais mon métier. Que j'y croyais, et que j'y crois encore... Et ce salaud a trouvé un moyen pour me...

Non, je suis injuste. Je n'ai aucune preuve... Je devrais essayer de penser à autre chose. Pas à ce que j'ai laissé derrière moi, surtout! De toute façon, cela ne pourrait pas meubler longtemps ma pensée. Quelques liaisons, mais plus de famille. Le travail, surtout... Une thèse à passer, cela occupe les soirées d'un garçon de trente-deux ans!

Bien sûr, il m'arrivera de regretter un peu Targa. Elle était belle, et elle aimait l'amour comme d'autres aiment le bon vin!

Allons bon! Voilà encore le genre de pensée qu'il vaudrait mieux éviter dès maintenant!... Il va falloir que je...

Je sursaute brusquement, tous les nerfs à vif.

Le hurlement qui vient de trouer le silence m'a tellement surpris que j'ai failli lâcher les poignées souples du caisson de survie. Il meurt dans une sorte de rire cascasant, insupportable. Où ai-je déjà entendu cela?...

Immobile au milieu d'une prairie bordée par des buissons épais, je fouille ma mémoire, tout en regardant dans la direction d'où m'a semblé provenir le cri atroce.

Une hyène!... Si nous étions sur Terre, je serais à peu près certain de mon diagnostic. Mais rien ne prouve qu'il y ait sur Zarnia un animal semblable™ J'ai quand même intérêt à me tenir sur mes gardes.

Comme je ne puis tout de même pas explorer les buissons les uns après les autres, je reprends ma marche. Tout à l'heure, alors que j'arrivais au sommet d'une colline verdoyante, j'ai aperçu une grande étendue d'eau, très loin. A une distance que je devrais pouvoir couvrir avant la nuit.

Toujours le vieux réflexe de l'homme en quête d'un endroit où s'établir : chercher l'eau... Elle est toujours le symbole de la vie.

Le soleil est haut dans le ciel presque uniformément bleu quand je

m'arrête pour me reposer un peu, et croquer une tablette revitalisante. Depuis que ce cri étrange a résonné derrière moi, cela ne va plus. Je me suis surpris à plusieurs reprises à me retourner brusquement, avec la sensation presque physique que je n'étais plus seul.

Évidemment, je n'ai rien vu de particulier. Si, une fois... A une centaine de mètres de moi, presque sur la trace de mon passage, nettement visible dans les hautes herbes. Une forme claire, imprécise. J'ai dégagé mon *Prismax* et j'ai bondi.

Inutilement. Il n'y avait rien à l'endroit où j'avais cru apercevoir la forme claire. Mais cela ne voulait pas dire grand-chose. Les herbes s'arrêtaient là, et ensuite, s'étendait un terrain accidenté, parsemé de roches volcaniques aux formes torturées. Un endroit que j'avais traversé très vite, sans y prêter vraiment attention... N'importe qui ou... *n'importe quoi*, pouvait se dissimuler au milieu des rochers, et je n'allais quand même pas passer le restant de la journée à des recherches stériles, pour tomber peut-être sur un animal effrayé par mon passage.

Quand même, depuis ce moment, j'avais beaucoup songé à ce hurlement. Il avait quelque chose d'humain et de bestial à la fois. Il était désespoir et cruauté...

Et maintenant, je n'ai plus du tout la sensation d'être le seul humain vivant sur cette planète! J'ai même de plus en plus la certitude que je suis épié par des yeux attentifs mais invisibles...

Je viens de hausser les épaules, et de reprendre les poignées de mon caisson. Je dois repartir, sinon je n'arriverai jamais avant la nuit à l'endroit que je me suis fixé. Il me semble que le déplacement du soleil est plus rapide que sur Terre.

Des oiseaux passent en criant, très haut dans le ciel. De grands oiseaux blancs, au vol souple et élégant.

J'ai marché longtemps. Deux heures, peut-être trois. Je ne sais pas. Le temps a tellement peu d'importance dans mon cas! Je n'ai pas atteint l'étendue d'eau, mais je l'ai aperçue à nouveau, il y a une heure. Je n'ai pas fait attention et j'ai dévié sur la droite. Ce qui fait que la distance n'a pas sensiblement varié. Je n'y arriverai pas avant la nuit. Tant pis. Un peu découragé, je me laisse tomber dans l'herbe.

Et il est devant moi. Sans transition. Surgi des hautes herbes comme un diable de sa boîte. Un grand type aux cheveux aussi hirsutes que la barbe qui lui mange le visage. Mon cœur se met à battre plus vite. Il porte une combinaison jaune pâle en tout point identique à la mienne. Un banni!...

Je me suis levé, et nous nous regardons sans rien dire. Lui, il m'observe avec une expression tendue. Comme s'il se demandait s'il doit me considérer comme un ami ou un ennemi... Il voit le caisson de survie que j'ai posé près de moi, et son regard s'éclaire.

Brusquement, il part d'un grand rire de gosse heureux. C'est tellement inattendu que je me contente de sourire. Il fait les quelques pas qui nous séparent et me tend la main. Une main énorme, calleuse, puissante. Je la prends sans hésiter et mes jointures craquent! Ce type a une poigne étonnante!

— Mon nom est...

Il hésite, et une expression étonnée envahit son visage. C'est très bref, et à nouveau ce rire qu'il a eu quelques secondes plus tôt.

— Baxter, dit-il enfin. C'est ça... Je m'appelle Baxter.

Je ne sais pas pourquoi j'ai soudain la certitude qu'il m'a donné n'importe quel nom. Le premier qui lui passait par la tête. Il doit avoir ses raisons. En tout cas, il s'est exprimé en galactéen, le langage qui s'est répandu aux quatre coins de l'Emgal. Il a la stature puissante de ces hommes nés d'un métissage entre colons terriens et habitants de certaines planètes de la constellation du Lynx.

— Je viens de Mars, dis-je. Mon nom est Michaël. Michaël Moore.

Il répète avec application :

— Mi-cha-ël... Moore!

Et se décide enfin à lâcher ma main qu'il était en train de broyer consciencieusement.

J'ai quelques cigarettes de spren, dans le caisson. Je ne fume pas et il se peut qu'elles lui fassent plaisir. Tout en les cherchant, je demande :

— Depuis longtemps ici?

Je sens qu'il me regarde toujours.

— Oui, dit-il. Très longtemps... Et toi? Tu viens seulement d'arriver, n'est-ce pas? Je les ai aperçus... Enfin, l'astronef noir.

Je me redresse, les cigarettes à la main. Ce n'est pas moi qu'il regarde, mais le caisson... Et également l'arme que je porte à la ceinture. Je lui tends les cigarettes :

— Tiens, tu peux les prendre toutes, je ne fume pas...

Il les prend et en glisse une entre ses lèvres, puis désigne l'arme que je porte à la ceinture :

— Moi aussi j'en avais une, autrefois... Un de ces salauds de Zarniens a dû me la faucher.

Il n'en a pas l'air très sûr. Il ricane :

— A ta place, je ne montrerais pas trop ce genre de truc, tu sais. Ici, on tue pour moins que ça!

Il fait un geste rapide et une lame brillante apparaît dans son poing énorme, sans que je puisse déterminer de quelle poche il l'a sortie. Instinctivement, j'ai porté la main à mon pistolet ondionisant, mais ce n'est pas moi qu'il vise et je laisse retomber ma main droite. Son poignard rudimentaire traverse l'air et disparaît dans les hautes herbes. Un cri aigu de bête mortellement atteinte me fait sursauter.

Baxter se met à courir vers l'endroit où "le couteau a disparu. Il plonge littéralement dans les herbes et se redresse en brandissant un petit mammifère à la fourrure soyeuse, sur laquelle il essuie la lame ensanglantée du poignard.

Incroyable!... Cette adresse et cette rapidité des réflexes est proprement impensable. Il sourit de toutes ses dents :

— Ce soir, on mangera de la viande, dit-il.

— Où habites-tu?

Il me considère à nouveau avec cet air étonné que je n'arrive pas à comprendre, fourrage dans sa tignasse, l'air visiblement ennuyé par ma question, et jette finalement l'animai mort près du caisson.

— Ici, dit-il d'une voix morne, en faisant un geste circulaire d'une précision discutable. Partout et nulle part. On va faire du feu, hein?...

J'acquiesce. Drôle de type. Mais au moins, je ne suis plus seul. C'est déjà un progrès. J'ai envie de lui poser une foule de questions, mais je ne dois pas me précipiter. D'ailleurs, autour d'un feu, ce soir, l'ambiance sera certainement plus détendue. Actuellement, il me paraît curieusement crispé. Peut-être parce qu'il y a cette arme, et qu'il ne peut encore déterminer mes intentions à son égard. J'ai comme idée que la loi de la jungle a repris ses droits, sur Zarnia...

Et j'avoue que cela n'est pas pour me réjouir.

Il s'est éloigné, sans rien dire, et il ramasse des brassées d'herbe sèche, en jetant parfois des regards rapides dans ma direction. Il ne me perd pas de vue, surveille mes gestes sans en avoir l'air. Il reste constamment sur le qui-vive, et ses réactions sont bizarres. Pas de question, surtout, et cela me paraît anormal de la part d'un être qui ne peut avoir complètement oublié le monde d'où il vient.

Je n'aime pas cela.

Il entasse de l'herbe sèche près d'une grosse pierre et fait un geste par-dessus son épaule :

— Il faut aller chercher du bois, dit-il. Viens avec moi. Il y en a par là...

J'ai — déjà — un réflexe de proscrit. J'empoigne le caisson de survie. Je n'ai aucune intention de le laisser derrière moi. Il est ce que j'ai de plus précieux actuellement... Baxter sourit. Un sourire en coin, vite effacé.

— Tu as raison, dit-il. On fera aussi bien du feu sur place, sans avoir à revenir ici!

Il ramasse l'animal qu'il a tué un peu plus tôt et s'éloigne sans plus s'occuper de moi.

Exactement comme si je n'existais pas! Je suis certain que si je faisais mine de partir dans la direction opposée, il ne s'en préoccuperait même pas!

C'est un curieux compagnon que le destin m'envoie !

Mais c'est mieux que rien. A deux, on se sent toujours plus fort... Et puis, Baxter présente une valeur certaine à mes yeux : *lui il sait quelle est la nature de notre baignade...*

CHAPITRE III

Baxter marche devant moi en balançant à bout de bras le gibier abattu un peu plus tôt. De temps à autre, une goutte de sang d'un rouge très sombre glisse de la plaie produite par la large lame du poignard dans le corps du petit quadrupède, et tache l'herbe sèche que nous foulons. Baxter sait où il va, mais il avance sans donner d'explication. Il n'a même pas répondu à une de mes questions, tout à l'heure, et je n'ai pas insisté. Il va sans doute être difficile d'établir le contact avec ce type...

D'un seul coup, il s'arrête au sommet d'une sorte de talus. A nouveau, et sans qu'on puisse savoir exactement pourquoi, l'herbe redevient d'un beau vert tendre. La limite entre l'espèce de brousse que nous venons de traverser, et l'immensité verdoyante qui s'étend devant nous est nette. Une frontière incompréhensible.

Mais ce n'est pas cela qui vient de stopper mon étrange compagnon. En contrebas, il y a un sentier qui sinue vers l'est, à perte de vue. Un de ces sentiers qui trahissent, sur un monde presque vierge, le passage régulier d'animaux, ou d'hommes. Un chemin dont le tracé n'est pas le fruit d'un raisonnement logique, mais instinctif. Là, il évite une large pierre grise, puis contourne des buissons épineux. Plus loin, il longe un petit bois aux arbres curieusement tordus. Je regarde Baxter. Son visage paraît encore plus tendu qu'à l'ordinaire et soudain je vois ses narines palpiter. Ses mains sont parcourues par un frémissement surprenant et il lâche l'animal qu'il tient dans la main droite, en poussant un râle assourdi.

— Baxter! Qu'y a-t-il?

Il ne répond pas. J'ignore même s'il a entendu ma question. Il semble percevoir des choses que je ne soupçonne même pas.

Maintenant, il tremble de tous ses membres, mais je n'arrive pas à comprendre à quoi peut correspondre ce tremblement inexplicable. Il faudrait pour cela que je me livre à une observation plus minutieuse.

Je m'approche de lui.

— Baxter... Vous êtes malade, n'est-ce pas?... Je suis médecin, vous savez...

Je me rends compte que j'ai adopté le vouvoiement. Un réflexe machinal.

J'essaie de lui prendre la main, mais il se rejette brusquement en arrière, en se retournant vers moi. Je reçois le choc de ses yeux gris,

profondément enfoncés dans leurs orbites.

— Non! gronde-t-il.

Un muscle bat irrégulièrement sur sa joue gauche, et il a l'air d'un être torturé par quelque chose d'horrible...

— Va-t'en! dit-il encore de la même voix grondante. *Ils vont venir!* Je le sens! *Ils* sont tout près maintenant!...

Un sanglot s'échappe de sa gorge et il reprend, d'une voix hachée :

— *Ils vont venir, mais je ne les suivrai pas! Pas encore!...*

Il tremble de plus en plus, et une lueur de folie s'allume dans son regard.

— Baxter... Reprends-toi bon sang! De quoi parles-tu?

Il fait non de la tête, mais ne répond pas.

Et soudain, je *les* vois. *Ils* viennent de déboucher au sommet d'une petite côte qui nous les masquait. Baxter gémit et se laisse tomber dans l'herbe, le regard fixé sur la surprenante cohorte qui s'avance vers nous.

— Fous le camp Michaël! crie-t-il. *Fous le camp ou tu es perdu!...*

Il y a un tel accent de vérité dans cet avertissement que j'ai reculé malgré moi de plusieurs pas, la main sur la crosse de mon pistolet ondionisant. Il y a une roche à une dizaine de mètres. Je bondis dans cette direction en arrachant le *prismax* de mon ceinturon. Baxter n'a pas bougé de l'endroit où il s'est écroulé. *S'ils* font mine de le menacer, je pourrai le protéger efficacement, sans m'exposer moi-même.

M'exposer à quoi?... Je les vois toujours, et leur groupe n'a pourtant rien de menaçant. Une douzaine d'êtres pitoyables, marchant les bras ballants, la tête inclinée vers le sol. Ils sont vêtus de haillons, à l'exception de trois d'entre eux qui portent la combinaison de *plastex* jaune des bannis. Mais ils ont au moins une chose en commun : cet étrange abattement qui leur fait traîner les pieds dans la poussière du chemin.

Quand ils passent à la hauteur de Baxter, je perçois le grondement continu qui s'échappe de leurs gorges, et j'en vois certains qui ont l'écume aux lèvres. Baxter se dresse soudain de toute sa hauteur, visage levé vers le ciel qui s'assombrit de plus en plus, et le hurlement que j'ai déjà entendu une fois depuis mon arrivée sur Zarnia couvre le grondement de ces personnages de cauchemar. Il se prolonge comme s'il ne devait jamais se terminer. Hurlement désespéré de bête sauvage, qui ne détourne même pas l'attention des êtres qui défilent devant nous.

Quand le cri interminable meurt dans une sorte de rire dément qui cascade sur mes nerfs à vif, je suis incapable de définir l'angoisse qui déferle en moi. Je viens d'assister à une chose terrible, je le sens. Ces hommes... Pas seulement des hommes. Il y avait deux femmes parmi eux... Ces êtres semblaient emporter avec eux toute la malédiction

qu'un dieu implacable aurait jetée sur ce monde que je ne connais pas encore...

— Baxter!

Il s'est à nouveau écroulé et ses épaules tressautent spasmodiquement. On dirait qu'il...

Oui, il pleure. Ce sont des sanglots qui secouent ainsi ses épaules. C'est tellement inattendu de la part d'un être de cette carrure que je ne puis m'empêcher de frémir. Quelle est donc la nature de ce désespoir qui le mine?...

Je pose ma main sur son épaule, et il se calme progressivement, avec des reniflements d'enfant qui vient d'éprouver un chagrin trop lourd pour lui.

Là-bas, la dernière silhouette disparaît à un détour du sentier...

— Baxter, il faut m'expliquer, dis-je doucement.

Il relève la tête. Son expression n'est plus la même, maintenant. Un autre homme...

— Expliquer quoi? dit-il d'une voix qui trahit une certaine amertume. Il n'y a rien à expliquer... Un jour, je prendrai moi aussi ce chemin... Je marcherai comme *eux*, vers le grand marécage. J'irai dans l'île...

Il regarde à nouveau le caisson de survie, que j'ai abandonné au moment où j'ai reflué vers mon rocher.

— Tu devras apprendre à éviter ces gens, Michaël, dit-il encore. Tu devras les éviter *le plus longtemps possible*.

Puis il ricane :

— Mais de toute façon, ton sort est aussi réglé que le mien, ou que celui de tous les paumés qui vivent actuellement sur cette planète de malheur! Un jour, toi aussi tu marcheras vers le marécage !

Sans raison apparente, il éclate de rire. Un rire qui sonne faux et qui me glace jusqu'aux os. Je sais reconnaître les symptômes de la folie quand je les rencontre. Brusquement l'évidence s'impose à mon esprit : *Baxter est fou!*

— Dis-moi, Baxter... Tu as dit tout à l'heure : va-t'en ou tu es perdu. Pourquoi?

Mais dès lors, je sais que je n'arriverai plus à lui arracher la moindre confiance. Il est retombé dans l'état qui était le sien au moment où nous nous sommes rencontrés. Il jouit d'une certaine lucidité, mais il parlera aussi peu que possible.

Et certainement pas pour me donner des explications sur ce qui vient de se passer.

— Le feu, dit-il seulement. Il faut penser au feu.

Il ramasse l'animal dont le corps se raidit peu à peu dans la mort, et il se remet en marche, sans même un regard dans la direction où ont disparu les malheureux que nous venons de voir passer.

Il a parlé de marécage... Peut-être cette étendue d'eau que j'ai aperçue ce matin?... Dans cette direction, cela correspondrait assez. Baxter marche vite, et je suis obligé de presser le pas pour le suivre. On dirait qu'il a hâte de s'éloigner de ce sentier. Pas une seule seconde il n'a manifesté l'intention de le prendre, ce qui nous aurait pourtant permis de marcher plus facilement que dans les herbes.

Je suis fatigué, mais je marche. Je marche parce que je suis intimement persuadé que si je m'arrête, lui, il continuera, et je serai à nouveau seul.

Seul avec cette angoisse qui ne me quitte plus, maintenant...

J'ai dû m'endormir un moment, car il y a un trou dans le déroulement de mes pensées. Il fait toujours nuit, et le feu brûle encore à quelques mètres de l'endroit où je me suis étendu, preuve que je n'ai pas dû sommeiller plus de dix minutes, peut-être vingt.

J'ai du mal à digérer la viande grillée que j'ai avalée. Mon estomac n'est plus habitué à ce genre de nourriture. Pourtant, cela m'a paru délicieux après notre marche forcée. Délicieux, bien qu'un peu ferme!... Baxter a peut-être une science indéniable pour chasser, mais comme cuisinier, il a besoin de faire des progrès!

Il n'a pas parlé beaucoup, et je n'ai pas réussi à le relancer dans la voie des confidences. Dès qu'il a eu terminé sa part de viande, complétée par une tablette revitalisante du caisson de survie, il s'est allongé à même le sol et il s'est endormi comme une souche. J'ai remarqué qu'il dormait avec son poignard bien assuré dans la main droite. Une arme comme je n'en avais pas vu depuis bien longtemps. La lame est vraisemblablement en acier ordinaire, car il y a des traces d'oxydation près du manche. Et ce manche lui-même est en bois taillé... Il y a des lustres que plus personne n'utilise ce genre d'instrument sur les planètes civilisées de l'Emgal... Une pièce de musée!

Un drôle de type, Baxter. Il faudra que je l'examine...

Je vais me rendormir quand un glissement furtif me fait à nouveau ouvrir les yeux. Mais je n'ai pas bougé pour autant. C'est Baxter qui a dû remuer dans son sommeil, à quelques mètres de moi. Dans la pénombre mauve de Zarnia, je vois la masse sombre que fait son corps vaguement éclairé par les flammes. Il bouge doucement, change de position avec une lenteur assez surprenante. Je retiens machinalement mon souffle, et je réalise que c'est une erreur. Ce type a des choses qui l'entourent une perception assez extraordinaire et il risque de sentir que je ne suis plus endormi...

Or, pour l'instant il le croit, sinon il ne prendrait pas autant de précautions pour se redresser. Je ne perds aucun de ses mouvements, entre mes cils. Il réussit à se relever sans faire le moindre bruit. Un fauve... Un fauve en chasse... La lueur du feu mourant arrache un éclat

satiné à la lame de son terrible coutelas qu'il tient toujours dans la main droite. Courbé en deux, Baxter se déplace avec une lenteur exaspérante. Il est à quatre ou cinq mètres de moi et il pourrait fonder d'un seul coup...

Je comprends brusquement. Dans l'immédiat, ce n'est pas à moi qu'il s'intéresse, mais au caisson de survie qui se trouve entre nous deux, à seulement deux mètres de moi. Je l'ai surpris à plusieurs reprises ce soir, les yeux posés sur ma seule richesse. Il a essayé de voir ce qu'il y avait à l'intérieur quand je l'ai ouvert pour y puiser des tablettes revitalisantes... Il doit se souvenir qu'on lui a remis autrefois un caisson identique, quand l'astronef noir l'a déposé sur Zarnia...

Il n'est plus qu'à quelques centimètres du caisson et il tend la main. Je n'ai pas l'intention de le laisser s'en emparer, mais je dois être prudent. Cet homme a des réflexes de bête sauvage, et je n'ai pas envie de mourir saigné comme l'animal que nous avons mangé ce soir... Je le laisse prendre les poignées souples du caisson et se redresser. Il regarde vers moi, et je m'efforce de respirer lentement, profondément, comme un homme endormi. Ce n'est pas à un médecin qu'il apprendra la façon dont respire un dormeur!... Il s'éloigne sur la pointe des pieds.

Maintenant...

— Stop, Baxter! Ne bougez plus où je tire!

Idiote cette façon de reprendre le vouvoiement dans les circonstances exceptionnelles. Idiot également d'avoir pu croire qu'un tel avertissement provoquerait la réaction escomptée chez un être qui n'a visiblement plus toute sa raison. Au lieu de ne plus bouger comme je viens de le lui ordonner, il pivote lentement sur lui-même en grondant comme une bête.

C'est bien une bête qui me fait face maintenant. Une bête féroce, furieuse d'avoir été dérangée dans ses projets.

— Restez où vous êtes, Baxter, crié-je. Ne m'obligez pas à utiliser cette arme !

Il n'a même pas un regard pour le *prismax* que je braque vers lui, et j'ai en moi la brutale certitude qu'il l'a complètement oublié. Obsédé par le désir de s'emparer du caisson, il a attendu que je sois endormi pour tenter de le voler, alors qu'il aurait sans doute pu me tuer à la surprise, et avoir à la fois l'arme et le caisson de survie. Mais il ne l'a pas fait, parce que ses réactions ne répondent plus à des enchaînements logiques...

Et tout se passe avec la rapidité de l'éclair. Il a lâché le caisson et il fonce vers moi, la lame basse. Je sens mes tripes se serrer, mais je n'arrive pas à écraser la détente de mon arme. Je n'ai jamais tué personne... Je bondis au dernier moment, et la pointe effilée passe à quelques centimètres de mon ventre. Baxter pousse un véritable rugissement de rage et pivote à nouveau.

— Arrêtez, Baxter!

Mon pouce cherche fébrilement le levier de réglage de puissance de tir. J'ai oublié dans quel sens s'effectue le réglage. Et ce cinglé va attaquer à nouveau! Si je pouvais lui envoyer seulement une décharge légère, juste suffisante pour le calmer...

Je n'ai plus le temps de réfléchir. Il fonce à nouveau comme un de ces taureaux à six cornes en éventail qu'on trouve sur Alpha du Centaure. Et je sens que cette fois, il ne me manquera pas. Au moment où la lame saute dans sa main droite je presse la détente du *prismax* et le flux énergétique aux couleurs mordorées jaillit en fusant du tube de tir. Il était temps. Bras droit ramené en arrière au-dessus de sa tête, Baxter s'apprêtait à lancer son poignard, comme il l'a fait quand il a tué l'animal qui nous a servi de repas ce soir.

Un hurlement insupportable monte dans la nuit mauve de Zarnia. Enveloppé par les ondes multicolores qui l'ont frappé au niveau de la poitrine, Baxter se débat un instant comme un animal pris dans un filet, puis s'écroule en râlant.

Je me précipite, le cœur serré. C'était lui ou moi, et je ne suis pas certain que la décharge qu'il a encaissée n'a pas largement dépassé la dose mortelle.

Quand je me penche sur lui, je ne peux retenir le sursaut qui me secoue des pieds à la tête. J'ai eu à soigner une fois ou deux des hommes touchés par une décharge ondionisante. Ce n'est jamais agréable, mais cette fois, cela dépasse tout en horreur. L'endroit où le faisceau a frappé Baxter n'est plus qu'un amas de chairs carbonisées au fond duquel bouillonne encore le magma provoqué par la décharge ondionisante... La terrible réaction en chaîne s'atténue vite, mais la poitrine de Baxter est complètement défoncée. Il est mort...

J'ai tiré à mi-puissance, mais c'était encore au-dessus du seuil de sécurité... Manque d'habitude.

Je reste là, stupide, les yeux rivés sur ce grand corps qui a cessé de remuer. Pour la première fois de ma vie, j'ai tué un être humain...

J'ai tué pour ne pas être tué moi-même, mais j'ai peur qu'un jour vienne où j'en serai réduit à mon tour à tuer pour voler...

Ou peut-être sans raison...

Baxter est mort. Il n'aura pas été bien longtemps mon compagnon d'infortune. Et il aura emporté dans la tombe ce qu'il savait de ce bagne où je dois m'efforcer de continuer à vivre.

Mes pensées tourbillonnent dans mon esprit survolté par ce qui vient de se produire. Baxter n'était pas dans un état normal. Et c'est peut-être à cela que je dois d'être encore en vie. Il lui suffisait de m'abattre pendant mon sommeil et de filer avec le caisson.

Sont-ils tous comme lui sur cette planète?

Ces gens qui marchaient vers on ne sait quel destin... Et Baxter qui

disait qu'il lui faudrait tôt ou tard aller à son tour vers le marécage... Il n'avait pas l'air d'avoir peur. C'était *autre chose*...

Je crois que c'est à ce moment que j'ai pris ma décision. En regardant le corps immobile de Baxter. Parce que je sens confusément que si je ne veux pas finir comme lui, ou comme ces malheureux que nous avons vus cet après-midi, il faut que je sache à quoi m'en tenir sur ce marécage qui doit marquer la fin de ce chemin...

Demain, tout à l'heure, j'enterrerai Baxter. Il a tenté de me tuer, mais c'est quand même un être humain. Dans toutes les planètes de l'Emgal, il est interdit d'enterrer les morts. Ils doivent obligatoirement être passés au désintégrateur. Mais ici, il n'y a pas d'interdiction... Pas de loi.

Sinon celle de la jungle.

Et je viens de commencer à l'appliquer en tuant Baxter...

CHAPITRE IV

Quand le jour se lève, je suis en train de jeter les dernières pierres, que j'ai pu trouver à droite et à gauche, sur le tas qui recouvre maintenant le corps de Baxter. Je n'ai pas pu faire mieux. Creuser une tombe seulement armé du couteau que j'ai récupéré n'apparaissait pas comme évident, et j'ai préféré renoncer à cette solution.

Alors, j'ai passé le restant de la nuit à chercher des cailloux, pour les empiler sur le corps. S'il y a des charognards sur Zarnia, j'espère que cela suffira à les décourager.

Je suis fourbu, mais il fallait que je fasse ce que je viens de faire. J'ai toujours trouvé que le peu de cas que l'on fait des morts sur les planètes de l'Emgal ravalait l'être humain au rang de bête.

D'ailleurs, je suis profondément convaincu que l'humanité est en train de s'abandonner à on ne sait quelles aberrations qui ne tarderont plus à la submerger, si rien n'arrive pour redresser la situation. L'homme s'est mal remis des guerres qui ont dévasté une bonne partie de l'Empire Galactique il y a une centaine d'années, et son sens des valeurs a été bouleversé par trop d'horreur...

C'est peut-être ce qui explique qu'on en soit arrivé à condamner un homme parce qu'il a regardé un policier d'une certaine façon!...

Je me demande ce qu'avait fait Baxter pour mériter le bannissement sur Zarnia. Je ne le saurai jamais... Et puis d'ailleurs, quelle importance. Baxter est mort, et je mourrai moi aussi. J'espère seulement qu'il y aura quelqu'un pour m'enterrer.

Une tombe, pour que les vivants se souviennent. Pour qu'ils sachent qu'un être humain s'est arrêté là, au bout du chemin de sa vie...

Je vais haïr Baxter parce qu'il m'a rendu cette solitude qui m'effraie. Je suis seul à nouveau. Seul et sans but...

Non. Pas sans but.

Je me tourne vers l'est. Le disque éblouissant du soleil de Zarnia vient de bondir au-dessus de l'horizon. Par là, il y a ce marécage mystérieux dont a parlé Baxter. J'ai repensé à ma décision en ramassant des pierres, cette nuit. J'irai vers le marécage. Pour essayer de savoir... Et puis, c'est dans cette direction que je marchais quand j'ai rencontré Baxter. Je suis à peu près certain, maintenant, que cette étendue d'eau que j'ai aperçue correspond bien à ce marais vers lequel marchaient ces gens étranges... Je suivrai donc la même route qu'eux.

Je ramasse le couteau de Baxter, abandonné sur une des pierres de la tombe et je le glisse dans mon ceinturon. Puis je regarde une dernière fois le monticule que j'ai construit, je récupère le caisson de survie et je pars.

Sans me retourner.

Je ne vais pas bien loin.

Ils m'attendaient à l'abri des buissons. Ils sont une dizaine, immobiles comme des statues. Ils tiennent des armes qui semblent sortir tout droit d'un musée. Des arcs immenses, des lances, mais aussi des fusils datant du vingtième siècle, sans doute vendus par des trafiquants avant que Zarnia ne devienne un bain. Des armes dérisoires si on les compare à celle que je porte au côté droit.

Mais combien de ces gens aurai-je le temps d'abattre avant d'être tué par une flèche ou par une balle de plomb ou d'acier? Deux, trois peut-être?

Je pose calmement le caisson et j'écarte les mains pour bien montrer que je n'ai nullement l'intention d'attaquer le premier. Un léger flottement dans leurs rangs. Comme s'ils ne s'étaient pas attendus à ce genre de réaction de ma part. Encore un mystère qu'il faudra élucider. Je les observe, sans en avoir l'air. Vraisemblablement des Zarniens. Leur peau est légèrement bleutée et leurs traits sont d'une beauté remarquable. Très virile chez les hommes, d'une finesse qui n'exclut pas une certaine sensualité chez les femmes.

Car il y a deux femmes parmi eux. Elles sont armées, comme les hommes, et portent une tenue ravissante, sorte de tunique blanche, très courte drapée sous le bras gauche et serrée à la taille par un cordon tressé. Les hommes, eux, portent une tenue nettement plus martiale, qui rappelle un peu celle des légions romaines des premiers siècles, sans casque ni bouclier, mais avec une sorte de cote de maille brillante et souple, d'une matière inconnue.

Ils me regardent, et ils attendent.

Je comprends en entendant du bruit dans mon dos, et je me retourne aussi lentement que possible.

Derrière moi, il y en a au moins autant. Et ils me coupent toute retraite. Je remarque deux ou trois combinaisons jaunes parmi eux. Des bannis... On les reconnaîtrait même sans la combinaison de plastex, à leur peau brunie par le soleil.

Je laisse retomber mes bras contre mon corps. Il faudra bien qu'ils se décident un jour ou l'autre, non?

C'est un des bannis du groupe qui m'a pris à revers qui s'avance enfin vers moi, la main sur la crosse d'un prismax identique à celui que je porte. Arrivé à trois mètres de moi, il m'observe une ou deux secondes, sourcils froncés, puis demande sèchement :

— Qui êtes-vous?

Je désigne ma propre combinaison jaune :

— Il me semble que ceci devrait répondre à votre question, non?

Il marque le coup. Mais bizarrement, ma réponse a l'air de le satisfaire.

— Dites-moi quand même comment vous vous appelez, insiste-t-il.

— Mon nom est Moore. Michaël Moore.

— Date de naissance?

— 27 décembre de l'an 2315. Sur Terre. Mais j'ai fait mes études de médecine sur Mars. A l'Université de...

— Vous êtes médecin?

— Oui. Mais je suis surtout banni, comme vous. Et j'aimerais savoir à quoi rime cet interrogatoire.

Il a failli sourire, mais il s'est repris très vite.

— Excusez-moi. C'est pour nous une question de sécurité... Apparemment, vous n'avez pas hésité pour répondre, et c'est un bon point pour vous. Les *amkors* eux, hésitent toujours...

— Les *amkors*?...

Le nom m'a surpris, mais simultanément, je songe à l'étrange attitude de Baxter quand je lui ai demandé où il habitait. A son étonnement aussi quand il m'a dit son nom, après une hésitation très perceptible. A ce moment, j'ai cru qu'il tenait seulement à garder l'anonymat, et qu'il m'avait lancé n'importe quel nom, au hasard. Maintenant, je me demande...

— Ceux du maréage, murmure l'homme debout devant moi, tout en continuant à m'observer attentivement.

Un examen qui commence à m'énerver sérieusement...

Il poursuit :

— Il leur arrive de tromper notre vigilance. Hier deux des nôtres ont entendu hurler un *amkor*, pas très loin d'ici, et ils sont venus nous prévenir.

Je commence à entrevoir certaines choses :

— L'homme qui a poussé ce hurlement étrange est mort, dis-je. J'ai dû le tuer pour me défendre. Vous trouverez son corps sous un amas de pierres que j'ai moi-même entassées.

Mon interlocuteur fronce à nouveau les sourcils. Il a l'air inquiet, maintenant.

— Vous avez touché cet homme? demande-t-il.

— Oui, sans doute. A un moment ou à un autre... Pourquoi?

Il ne répond pas à ma question, hésite un instant, puis demande :

— Comment était son visage... Je veux dire, était-il expressif ou au contraire...

— Relativement expressif. Mais plus à certains moments qu'à d'autres.

Il laisse échapper un soupir de soulagement.

— Vous avez eu de la chance, dit-il. Un *amkor* en période d'incubation. Il n'a pu vous contaminer.

Je suis d'une patience exemplaire, en temps normal. Mais je commence à en avoir assez.

— Écoutez, mon vieux. Quand vous vous déciderez à parler autrement que par sous-entendus, je ferai peut-être un effort pour vous comprendre! Essayez de vous souvenir de ce que vous avez ressenti le jour où l'astronef noir vous a abandonné sur cette planète du diable, et vous saurez très exactement ce que je pense en ce moment. Baxter... Je veux dire, l'homme que j'ai dû tuer, était peut-être cinglé. Il était peut-être un *amkor*...

— C'est exactement la même chose, sourit mon vis-à-vis.

— Si vous voulez. Mais j'en arrive à me demander si vous n'êtes pas aussi fous que lui, tous autant que vous êtes!

J'ai presque crié, et je suis certain qu'ils ont tous compris ce que je disais. Pourtant, personne ne bouge.

— Pardonnez-moi, murmure l'homme. Je ne pensais pas que vous pouviez être l'homme amené par l'astronef de la psy-pol. Vous vous êtes beaucoup éloigné de l'endroit où ils vous ont abandonné...

— Il fallait bien faire quelque chose.

Je me suis radouci. Je ne comprends pas encore très bien leur attitude, mais je constate au moins qu'ils ne sont plus hostiles.

— Je vais vous demander de vous prêter à un dernier test, Moore, prononce l'homme en combinaison jaune. Ensuite, vous viendrez avec nous. Au village, nous aurons tout le temps de vous donner des explications...

Un village... Serait-il possible que je passe la prochaine nuit autrement qu'en plein air, à la merci d'un fauve ou...

Ou d'un de ces *amkors* qu'ils paraissent tant redouter?

L'inconnu a lancé un appel très bref et une des femmes que j'avais remarquée tout à l'heure s'avance d'une démarche gracieuse et légère. Il me semble qu'elle a souri, très brièvement quand son regard a croisé le mien, mais je me fais peut-être des illusions. Physiquement, je ne suis pas déplaisant, mais je ne dois pas être très frais avec cette barbe de deux jours qui me démange les joues. Oubli ou malveillance, il n'y avait pas de rasoir dans le caisson...

La jeune femme est maintenant face à moi. Elle, est plus que jolie : elle est belle. Les Vénusiennes aussi ont cette peau d'un bleu très pâle, mais leurs cheveux n'ont pas cette blondeur, ni leurs yeux cette flamme de fierté farouche.

Elle ouvre ses deux mains réunies en coupe, et je me demande soudain si je ne rêve pas. La pierre qui brille maintenant entre ses doigts, au soleil de Zarnia, vaudrait une fortune sur Terre ou sur Mars! Un diamant d'une eau incomparable... Et d'une taille exceptionnelle.

Elle s'approche de moi, tenant la pierre à hauteur de son visage. Je m'aperçois qu'elle retient son souffle, et ses yeux bleu sombre m'observent avec une attention soutenue.

— Ne bougez pas, dit-elle d'une voix très douce, musicale même.

Elle s'est exprimée en galactéen, sans le moindre accent.

— Je n'ai pas l'intention de bouger, dis-je en souriant.

Elle lève la main droite et passe la merveilleuse pierre devant mes yeux à plusieurs reprises. Est-ce un rite quelconque ou...

Elle approche soudain la pierre de mon front et je ressens un léger picotement au niveau de l'épiderme. Surprenant, mais pas vraiment désagréable. Un soupir gonfle la jeune poitrine, vraisemblablement libre sous le drapé de la tunique blanche.

— Il n'est pas *amkor*! lance-t-elle d'une voix claire. Il peut venir avec nous !

Cette fois, elle me sourit franchement. Elle semble heureuse du résultat de ce test curieux. L'homme qui m'a posé des questions sourit lui aussi.

— Heureux de vous accueillir parmi nous, Michaël Moore, dit-il en me tendant la main. Soyez le bienvenu... Mon nom est Luc Bregan.

Je le regarde bien en face :

— Que serait-il arrivé si j'avais été *amkor*?

Son visage se rembrunit.

— En premier lieu, vous n'auriez pas supporté le test que nous venons de vous faire subir. Ceux qui sont atteints du terrible mal qui sévit depuis bien longtemps sur Zarnia ne peuvent résister à la douleur provoquée par le contact de cette pierre. Vous n'avez ressenti qu'un léger picotement, n'est-ce pas? Un *amkor* aurait hurlé de douleur...

— Et... si le test avait été positif?

Mon insistance le met visiblement mal à l'aise.

— Nous vous aurions tué, dit-il enfin d'une voix presque éteinte...

Je n'étais pas bien loin du compte quand j'évoquais la loi de la jungle! Sur Zarnia, cette loi me semble particulièrement bien établie!

— Venez, reprend Bregan. Nous devons éviter de rester dans ces parages. Je vois que vous avez une arme...

Il désigne le prismax accroché à mon ceinturon, et ajoute :

— Elle aussi sera la bienvenue!

Je reprends les poignées du caisson de survie. Maintenant, ils se sont tous approchés et leurs visages sont souriants. Ils ont des têtes de braves gens chez qui la méfiance n'est pas une seconde nature, mais seulement un réflexe dicté par la prudence. Ils ont des mains de paysans, pas de soldats... Et je sens maintenant qu'ils sont tout prêts à m'adopter.

Une certitude qui réchauffe le cœur, après la nuit que je viens de passer.

Ma deuxième nuit sur Zarnia...

Nous avons marché jusqu'à ce que le soleil soit au zénith. Puis Bregan a donné le signal de la halte. La jeune femme au diamant est venue se laisser tomber dans l'herbe, près de moi.

— Je m'appelle Zvilia, dit-elle.

Elle me tend deux galettes dorées qu'elle vient de prendre dans un sac de peau qu'elle porte en bandoulière. J'ai un mouvement vers le caisson de survie :

— J'avais encore de quoi me nourrir...

Elle rit :

— Laissez ces tablettes. Ce n'est pas une nourriture!... Mangez donc!...

L'odeur des galettes déclenche brusquement chez moi une véritable fringale. Je ne mange pas, je dévore! C'est délicieux. Elle rit à nouveau :

— Vous voyez ! Je les ai faites moi-même!

Une fierté enfantine.

— Compliments... Ce village... C'est encore loin?

— Vous êtes fatigué?

— Un peu. Je n'ai pas beaucoup dormi, cette nuit...

— Nous serons arrivés dans la vallée quand le soleil sera là...

Elle me désigne un point précis du ciel. Bon. Deux heures tout au plus...

— Pourquoi vous a-t-on envoyé ici? demande-t-elle.

Elle se reprend très vite :

— Vous n'êtes pas obligé de me répondre, vous savez!

A mon tour de rire. Pour la première fois depuis que j'ai posé le pied sur cette planète.

— Je veux bien répondre à votre question, Zvilia. Mais il faut me promettre de répondre aux miennes...

— Promis, dit-elle.

Elle s'engage un peu vite! Si elle savait le nombre de questions qui se bousculent sous mon crâne, elle hésiterait certainement!

CHAPITRE V

Zvilia marche près de moi. Tout à l'heure, la piste que nous suivons s'est rétrécie en une sorte de canyon encaissé entre deux falaises granitiques, et le hasard a voulu que nous retrouvions l'un contre l'autre lors d'un passage particulièrement étroit. Je crois que nous avons été aussi troublés l'un que l'autre par le contact de nos deux corps. Confus, je me suis excusé, et cela l'a fait rire. Un rire agréable. Un rire de gorge qui ruisselle comme de l'eau claire au milieu des pierres d'un torrent.

Elle a dit :

— Vous avez encore des habitudes d'homme civilisé, Michaël !

Puis nous avons marché un moment en silence et elle a murmuré :

— Je sais que dans le monde d'où vous venez, on ne parle pas toujours très librement de certaines choses, mais ici, c'est différent. Notre vie est tellement précaire, et notre avenir tellement incertain que nous n'avons pas le temps de respecter certains principes. Si je vous disais que j'ai envie de faire l'amour avec vous, cela vous choquerait beaucoup ?

J'ai ri à mon tour :

— Non... Vous savez, je n'étais pas ce qu'il est convenu d'appeler un exemple, sur Mars ! Du moins si on se réfère aux règles établies sur la plupart des planètes de l'Emgal. Règles qui masquent en fait une profonde hypocrisie. Alors ce que vous venez de dire ne me choque pas. Cela me ferait même plutôt plaisir !

Depuis ce moment, il nous arrive de nous regarder. Un simple coup d'œil, tout en marchant, mais qui a pour nous seuls plus de valeur que les mots.

Nous débouchons dans une vallée merveilleuse, entourée par des montagnes peu érodées. Il y a de la neige sur certains sommets.

— Voici la vallée où se sont réfugiés les derniers représentants de notre race, et un certain nombre de bannis, explique Zvilia.

Elle tend le bras dans une direction précise :

— Notre village se trouve derrière ce promontoire, au milieu des zones de culture.

Les hommes s'engagent dans un sentier abrupt. Je remarque que ceux qui forment l'arrière-garde sont sans cesse aux aguets, leurs armes prêtes à servir.

— Vous avez dit : *les derniers représentants...*, murmuré-je. Vous

n'allez pas me faire croire qu'il n'y a plus qu'un village sur Zarnia!

— Non, répond-elle. De l'autre côté des montagnes, il existe quelques agglomérations, mais nous n'avons plus guère de contacts avec ces gens qui se contentent d'attendre leur fin sans lutter...

— Mais enfin... Cette planète est vaste! Il doit bien y avoir d'autres êtres humains et...

— Non, coupe-t-elle. Zarnia est vaste, en effet, mais nous sommes actuellement dans la seule partie qui soit habitable. Le reste est un désert où toute forme de vie est vouée à la destruction...

Elle a un rire amer, avant de poursuivre :

— Sinon, il y a bien longtemps que nous aurions quitté cette vallée!

Je la regarde.

— Vous m'aviez promis des explications, Zvilia, dis-je doucement.

Elle avance près de moi, le regard perdu vers les sommets.

— Autrefois, Zarnia était une planète comme les autres, j'imagine, dit-elle au bout d'un moment. Tout n'allait pas toujours très bien, mais les Zarniens vivaient relativement heureux dans ces vallées dont le climat ne varie pratiquement jamais. Il y avait beaucoup de villages comme celui que vous allez voir bientôt. Et puis...

Son visage se crispe légèrement, et sa voix se fait plus âpre quand elle reprend :

— Et puis *le mal* est apparu... Je n'étais pas encore née, et ma mère elle-même n'était encore qu'une enfant, quand les premiers zarniens ont été frappés... Dans notre langue d'origine, *amkor* signifie : qui n'est plus maître de ses pensées. Autrement dit, ceux que nous nommons ainsi sont fous...

— C'est ce que j'avais cru comprendre, dis-je. Expliquez-moi de quelle façon le mal s'est manifesté, au début.

— D'après ce que racontent les Anciens — ceux qui ont échappé aux atteintes du mal et qui ont pu franchir le cap au-delà duquel le mal ne frappe plus les hommes et les femmes — les premiers zarniens atteints commençaient par présenter de simples troubles de mémoire, puis entraient lentement dans une période de dépression que nos Sages ne parvenaient pas à soigner. Puis intervenaient les premiers symptômes de dépersonnalisation et certains troubles obsessionnels qui prenaient peu à peu de l'importance. Les malades atteints par le mal avaient d'étranges phobies, et si certains en restaient à ce stade apparemment irréversible, beaucoup entraient dans une nouvelle période d'évolution du mal, qui les amenait rapidement à la démence la plus profonde avec, presque toujours une tendance paranoïaque très marquée. Aujourd'hui, ceux qui sont touchés n'ont plus aucune chance d'en rester à un stade mineur de la maladie...

— Et aucun de vos... Sages, n'a jamais pu trouver les causes de

cette folie?

Elle secoue la tête, ce qui a pour effet de faire voler ses longs cheveux blonds.

— Jamais... Mais il y a à cela une explication bien simple, Michaël. Les malades qui n'ont pas atteint le stade critique de la maladie ne peuvent rien vous apprendre. En période d'incubation, voire de troubles mineurs, il est impossible de détecter chez eux quoi que ce soit d'anormal, en dehors des manifestations extérieures du mal.

— Mais ensuite, intervins-je. Pendant la période active de la maladie. Il doit être possible de...

Elle a un sourire lointain.

— Vous êtes médecin, Michaël. Vous réagissez en tant que tel, et c'est bien normal. Pourtant, retenez bien ce que je vais vous dire. Il y va de votre vie...

Elle s'arrête sur le bord du chemin que nous suivons depuis une dizaine de minutes, et son regard bleu sombre cherche le mien :

— N'essayez jamais de toucher un malade qui a atteint le stade final de la maladie. Vous seriez condamné sans rémission... *Les amkors transmettent leur folie par simple contact épidermique...*

— Il pourrait donc s'agir d'un virus!...

Ce n'est pas spécialement brillant comme déduction, mais j'ai énoncé tout haut la pensée logique qui m'a traversé l'esprit. Zvilia fronce les sourcils. Elle parle couramment le galactéen, mais le mot lui a sans doute échappé. Je précise, tout en me remettant en marche :

— Un microbe, si vous préférez.

— Certainement, admet-elle. C'est aussi à ce genre de conclusion que sont arrivés nos Sages. Sans avoir bien entendu les moyens dont vous disposez sur les planètes dites civilisées, ils ont tout essayé pour tenter d'isoler la cause du mal. Mais cela a été une telle hécatombe parmi les chercheurs que plus personne n'a tenté ce genre de recherche depuis bien longtemps. Seule une sorte d'ermite qui vit seul dans la montagne prétend qu'il peut trouver la cause du mal, mais tout le monde le croit un peu fou, lui aussi. Pas comme les *amkors*! Mais fou quand même!

Je pose la question qui me brûle les lèvres depuis le début de cette conversation :

— Et le marécage?... L'île...

Elle me lance un regard surpris :

— Vous savez déjà?

— L'homme que j'ai dû abattre m'a expliqué en partie... Nous venions de voir passer des gens, sur un chemin qui allait dans la direction où se lève votre soleil. Il a parlé d'un marécage et d'une île où se rendaient ces gens. Où il se rendrait lui aussi, un jour...

— *L'île des amkors...*, prononce-t-elle avec une sorte de terreur

rentrée dans la voix.

Je remarque qu'elle frissonne longuement et ses deux mains fines viennent frotter doucement ses bras nus, comme si elle avait soudain très froid.

— Personne n'aime parler de ces lieux maudits, dit-elle dans un souffle.

— J'ai besoin de savoir, Zvilia. De *tout* savoir...

— Bien sûr, Michaël... Un jour, sans qu'on sache exactement pourquoi, ceux que le mal a pris définitivement, ceux qui sont devenus *amkors*, comme nous disons, ceux-là prennent la direction du soleil levant et marchent vers le grand marécage qui marque la limite de la zone habitable de Zarnia. Les anciens pensent que ce marécage serait une ancienne mer qui se serait progressivement comblée. Les *amkors* vivent là-bas... A certaines périodes, ceux qui sont atteints par le mal se regroupent, sans qu'on puisse savoir par quels mystérieux moyens ils arrivent à se retrouver. Et ils marchent vers le marais, s'y enfoncent et disparaissent.

— On ne les revoit jamais?

Elle hoche douloureusement la tête :

— Hélas si !...

Elle frissonne à nouveau, et une lueur d'effroi s'allume dans ses prunelles.

— Deux fois déjà, depuis que je suis en âge de comprendre, j'ai vu les *amkors* sortir de leur île. Une chose qu'on ne peut oublier quand on l'a vue une fois! Ils sont des centaines d'êtres hurlants, hideux, marchant droit devant eux, les yeux fous et la bave aux lèvres. Une armée démente qui déferle vers nos villages...

Elle enfouit brusquement son visage entre ses mains, comme si elle ne pouvait supporter le souvenir de cette vision de cauchemar.

— Alors, il faut tuer, gémit-elle. Tuer pour ne pas être emporté par cette vague épouvantable... Eux aussi tuent parfois, mais ce n'est pas leur but.

Elle me regarde à nouveau, avec une sorte de désespoir violent :

— Ce qu'ils veulent, eux, c'est seulement contaminer le plus possible d'entre nous...

C'est horrible. Je sens déjà que cela doit dépasser en horreur tout ce qu'il est possible d'imaginer. Le voilà mon bain!... On m'a jeté sur un monde guetté par la démence, et je vais devoir passer le reste de mes jours à surveiller tous ceux qui m'entourent, avec la hantise d'être un jour touché par un *amkor*.

— Il doit pourtant bien y avoir un moyen...

J'ai exprimé tout haut une pensée qui m'a assailli. J'ai quelques instruments, un microscope ultra-perfectionné... Je suis médecin. Cela suppose un certain nombre de devoirs envers l'humanité souffrante.

J'ai prêté serment quand on m'a remis mon diplôme...

Zvilia me regarde avec une certaine inquiétude :

— On dirait que vous avez pris une brusque décision, Michaël?... souffle-t-elle.

J'en ai pris une, en effet. Une seconde. La première étant d'aller me rendre compte sur place de ce que pouvait être le marécage des *amkors*. Maintenant, je sais de quoi il retourne, mais cela ne m'empêchera pas d'aller là-bas. Parce que j'ai également décidé de tout mettre en œuvre pour comprendre les causes profondes de ce mal qui frappe les habitants de cette planète. Comprendre et remédier...

Si cela est possible.

Je suis presque heureux d'avoir maintenant un but. Cela devrait m'aider à oublier mon triste sort. Zvilia insiste :

— Vous avez une idée, n'est-ce pas Michaël?

Je lui souris :

— J'en ai plusieurs, Zvilia. Mais si je vous les exposais maintenant, vous penseriez que je suis devenu *amkor*!...

Le village zarnien est niché au creux de cette vallée verdoyante que nous avons découverte en franchissant le col. Village est un terme inexact pour désigner l'ensemble de maisons blanches — simples cubes de pierres empilées après avoir été taillées selon un procédé visiblement archaïque — groupées autour d'un bloc central plus important, et protégées par une palissade de troncs enfoncés dans le sol. Une double rangée de pieux acérés défend le haut de cette palissade de près de cinq mètres de hauteur, ceinturée par un chemin de ronde intérieur, le long duquel veillent des sentinelles en armes.

Citadelle serait un terme plus précis!

Tout autour, des champs où travaillent des hommes et des femmes.

Zvilia me les désigne et explique :

— Le jour, le danger est moins grand, et nous pouvons travailler aux champs. Mais quand arrivent les périodes où les *amkors* viennent nous attaquer, il est préférable de ne jamais s'éloigner des remparts quand la nuit tombe.

— Peut-on prévoir ces périodes? demandé-je.

Elle secoue la tête :

— Jamais avec une précision rigoureuse, mais les Sages ont remarqué que ces attaques se produisaient souvent quand la grande nébuleuse blanche est très basse sur l'horizon...

Comme sur Terre certaines manifestations au moment de la pleine lune. Curieux...

Nous franchissons en groupe serré les énormes portes de bois bardées de fer. Des défenses qui pourraient paraître dérisoires si les *amkors* disposaient seulement de quelques armes désintégrant, mais

j'ai cru comprendre que ce n'était pas le cas. En fait, il ne doit pas être bien difficile de repousser ces hordes désorganisées par leur propre folie, et de plus démunies d'armes vraiment dangereuses.

— Ma maison est là-bas, près du point d'eau, indique Zvilia.

Elle baisse la tête et regarde ses pieds, nus comme ceux de tous les Zarniens.

— Vous savez, Michaël... Je suis seule et...

Je lui prends le menton et je l'oblige à lever la tête vers moi. Je la domine d'une bonne tête, et elle est très belle ainsi, son visage tendu vers le mien. Je n'aurais pas à me forcer beaucoup pour l'embrasser.

— Je comprends, Zvilia. Mais je ne puis accepter votre offre...

De la peine dans les yeux bleu sombre.

— Je ne puis accepter de m'installer chez vous parce que j'ai décidé de faire certaines choses. Certaines choses qui pourraient mettre votre vie en péril.

Elle ne cille pas.

— Des choses en rapport avec votre profession de médecin, n'est-ce pas? dit-elle.

— Oui, dis-je. Voyez-vous, un jour j'ai juré de mettre les connaissances que j'avais acquises au service de l'humanité en général. De celle de la Terre comme de celle de Mars ou de Vénus, ou de n'importe quelle planète de l'Emgal. Pour moi, Zarnia est comprise dans ce serment. Je vais m'attaquer au mal qui ronge cette planète, Zvilia...

La lueur d'effroi reparait dans ses prunelles :

— Rien ne pourra vous en empêcher, n'est-ce pas? Vous ferez comme tous ceux qui ont essayé de triompher de ce mal : vous y succomberez avant même d'avoir eu le temps d'en comprendre la cause!

Sa voix a des accents désespérés quand elle ajoute :

— Personne ne peut nous sauver, Michaël! Nous sommes maudits!

— Aucun peuple de l'Univers ne peut être maudit, Zvilia. C'est contraire à toute logique. Mais certains peuples ont des problèmes qui peuvent sembler insolubles au premier abord. Tous les mondes, quels qu'ils soient, ont connu des fléaux épouvantables à une période ou à une autre. Ceux qui se sont abandonnés, sans lutter, à ces fléaux ont disparu de l'Univers, ou sont devenus ces mondes morts que trouvent parfois sur leur route les vaisseaux de l'Emgal... Zarnia ne doit pas venir s'ajouter au nombre de ces mondes morts...

Luc Bregan a quitté le groupe des Zarniens et s'avance vers nous.

— Moore... Ma modeste demeure est à votre entière disposition. Ce n'est pas la place qui manque!

Il m'est plutôt sympathique. Un grand type brun, musclé, visage ouvert respirant la franchise. Mais je dois le prévenir lui aussi de ce

que j'ai l'intention de faire. La maison où j'habiterai sera vite transformée en laboratoire!

Un laboratoire où le danger invisible de contamination sera fatalement décuplé par les manipulations auxquelles je serai forcé de me livrer...

Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche. Zvilia a pris ma main, dans un geste impulsif :

— Vous êtes très gentil, Luc, dit-elle, mais j'ai déjà proposé ma maison à Michaël. Savez-vous qu'il veut exercer ses talents de médecin en recherchant les causes du mal des *amkors*?

Elle me regarde, sourit, et prononce d'une voix ferme :

— Et j'ai décidé de l'aider dans ses recherches...

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

Les mois ont passé depuis le jour où l'astronef noir m'a déposé sur Zarnia. Très exactement six sur cette planète. Sur Terre je n'ai vieilli officiellement que de quatre mois... Ici, les journées sont moins longues et ce changement de rythme de vie m'a quelque peu perturbé, au début. Maintenant, je me suis habitué.

Le travail harassant que j'ai entrepris m'a beaucoup aidé à m'adapter. Avant de me lancer dans l'étude de ce mal qui frappe indistinctement Zarniens et bannis de l'Emgal, j'ai dû construire une aile à la maison de Zvilia, afin d'installer un laboratoire.

Bien sûr, c'est un bien grand mot pour désigner le réduit dans lequel je passe le plus clair de mon temps, mais ici, je me sens chez moi, avec ce microscope qui trône sur une table de bois mal équarri... J'ai également aligné tous mes instruments dans une vitrine confectionnée par Luc Bregan et comme les Zarniens disposent de l'énergie électrique, seul cadeau que leur ont fait les premiers colons de l'Emgal quand ils ont débarqué voilà vingt ans, avant de repartir, effrayés par les risques de contagion, je dispose même d'une salle d'opération rudimentaire parfaitement éclairée. C'est presque un luxe quand on voit comment vivent les autres habitants de ce village, mais les Sages ont exigé que je sois le mieux installé pour pouvoir exercer mon art.

Ils me font profiter de leur connaissance des plantes et des herbes spéciales de Zarnia, et j'ai pu équiper peu à peu ma pharmacie, avec des ingrédients qui feraient sans doute frémir mes confrères de Mars ou de la Terre, mais qui ont des propriétés intéressantes.

De toute façon, je n'ai rien d'autre à ma disposition. Je dois tout réinventer, jusqu'aux acides dont j'ai besoin pour certaines manipulations.

Infatigable, Zvilia m'aide du mieux qu'elle peut, et ce n'est pas toujours drôle! Surtout quand il faut disséquer ces petits rongeurs que capturent pour moi deux ou trois hommes du village. En effet je suis bien obligé d'expérimenter certains produits sur des animaux avant de les appliquer à mes « clients »!

Car j'ai installé également un cabinet de consultation, et si les

bannis sont venus me voir dès le début, en toute confiance, les Zarniens ont marqué plus de réticence. Il a fallu qu'un de leurs

Sages souffre d'une affection stomacale sérieuse, et que je l'opère avec succès pour qu'ils se décident !

Maintenant, je devrais refuser des clients, si j'étais raisonnable! Mais je ne le suis pas, selon Zvilia. Elle le dit et le répète, mais je crois qu'elle me comprend. Elle me sert souvent d'interprète quand il s'agit de soigner des Zarniens qui ne parlent pas le galactéen, et c'est elle qui prend des notes quand je les interroge sur ce mal étrange dont je ne connais pas encore la cause. Grâce à eux, grâce à ce qu'ils ont pu voir avec leurs yeux de profanes, je dispose maintenant de tous les éléments permettant d'établir avec une relative précision les syndromes de ce que j'appelle, comme tout le monde ici, *le mal des Amkors*.

Je suis justement en train de parcourir ces notes à la recherche d'un détail qui m'aurait échappé, quand Luc Bregan entre, sans frapper comme toujours, dans le labo :

— Encore au travail, Mike !

Je repousse les feuillets couverts de l'écriture fine de Zvilia.

— Oui... Encore au travail. Mais tu tombes bien, Luc. Je voulais justement te voir. Te parler, pour être plus précis.

Il empoigne un tabouret et s'assoit en face de moi, le dos contre les pierres apparentes du mur.

— Je t'écoute. Des ennuis?

— Pas vraiment...

— Zvilia?

— Il ne s'agit pas d'elle, heureusement. Elle est un peu fatiguée ces derniers temps. Elle travaille trop, elle aussi. Luc... Tu n'ignores pas à quel genre de problème je me suis attaqué, n'est-ce pas? Je n'en parle plus depuis un certain temps, mais je n'ai pas abandonné.

Il émet un rire amusé, et remarque :

— Tu n'en parles plus, mais d'autres s'en chargent à ta place !

J'ai dû froncer les sourcils, car il rit à nouveau :

— Ceux que tu interrogues, Mike. Ils ne sont pas idiots, tu sais! Pour tout le monde ici, tu es un médecin sensationnel, mais beaucoup commencent à croire que tu es aussi fou que le vieux Jug!...

Le vieux Jug... L'ermite de Markala. Il faudra quand même que j'aille le voir un jour. Les gens le tiennent peut-être pour un peu fou, mais nombreux sont quand même ceux qui grimpent dans la montagne pour aller le consulter quand ils ont des ennuis! Il doit même voir d'un assez mauvais œil le fait que je lui enlève une partie de sa clientèle!... En tout cas, les gens du village se doutent que je cherche toujours à comprendre les causes du mal qui les menace sans cesse. Cela doit leur sembler un peu aberrant qu'un, homme soit

décidé à s'exposer volontairement à la contamination. Car il faudra bien que je prenne des risques si je veux observer de près la maladie. Jusqu'à maintenant, je n'ai fait que quelques expériences sur des gens atteints par le mal, mais pas encore contagieux. Elles n'ont rien donné, mais je m'habitue tout doucement au contact du redoutable fléau.

— Je suis peut-être aussi fou que le vieux Jug, dis-je d'une voix pensive. Du moins aux yeux des Zarniens. Pour eux, cette maladie que personne n'a jamais pu comprendre fait partie de leur condition humaine. Ils ont fini par s'y accoutumer comme ces peuples qui n'ont pas connu autre chose que la guerre et qui finissent par l'admettre comme une chose normale. Moi, je veux comprendre !

Luc Bregan hausse ses puissantes épaules.

— Tu es libre, Mike! dit-il.

Il rit aussitôt. Un rire un peu amer. Et il ajoute, dans une grimace :

— Enfin, libre comme peut l'être un banni de l'Emgal, sur une planète interdite aux astronefs de tout l'Univers et d'ailleurs! On ne s'échappe pas du bagne de Zarnia... Mais au moins, on essaie d'y vivre le plus longtemps possible. Toi, tu cherches à te suicider, Mike!

— C'est mon affaire.

J'ai parlé un peu sèchement. Parce qu'il ne comprend pas, lui non plus, qu'un homme ne doit pas renoncer sous prétexte que ses semblables l'ont abattu, en ont fait un déchet d'une humanité sois-disant bien-pensante.

Luc a senti ma pointe d'énervement. Il murmure :

— C'est ton affaire, en effet. Tu voulais me parler?

C'est vrai. J'ai quelque peu perdu le cours de mes pensées.

— Oui. Sans être le chef de ce village, tu es quand même bien placé dans le groupe de commandement. Luc... Je vais avoir besoin d'un homme qui n'ait pas froid aux yeux.

Luc reprend instantanément sa bonne humeur :

— Ici, cela ne devrait pas être très difficile à trouver, tu sais! J'en connais dix, cinquante même!... Des bannis ou des Zarniens, au choix. Ici, Mike, personne n'a froid aux yeux! Attends d'avoir vu déferler les hordes *amkors*, et tu comprendras!

— Je sais, Luc. Zvilia aussi m'a vanté le courage des siens. Avec autant de chaleur que toi en ce moment...

Je sais qu'ils ont le courage inébranlable des gens qui n'ont que leur vie à perdre.

Leur vie ou leur lucidité... Ce qui revient sensiblement au même, jusqu'à preuve du contraire. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je me jette à l'eau, d'un seul coup :

— Luc... Je *dois* aller jusqu'au marécage. Il me faut un guide... Un homme qui soit déjà allé une fois là-bas. Je sais que certains se sont laissés entraîner par leur curiosité...

Le regard de Luc Bregan paraît se dilater.

— Tu veux... aller au... au marécage?

Je le regarde en souriant :

— J'ai mis au point un médicament étonnant contre le bégaiement!

Veux-tu l'essayer?

— Sois sérieux, Mike! C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Quoi? Le médicament? Je t'assure...

— Au diable ton foutu médicament, bougre d'animal! se fâche-t-il.

Que veux-tu aller foutre au milieu de ce putain de marécage?

Quand il s'énervé, il retrouve les écarts de langage courants chez certains bannis. Je reste calme. Il le faut, car ce que j'ai à dire va certainement le faire sortir de ses gonds, et il serait quand même préférable que l'un de nous deux garde un certain sang-froid!

— Ce que je veux aller faire là-bas? Presque rien, Luc. J'ai besoin d'effectuer certains prélèvements sur un *amkor* parvenu au stade final de la maladie. C'est tout. Prélèvement salivaire, sanguin, et tissus cellulaires dans un premier temps...

Il explose :

— Dans un premier temps, hein? Parce que tu comptes y retourner pour compléter le contenu de tes éprouvettes, peut-être? Seulement, pour y retourner, il faudrait déjà que tu aies une chance d'en revenir!

Il se lève de son tabouret comme s'il allait se jeter sur moi, et vient me brandir sous le nez un doigt agressif :

— Tu disais il y a un instant que tu savais que certains villageois étaient allés là-bas, entraînés par leur curiosité. C'est exact, Mike. A ce jour, on compte dans ce village très précisément vingt-sept hommes qui se sont rendus au marais. Pour voir ce qui s'y passait... Pour prouver leur courage, également. A une certaine époque, c'était devenu une sorte de sport! On allait jusqu'au marécage pour prouver à sa belle qu'on en avait dans le ventre! Il fallait même rapporter comme preuve tangible certaines pierres qu'on ne trouve paraît-il que là-bas... Mais personne n'a jamais ramené de pierre du marécage! Et ceux qui sont revenus n'ont pas eu besoin de ces pierres pour prouver qu'ils y étaient allés!...

Il laisse retomber son bras et plante son regard sombre dans mes prunelles avant d'ajouter :

— Les plus chanceux ont réussi à éviter le contact avec les *amkors*, mais ce qu'ils ont vu les a marqués à tout jamais. Ils ne sont pas devenus *amkors*, mais il leur arrive encore de s'éveiller la nuit en hurlant de peur... Va demander à un de ceux-là de retourner là-bas, Mike. Vas-y ! Et s'ils se jettent sur toi pour t'étrangler, ne viens pas te plaindre!...

— C'est bon, Luc... J'irai seul.

Du coup, il se rassoit, la mâchoire inférieure pendante, comme

assommé par un coup de poing en plein visage. Puis il éclate d'un rire qui sonne faux. Comme s'il se forçait.

— Seul!... C'est ça, Mike. Vas-y seul!... Et reviens pour nous raconter ce que tu auras vu là-bas. Les autres n'ont jamais pu le faire! Ils s'évanouissaient avant d'avoir évoqué les premières images!... Moi, je sais bien ce que je ferais à ta place. Je demanderais à Zvilia de pratiquer le plus vite possible un test avec le diamant remis par le vieux Jug. Ça te donnera au moins la certitude que tu n'es pas déjà atteint par le mal des *amkors*!

Il reprend difficilement son souffle, mais poursuit quand même :

— Et puis, accessoirement, va donc rendre une petite visite à l'ermite de Markala. Il possède paraît-il des tas de recettes pour les cas de sénilité précoce. Sur ce, j'ai à faire. Excuse-moi, Mike. Souhaite pour moi le bonjour à Zvilia... Elle est au courant de tes intentions?

— Non. Essaie de tenir ta langue, au moins...

Il ne répond pas et sort en hochant la tête d'un air peiné.

J'irai donc seul du côté du marécage. Ce sera plus difficile, et les risques seront multipliés par deux, mais je n'ai pas le choix. Maintenant, je ne puis plus renoncer. Je suis allé trop loin, ou pas assez...

Dans un cas comme dans l'autre, je continuerai. Tant que je serai lucide.

Je veux savoir pourquoi fatalement, un jour ou l'autre, je devrai me mettre en marche à mon tour vers l'île des *amkors*, l'esprit possédé par les étranges démons d'une incompréhensible folie...

Zvilia pénètre dans le labo, souriante comme toujours. Je suis assis derrière la table qui me sert de bureau. Une mauvaise planche posée sur deux tréteaux. Un dispositif vieux comme l'Univers, mais il paraît presque confortable dans ce réduit encombré d'éprouvettes fabriquées tout spécialement par les artisans-verriers du village.

— Je viens de croiser Luc, murmura Zvilia en venant s'asseoir sans façon sur mes genoux. Il avait l'air soucieux. Il ne m'a même pas vue!

Je l'embrasse dans le cou, et elle se tortille en riant, avant de plaquer son buste contre ma poitrine.

— Si tu me cherches, Michaël, tu vas me trouver! menace-t-elle.

— Je crois que j'ai envie de te chercher, chérie... Et également envie de te trouver!

Chaque fois que nous sommes ainsi, je ne puis m'empêcher de penser à ce premier soir... Ma troisième nuit sur Zarnia. Mon bain pris à ce moment des allures de paradis, et pour un peu, j'aurais presque béni ceux qui m'ont envoyé ici.

Zvilia s'est donnée à moi sans le moindre complexe !

Après m'avoir assuré qu'il n'y avait aucune contre-indication à ce qu'un terrien et une Zarnienne fassent l'amour ensemble! Certains

bannis avaient même eu des enfants avec des Zarniennes, et on dit que le métissage donne moins de prise à la contagion des *amkors*, mais ce n'est encore pas flagrant. Un point qu'il faudra élucider, comme le reste.

Nous avons donc fait l'amour, et j'ai pu très vite constater que Zvilia n'était pas différente, physiologiquement, des femmes que j'ai pu connaître alors que j'étais encore un sujet à part entière de l'Empire Galactique! Elle était même plutôt avantagée par la nature qui l'avait dotée, comme toutes les filles de sa race, d'un tempérament assez... chaleureux! J'ai parfois l'impression que le plaisir physique gagne son corps fibre après fibre, interminablement, avant l'explosion finale qui lui fait perdre tout contrôle sur elle-même... Aucune femme de mon monde ne saurait atteindre cette perfection qu'elle me fait partager.

C'est peut-être parce que Zvilia connaît le prix de l'amour. Le prix de la vie...

— N'as-tu pas assez travaillé pour aujourd'hui? demande-t-elle traîtreusement.

Je trouve le courage de rire, malgré les pensées qui se bousculent en moi :

— Si, sans aucun doute.

Elle joue avec la fermeture à glissière de ma combinaison de plastex, tout en me surveillant du coin de l'œil, puis se penche et m'embrasse avec cette espèce de joie sauvage qu'elle sait si bien communiquer.

Demain, je partirai pour le marécage...

— Je t'aime, Michaël... Je veux t'aimer!

Il faudra que j'emporte une partie de mes instruments...

— Embrasse-moi, Michaël...

Des cordes, également. Il faudra que j'arrive à piéger un de ces malheureux. En réglant soigneusement la puissance de tir de mon prismax, je puis le transformer en arme paralysante, mais l'effet n'est pas durable. D'où l'utilité des cordes... Ensuite...

— Caresse-moi, Michaël... G-o-hl.

Ensuite, il faudra faire terriblement attention pour les prélèvements. Gants spéciaux, que Zvilia a confectionnés sans savoir exactement à quel moment je les utiliserais... J'ai également bricolé un masque... Je ne sais pas ce que le filtre peut donner, mais c'est un risque à courir. De toute façon, le mal se transmet par contact avec l'épiderme... Il faudra que je... Demain...

Les mains de Zvilia... Son corps qui palpite sous mes caresses de plus en plus précises. Ce gémissement de bonheur qui roule dans sa gorge...

Demain, je...

CHAPITRE VII

Brisée par la nuit que nous avons passée à nous aimer, Zvilia ne bouge même pas quand je quitte la couche moelleuse, faite à l'aide de cette mousse naturelle, souple et odorante, que l'on trouve un peu partout dans la vallée, et qui donne en séchant ces matelas d'un confort incomparable. J'ai un petit pincement au cœur en la regardant dormir. Abandonnée dans une pose lascive, un bras en travers de sa poitrine merveilleusement galbée, elle est l'image même de la féminité comblée...

Le Grand Maître de l'Univers a dû créer la première Zarnienne après s'être entraîné avec toutes les autres races vivantes!... C'est la seule façon d'expliquer cette perfection des formes.

.Je ne sors pas : je fuis.

Je fuis en emportant l'image de celle qui a su rendre supportable mon bannissement. Car il m'est arrivé, au début, de songer avec une douloureuse mélancolie au monde que je ne reverrai jamais plus. On ne se défait pas facilement de certains souvenirs...

Il ne me faut pas longtemps pour rassembler les affaires que je dois emporter avec moi. Elles tiennent toutes dans la trousse à instruments. Je regarde autour de moi, déplace quelques objets familiers, effleure du bout des doigts l'optique complexe du microscope... J'ai du mal à quitter ce petit univers au milieu duquel je passe tant d'heures à réfléchir, à chercher. J'ai du mal à le quitter, comme j'ai du mal à quitter Zvilia.

Parce que j'ignore encore si je les reverrai, l'un et l'autre.

Il a plu, cette nuit. Sur Zarnia, c'est pratiquement toujours la nuit que se forment les précipitations. J'ignore pourquoi, mais il ne vient à l'idée de personne de s'en plaindre! Un climat idéal... Sans le terrible fléau qui règne en maitre sur ce monde, Zarnia serait un éden.

Je sors dans le soleil. Au-delà de la palissade, les montagnes sont bleues et des oiseaux traversent le ciel, volant vers l'ouest. Le jour vient à peine de se lever, et le village commence seulement à vivre. Bientôt, ce sera la relève des sentinelles qui veillent à chaque point vital du chemin de ronde, puis les travailleurs partiront pour les champs, escortés d'hommes en armes qui assureront leur sécurité. Depuis quelque temps, on surprend de plus en plus *d'amkors* en période d'incubation. Des malheureux comme Baxter, pas encore dangereux sur le plan de la contagion, mais qui ne sauraient tarder à

aller grossir les rangs de ceux qui grouillent dans l'île, au milieu du marécage...

Bien sûr, j'aurais pu demander à Luc de capturer pour moi un de ces hommes frappés par la maladie. Il l'a déjà fait, quand je me suis livré à mes premières observations. Mais il a bien fallu relâcher notre prisonnier avant qu'il n'atteigne le stade critique de son mal. Je n'ai pas le droit d'imposer à ceux du village la présence dangereuse d'un *amkor* qui pourrait s'échapper et provoquer de nouveaux cas de la terrible maladie.

Il faut donc que j'aille opérer sur place, si je veux pouvoir me livrer ensuite à certains tests de recherche virale. Et puis, je dois l'avouer, j'ai également besoin de savoir de quelle façon vivent les *amkors* dans leur île...

Deux veilleurs se dressent soudain devant moi alors que je vais atteindre la grande porte. Un Zarnien, et un banni que je connais seulement de vue. C'est ce dernier qui m'adresse la parole, la main sur la crosse de son prismax :

— Désolé, Moore, mais vous ne pouvez pas sortir pour le moment. Voulez-vous attendre un instant, s'il vous plaît.

Trop poli pour être honnête. Il a dû recevoir des ordres... Et il paraît décidé à les appliquer à la lettre. Son compagnon disparaît, au pas de course. Je suis intimement persuadé qu'il va prévenir quelqu'un.

— Que se passe-t-il? demandé-je.

— Ne me posez pas de questions, Moore, je ne pourrais vous répondre.

Bon. Je suppose que je dois prendre mon mal en patience, et attendre tranquillement. Je pose au sol le sac qui contient ma trousse médicale et quelques solides cordelettes.

Je n'ai pas à attendre bien longtemps. Luc Bregan se dresse soudain devant moi, l'air ennuyé :

— Mike... Tu n'es pas raisonnable!

J'ai déjà entendu cela quelque part!

— C'est toi qui as donné l'ordre de m'empêcher de sortir, Luc?

Il secoue pensivement la tête, et ne répond pas directement à ma question :

— Je pensais bien que tu ne perdrais pas de temps pour mettre ton projet à exécution. Tu me donnes envie de prévenir Zvilia pour qu'elle t'empêche de commettre cette...

Il hésite. Je l'aide un peu :

— Cette folie, n'est-ce pas? Le mot te fait déjà peur? Tu n'as aucunement le droit de m'empêcher de quitter ce village si je le désire, Luc.

— J'ai le droit d'essayer de te sauver la vie, renvoie-t-il. Nous

avons besoin de toi, ici...

— Tu ne m'auras pas de cette façon, Luc. J'ai décidé d'aller *là-bas*, et j'irai. Tu ne pourras pas condamner les portes de ce village éternellement, et j'arriverai toujours à sortir. Tu perds ton temps.

Il soupire.

— Tu appartiens bien à la race de ces Terriens qui ont reçu leur éducation dans les Centres Spécialisés de Mars, Mike! Têtu comme une mule !

L'expression ne veut plus dire grand-chose, les mules ayant disparu de la surface de la Terre depuis bien longtemps, mais on l'emploie toujours!

— Tu me fais perdre mon temps, Luc, dis-je calmement. Je voudrais arriver sur place avant la nuit...

Il ne réfléchit pas longtemps. Il a l'air d'avoir trouvé une solution et je n'aime pas son sourire.

— C'est bon, dit-il. Tu l'auras voulu!... Reste ici quelques minutes. Le temps de prendre quelques affaires indispensables et...

Il me regarde droit dans les yeux, laisse passer un court silence et lâche d'une voix ferme :

— Je t'accompagne...

Nous avons marché presque sans nous arrêter, si ce n'est pour prendre un peu de repos, au milieu de la journée, et croquer mes dernières tablettes revitalisantes.

Et maintenant, le fameux marécage est là, au bout du chemin qui serpente au flanc d'une colline étrangement pelée.

Il s'agit bien de l'étendue d'eau que j'avais aperçue le lendemain de mon arrivée sur Zarnia. Mais aujourd'hui, je me rends compte que mon premier réflexe — à savoir, marcher vers l'eau pour répondre à une sorte d'instinct primitif — n'aurait amené qu'une cuisante déception. De l'eau, certes, il n'en manque pas au pied des collines! Mais le paysage a un côté effrayant qui ne peut inciter l'homme à s'installer dans de tels parages!... Je regarde Luc qui hésite à s'engager dans le chemin traversant un champ de roches noires, éparées au milieu d'un terrain bouleversé par quelque tremblement du sol.

— Tu veux toujours aller... là-bas? demande-t-il d'une voix assourdie.

— Moi, oui, dis-je d'un ton que j'aurais préféré plus assuré. Mais tu n'es pas forcé de me suivre, Luc.

Il me regarde longuement puis ses yeux dévient à nouveau vers les brumes épaisses qui glissent au ras de l'eau, estompant les détails du marécage.

— Je ne t'ai pas accompagné jusqu'ici pour faire demi-tour parce que ce paysage a une sale gueule, dit-il enfin. Mais il faut reconnaître que ce n'est pas engageant. Avec ces bancs de brume, il faudra

regarder où nous mettons les pieds.

Je songe à Zvilia qui a dû maintenant trouver la courte lettre d'explications que j'ai laissée dans le laboratoire. Je lui ai dit que je partais en exploration, afin de rechercher certaines herbes dont j'ai besoin, mais je suis certain qu'elle ne me croira pas. Pensera-t-elle que j'ai pris la route du marais?...

— Je crois qu'il serait plus prudent de passer la nuit à la lisière du marécage, murmure Luc. Nous ne connaissons les lieux ni l'un ni l'autre, et en pleine nuit, malgré la clarté relative qui règne ici, nous augmentons nos chances de nous perdre ou de nous enliser.

— C'est vrai. Nous pénétrerons à l'intérieur du marécage demain matin, approuvé-je. Peut-être que la brume se dissipe dans la journée... Comment peut-on atteindre l'île, selon toi?

Il émet un rire discret :

— Il serait temps de t'en inquiéter, non? D'après ce que je sais, l'île se trouve sensiblement au centre du marécage, mais l'étendue d'eau est peu profonde. Il y a même, paraît-il, des passages de sol relativement ferme. Ce sera à nous de les trouver.

C'est moi qui fais le premier pas en direction de la pente douce qui conduit jusqu'à la rive la plus proche de nous. Luc me suit sans rien dire. Comme moi, il doit éprouver une certaine appréhension... Cet endroit est vraiment sinistre.

Nous n'avons pas rencontré âme qui vive durant toute la journée. Et, à nouveau, j'éprouve cette pénible impression que nous sommes les derniers êtres vivants sur cette planète...

Nous nous regardons brusquement, Luc et moi, avec la certitude que nous venons d'avoir, *en même temps, la même pensée...*

Pendant quelques secondes, nos deux cerveaux ont été en communication totale. Comme si nous étions soudain devenus télépathes!

Une expression soupçonneuse envahit les traits de mon compagnon. Je le comprends. J'éprouve moi-même certains doutes. Mais je raisonne sans doute d'une façon plus rationnelle que lui.

— Ce sont des choses qui arrivent, dis-je.

— C'est un fait, admet-il. Mais je n'aime pas certaines coïncidences trop flagrantes! Bon...

Il regarde autour de lui, désigne un arbre abattu par une quelconque tempête :

— Nous pouvons nous installer ici pour la nuit... L'endroit a l'air à peu près sec! Autant en profiter, parce que demain...

J'ai pris le premier tour de veille. A quelques pas de moi, Luc Bregan s'est endormi, enroulé dans une pièce de tissu molletonné qui lui tient lieu de couverture. Moi, je suis assis, et je regarde les lueurs mouvantes de notre feu. Au-delà de la douce clarté des flammes, c'est

la nuit mauve de

Zarnia, et au-dessus de nos têtes, s'étire la curieuse nébuleuse qui me semble moins luminescente que les autres nuits. Peut-être à cause de cette brume qui monte du marécage...

Parfois de longs tentacules blanchâtres glissent au ras de l'eau, paraissant ramper vers notre campement. C'est plus fort que moi, je regarde ces bras qui se tordent dans le silence pesant qui plane sur les lieux. Un silence qui a quelque chose d'anormal... L'eau fait toujours du bruit. Ruissellement, clapotis, friselis provoqué par la brise nocturne. Ici, rien. Pas un son. Rien ne semble bouger en dehors des longues écharpes de brume.

J'éprouve l'impression persistante que cette brume est vivante, que ces longs bras irréels vont brusquement venir vers nous, pour nous enserrer et nous précipiter dans ce monde que l'on devine au-delà des choses palpables qui nous entourent.

Mal à l'aise, je me lève, sans faire de bruit pour ne pas réveiller inutilement mon compagnon. Des ombres refluent quand je déplace une des bûches du foyer. Je sens brusquement autour de nous tout un monde aux aguets. Allons, Michaël, un peu de calme! Tu es en train de te laisser avoir par la fantasmagorie de cette nuit qui n'est peut-être pas tout à fait comme les autres, parce que tu as pris la décision de pénétrer demain matin dans le marais que tu devines, là, tout près!

Je ne suis plus un enfant, mais j'éprouve curieusement ce désir enfantin de braver un danger imaginaire. Un danger que je vais créer moi-même, et dont je triompherai, bien entendu. Enfant, je volais au secours d'une fille blonde menacée de je ne sais quels périls. Ce soir, la femme blonde est là, tout près...

Pourtant, je ne suis plus un enfant... Ma peur est une peur d'adulte, et je n'en triompherai pas aussi facilement que lorsque j'avais une douzaine d'années et que la nuit m'effrayait et m'attirait à la fois...

Je vais réveiller Luc. Je dirai que je me suis trompé d'heure... Ou alors que j'ai aperçu une ombre, là, à droite de cet arbre qui émerge à peine des bancs de brume. Je vais...

La fille!... La fille aux cheveux blonds! Elle est là, écroulée près de l'arbre, et elle tend vers moi un bras suppliant. Je n'entends rien, mais je vois ses lèvres remuer. Des larmes ruissellent sur son visage. Elle ressemble à Zvilia. La conscience du danger effrayant qu'elle court me percute littéralement le cerveau, et pourtant...

Et pourtant, j'ignore complètement la nature de ce qui la menace...

Elle se dresse soudain, le visage déformé par une terreur innommable, pitoyable dans ses vêtements déchirés qui laissent apparaître sa chair, et son cri résonne en moi, poignant, insupportable.

En moi, où déferle cette excitation qui fait croire aux enfants un peu imaginatifs que le péril qu'ils ont inventé va vraiment jaillir de la

nuît, et je m'élance vers cette fille si proche et si lointaine à la fois.

Je dois patauger dans une eau fétide, et je me rends compte que les bancs de brume se referment derrière moi. Mais la fille est toujours là, plus proche maintenant. Je lui tends la main, mais elle est à nouveau projetée dans l'espace qui perd peu à peu toute consistance autour de nous. Elle s'éloigne.

— *Mi-cha-ël...*

Elle a une voix basse, étrange et provocante. Maintenant, je sais que je ne pourrai plus revenir en arrière. J'ai voulu cette vision, et elle s'est produite. Je... je crois que je pourrais créer un monstre horrible dont elle deviendrait la proie...

Mon Dieu!...

Quelque chose d'informe, de visqueux, de grisâtre, vient de naître entre les arbres dont les troncs torturés et immenses baignent dans l'eau, à la surface de laquelle viennent crever d'étranges bulles de lumière. Ces arbres n'étaient pas là il y a un instant. Ils se jettent dans la bataille, eux aussi! La chose rampe, grouille de mille êtres d'épouvante, et tout cela se déplace vers la fille blonde qui renonce à fuir et s'écroule à demi dans l'eau puante. Ses longs cheveux touchent cette eau qui les souille.

Je me souviens que je suis armé et je dégage mon prisma d'un geste brusque, écrase la détente d'un index rageur. Le tube de tir s'irradie et les longues torsades multicolores du flux ondionique viennent percuter la masse infecte, provoquant des jaillissements d'étincelles aveuglantes, et des geysers de vapeur qui fusent vers moi avec des sifflements de serpent. Quand se dissipe le mini-cataclysme que j'ai provoqué à la surface du marais, la chose monstrueuse a disparu.

La fille blonde est toujours là, à quelques mètres de moi. Je titube vers elle. J'ai réalisé mon rêve d'enfant î... Je l'ai délivrée de la menace qui pesait sur sa vie, et elle va me remercier d'un sourire...

Elle sourit, en effet. Pourtant, les larmes continuent à ruisseler sur son visage aux traits d'une pureté irréaliste. Et soudain, l'horreur me submerge. Je n'ai pas vaincu la bête!...

Je ne l'ai pas vaincue parce qu'elle était déjà en moi...

La fille blonde l'a compris, elle aussi.

Et c'est pour cela qu'elle pleure.

Qu'elle pleure des larmes de sang...

Si ce sang ne s'arrête pas de couler, je vais hurler!... Le beau visage est maintenant barbouillé de ce sang vermeil qui continue à jaillir des orbites vides. Il poisse les cheveux blonds qui flottent dans l'eau noire, il se répand autour de ce corps pitoyable qui se décharné à vue d'œil. Il va ruisseler sur un monde qui n'existe pas!

QUI NE PEUT PAS EXISTER.

J'ai hurlé. Et mon cri de désespoir a chassé les phantasmes qui prenaient possession de mon esprit. Il résonne longuement à la surface de l'eau qui le porte de loin en loin, interminablement. La fille blonde n'est plus là...

Et quand l'écho cesse de se répercuter dans l'univers cotonneux du marais, c'est un rire ignoble qui y répond. Un rire dément, jailli de centaines de poitrines invisibles.

Mon bain vient seulement de commencer...

CHAPITRE VIII

— MikeL.

La voix de Luc. Déjà, tout à l'heure, c'était la sienne, mais je l'ai prêtée inconsciemment à cette vision jaillie du néant.

— Par ici, Luc! Je ne bouge plus!... Guide-toi sur ma voix!

J'entends toujours les rires, mais ils ont reflué au milieu des bancs de brume, très loin...

Ou tout près, je ne sais plus.

Peut-être que ces rires sont seulement en moi, après tout...

J'entends le bruit que font les bottes de Luc qui avance dans l'eau et la boue pour essayer de me rejoindre. Il jure sourdement et se débat, à quelques mètres de moi. Pourtant, je ne le vois pas.

— Luc?...

— J'arrive, grogne sa voix un peu déformée. C'est pourri de racines à fleur d'eau dans ce coin... Ne bouge surtout pas.

Il débouche soudain de la brume et j'entends nettement son soupir de soulagement.

— Bon sang! Si tu pouvais me dire ce qui t'a pris de t'enfoncer dans ce merdier sans me prévenir! Quand tu as crié, j'ai cru que je rêvais, et j'ai bien failli me rendormir!

Il me regarde et je distingue parfaitement ses traits dans l'étrange clair-obscur du marécage. Il y a des lucioles qui apparaissent parfois, dansant entre des branches visibles dans une déchirure du brouillard. Sans doute des gaz qui s'enflamment spontanément...

— Mais dis quelque chose, au moins! s'énerve Luc.

Je secoue la tête :

— Il n'y a rien à dire, Luc. Je... je ne sais pas ce qui m'a pris.

Je ne peux quand même pas lui expliquer que j'ai créé moi-même cette fille blonde, le monstre qui rampait vers elle, et sans doute également ces rires qui m'ont miné le système nerveux. Ce marécage est plus dangereux que je ne l'aurais pensé. Luc me regarde bizarrement. Il doit penser que je suis brusquement devenu fou... Pas *amkor*. Le mal ne prend jamais une tournure foudroyante. Mais fou!

Tout simplement.

— Pourquoi as-tu crié, alors? demande-t-il.

La fille blonde... Avec tout ce sang... Non! Je ne peux pas!

— Je crois que j'étais perdu. Alors j'ai appelé...

Il se retourne, regarde derrière lui. On ne voit pas grand-chose. Il

dit pourtant, d'une voix assurée :

— Allez, amène-toi, Mike. J'ai balancé notre dernière bûche dans le feu, avant de foncer à ta recherche. On va certainement apercevoir la lueur. Heureusement, tu n'es pas allé bien loin!

Mais je n'arrive pas à me décider. Quelque chose ne va pas... Et il faut que je comprenne.

— Tu viens, ou quoi? ! s'impatiente Luc.

— Luc... Dis-moi... Combien de fois m'as-tu appelé?

La question le surprend et il fait à nouveau un pas vers moi. L'eau clapote autour de ses chevilles.

— Combien de fois je... Tu dérailles, fils!...

— Réponds à ma question, je t'en prie. C'est très important.

Il se gratte le crâne :

— Eh bien... Deux fois, je crois. Oui, c'est cela. La seconde fois, tu m'as répondu et...

J'insiste :

— La seconde fois, tu as crié : *Mike*... Mais la première... Essaie de te souvenir.

Il émet un rire incertain :

— Tiens, c'est vrai! La première fois, je n'ai pas employé ton diminutif! J'ai crié : *Michaël*, en détachant bien les syllabes! Il me semblait que cela porterait mieux. Mais pourquoi cette question?

Je frissonne. Brusquement j'ai très froid, et je donnerais n'importe quoi pour ne plus être dans ce marais.

Parce que j'ai soudain la certitude que nous ne retrouverons pas notre campement!

— Luc... Quand j'ai hurlé, j'avais déjà entendu ton appel, dis-je d'une voix étranglée. Je sais que cela paraît complètement idiot, mais c'est ainsi. J'ai d'abord entendu ton premier appel, puis j'ai crié, et enfin, j'ai entendu ton second appel, auquel j'ai aussitôt répondu.

La voix de Luc se fait inquiète :

— Mais non, voyons. C'est impossible. Si je n'avais pas entendu ton cri, je n'aurais pas bougé! C'est lui qui m'a réveillé. Tu dois te tromper! Ensuite, je t'ai appelé à deux reprises et...

— Je n'ai pas rêvé, Luc. Enfin, pas comme tu l'entends. Nous avons l'un et l'autre été attirés dans un piège. Et ceux qui l'ont monté semblent avoir la faculté de jouer avec le temps et l'espace...

C'est vrai que ces deux notions essentielles semblent nous échapper depuis que nous sommes au cœur de ce marécage...

— Tu déconnes! s'emporte Luc. Allez viens. On ne va pas rester éternellement ici. J'ai froid aux pieds!

Éternellement! Il a trouvé le mot qu'il fallait. Nous allons errer éternellement dans ce marais qui n'appartient pas à la réalité!...

Quand il se met en marche, trébuchant au milieu des racines

immergées, je suis sûr que nous ne retrouverons pas notre campement. Pourtant, je le suis, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire...

Luc n'est plus devant moi !

Je viens seulement de prendre conscience de sa disparition. C'est hallucinant! J'entendais toujours le bruit de succion qu'il produisait en marchant et je croyais qu'il avançait toujours, quelques mètres en avant.

Et puis, j'ai levé les yeux, et j'ai entendu à nouveau ce rire infernal qui vient de nulle part. Luc avait disparu...

— Luc!...

J'ai crié, mais ma voix ne peut porter dans cet univers cotonneux. C'est fini. Je suis seul à nouveau, avec à l'esprit la certitude que cette séparation n'a pas été accidentelle. Quelque part dans ce marécage, des êtres impensables jouent avec nous. Ils pourraient probablement nous détruire s'ils le désiraient, et j'ignore pourquoi ils ne le font pas.

Je reprends ma marche inutile. Je sais que cela ne sert à rien. Je ne puis plus arriver nulle part, maintenant que le piège s'est refermé sur moi. Mais j'ai décidé de lutter, même si je dois épuiser mes dernières forces à tenter de sortir de ce marais.

Avant toute chose, je dois m'efforcer de progresser en ligne droite. J'ai nettement l'impression que je tourne en rond.

Tourner en rond... L'expression est idiote. Mais marcher droit également est une idiotie. En supposant que j'arrive à le faire, cela peut tout aussi bien me mener vers ce désert dont parlait Zvilia. Je suis perdu. Luc est perdu, et je ne me pardonnerai jamais de l'avoir entraîné dans cette aventure...

Les voiles de brume se déchirent autour de moi, et j'entrevois par instants les lambeaux d'un paysage à vous donner envie de hurler. Le ciel est rouge au-dessus du marécage, et j'ai vu une immensité noire qui s'étend jusqu'à l'horizon.

Y a-t-il seulement un horizon? Le vertige de l'infini... Ce noir ne doit pas finir, et il va pourtant falloir que je marche vers lui...

— Luc...

Je viens de le voir et mon cœur a battu à un rythme fou. Il avance lentement, et son regard est fixé sur ce qui vient de surgir de l'étendue noire que nous foulons sans comprendre sa nature. Un sol visqueux, instable et glacial. Un sol ou... *autre chose*. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Mais il y a cette ville qui vient d'apparaître, là-bas, très loin. Luc a disparu à nouveau, mais je sais qu'il continue à progresser comme moi vers ce cauchemar qu'il va falloir affronter.

L'île!... L'île aux *amkors*. C'est là que m'entraîne la mystérieuse entité que je devine en moi. La bête que je n'ai pas su détruire... Elle a pris possession de mon cerveau, et je la sens attentive à mes moindres réactions. Elle est en moi, et elle m'attire *vers elle*. C'est aberrant!...

Envie de hurler. Mais les cris n'existent plus dans cet univers de silence. Je puis seulement penser ce cri qui libérerait mon angoisse, repousserait peut-être le monde dément qui va m'absorber.

Tu as voulu connaître le monde des Amkors, Michaël Moore... Tu as voulu voir ce monde avec tes yeux d'humain normal. Ou du moins qui croit qu'il est normal! Tu penses que lu es du bon côté de la raison, n'est-ce pas? Mais les Amkors, eux, pensent qu'ils ont triomphé de la folie des hommes! De cette folie qui est le lot de tout être humain quand il reçoit la vie. Quelques-uns arrivent à retrouver d'eux-mêmes leur vraie condition. Ils sont peu... Alors vous, les humains normaux, vous les enfermez dans vos asiles. Vous les condamnez parce qu'ils ne répondent plus aux normes établies par la loi du plus grand nombre... Il faut être fou, Michaël, pour pouvoir sans danger contempler l'univers de ce me vous appelez la démence. Car la folie est une dimension comme les autres!

Cette voix!... ce n'est pas possible! Douce, persuasive comme un poison délicieux. Elle s'insinue en moi, prend possession de toutes les fibres de mon cerveau. Et je n'ai pas les moyens de la chasser!...

Tu as voulu voir le monde des Amkors, Michaël Moore! Tu as voulu le voir sans passer par les stades qui président obligatoirement au changement d'état mental. Eh bien, regarde-le, ce monde!... Regarde-le de tous tes yeux en pensant qu'il t'attend!...

A nouveau ce rire ignoble... Quel est donc l'être monstrueux qui règne sur cet univers? Il est là, tout près, invisible mais omniprésent, et il s'est emparé de ma pensée. Il la dirige, la prépare insidieusement au choc qui ne va pas manquer de se produire.

Je vais connaître le monde de la démence, moi qui suis encore à ce stade que nous considérons comme l'équilibre logique de l'être pensant. Je vais sans doute réaliser ce qu'aucun médecin depuis le début des temps n'a pu même approcher... Ce qu'aucun psychiatre n'a pu réussir à saisir sans basculer lui-même dans cette autre dimension dont parlait la voix...

Je vais contempler l'univers de la folie!...

Je vais prendre pied sur cette île où se sont réfugiés tous ceux qui ont été frappés par le terrible mal qui ronge Zarnia...

Pas le mal, Michaël Moore... La VÉRITÉ!

Les murs noirs de la ville s'écartent pour me laisser le passage. Quelque part, d'autres murs s'écartent pour laisser Luc pénétrer, lui aussi, dans cet univers... Sous le ciel sanglant qui écrase la cité de l'impossible, nous venons de faire, chacun de notre côté, le pas qui nous séparait encore de l'effrayante réalité.

Ils sont là...

Ils sont là ceux qui ont un jour gagné le marécage, en grondant leur joie d'avoir atteint le stade suprême de la rédemption... C'était cela cet abattement que j'ai constaté alors que j'étais aux côtés de

Baxter : leur façon à eux d'exprimer la joie sauvage d'être enfin sauvés!...

Car dans ce monde, rien ne peut être comparable à ce qui existe dans celui d'où je viens...

Le bonheur est peut-être la chose la plus horrible qui se puisse concevoir pour un *amkor*, et l'angoisse une recherche constante...

Je suis dans la ville.

Elle m'a absorbé, et je me demande si mon esprit résistera à ce que je n'ose pas encore contempler...

Je vais ouvrir les yeux, maintenant. Parce que je n'ai plus le choix. Parce que je dois aller jusqu'au bout de mon cauchemar, même s'il doit me détruire, ou simplement me rejeter dans mon propre univers...

Après m'avoir rendu fou...

CHAPITRE IX

Je suis immobile. Il y a maintenant quelque chose devant moi. Un mur invisible que je ne saurais franchir. Peut-être la vraie frontière entre deux mondes...

C'est cela Michaël Moore... Une frontière mentale! Une limite infranchissable pour vous, entre la folie et l'équilibre! Cette fois, il faut vous contenter de regarder, mais un jour, fatalement, vous franchirez cette limite... Ce jour-là, c'est votre monde qui vous rejettera, tout comme aujourd'hui, celui des amkors vous refuse...

Je voudrais faire taire cette voix insinuante qui vit en moi, mais c'est impossible, tout comme il m'est impossible de fermer les yeux pour ne pas contempler les visions absurdes qui prennent forme au centre de cette cité invraisemblable.

Comment puis-je affirmer qu'il s'agit d'une cité?... Est-ce parce que je commence à deviner une vie organisée derrière les murs de ces constructions qui défient l'imagination la plus débridée?

Une cité de cauchemar, où tout atteint l'extravagance la plus complète. La verticale et l'horizontale n'existent pas. La ligne droite non plus. Tout est en perpétuel déséquilibre, et les courbes qui s'assemblent pour former des volumes insensés ont été imaginées par un architecte démoniaque. Elles provoquent en moi un vertige permanent, comme si j'allais soudain être aspiré par un gouffre d'invraisemblance.

Et les couleurs...

Acides, violentes, agressives, venimeuses, elles sont le reflet même de la démence, et je ne pourrai supporter bien longtemps leur vue. Ce monde est laid. Une laideur telle qu'elle crée elle-même la peur qui déferle en moi.

Parce que je sais que tout cela n'est rien en comparaison de ce qui m'attend... La voix est là pour me le souffler.

Regardez, Michaël Moore... Regardez ces légions auxquelles il vous faudra bien vous rallier un jour. Les légions de la déchéance!...

Et le rire insupportable explose dans mon cerveau, dégénère en une musique tellement atroce que je dois serrer les dents pour ne pas hurler. L'assemblage des notes est inhumain, et les accords expriment une telle souffrance morale que chaque fibre de mon corps vibre douloureusement, sur un rythme exaspérant.

Un enfer sonore...

Auquel succède un enfer visuel...

Je hurle enfin, comme hurlaient les loups, autrefois, dans les immensités glacées.

Car elles sont là, ces légions que m'annonçait la voix. Des êtres monstrueux qui paradedent devant moi, sous le ciel rouge parcouru de courants plus sanglants encore. Elles sont là, ces cohortes démentes, et si ces êtres ont été humains, je refuse de croire qu'ils le sont toujours.

Un vieillard édenté vient esquisser devant moi une danse d'une lubricité effrayante. Il tient un long bâton tordu qu'il brandit comme un sceptre. Il ne peut voir l'être monstrueux qui se glisse derrière lui, caricature d'homme marquée par tous les vices de l'univers. Avec un hurlement terrible, le monstre a bondi vers le vieillard qui tente désespérément d'éviter les ongles qui déchirent soudain sa gorge. Un sang noir jaillit des plaies et ruisselle sur le torse nu du vieillard qui râle sauvagement.

Ce râle lui-même est encore plus affreux que le reste. Il exprime un désespoir incroyable et pourtant, je sais que le vieillard qui se tord maintenant au milieu d'immondices a souhaité de toutes ses forces cette souffrance qui préside à sa mort.

Bien sûr, Michaël Moore, vous comprenez mal ce que vous voyez! Difficile pour un être comme vous d'admettre qu'on puisse souhaiter ardemment une mort aussi douloureuse que possible, n'est-ce pas? Rassurez-vous, ce vieillard est comblé... Et celui qui vient de lui offrir une mort splendide a joui intensément de la haine qui a déferlé en lui. Regardez-le!

Le monstre difforme qui vient d'assassiner le vieillard sous mes yeux semble s'être replié sur lui-même, et un feu ardent brûle dans son regard halluciné accroché aux derniers spasmes du vieux qui meurt enfin.

Je n'en puis plus. Mais je dois aller jusqu'au bout de mon calvaire. Je sais pourtant que c'est ma propre angoisse qui me permet de rester aux limites de cet univers. Je sais, je sens, tant de choses...

Ils n'en finiront donc jamais. Tous les exemples de maladies mentales sont illustrés devant moi par les êtres les plus divers. Une femme entièrement nue, portée par deux hommes... Son ventre est lacéré et palpite doucement. Et pourtant, elle sourit. Elle sourit encore quand les deux hommes la jettent sur un bûcher. Le corps se tord au milieu des flammes tandis que monte un hurlement effroyable. Les deux hommes regardent, puis ils repartent, bras ballants. Ils vont à la recherche d'une autre victime qui consente à se laisser mutiler avant d'être immolée à quelque dieu assoiffé de violence...

Et puis il y a les autres. Ceux qui ne sont pas atteints par le délire paranoïaque. Ils forment une toile de fond absurde... Toutes les déviations psychiques vivent au milieu de cette foule qui s'exhibe

comme s'exhibaient sur Terre les monstres disloqués des foires du Moyen Age. Fiers de ces mutilations qu'ils s'imposent, ou de ces images qu'ils projettent à volonté sur l'écran infini du ciel rouge... Toutes les obsessions d'une humanité dégénérée s'étalent dans ce ciel, et je sens que je ne supporterai pas longtemps ces visions.

Je voudrais mourir, mais peut-être qu'on ne meurt pas chez les *amkors*?... Je ne saurais dire si le vieillard égorgé qui demeure toujours à mes pieds, inerte, est *vraiment* mort. Ses yeux fixes me contemplent toujours, et j'ai soudain la certitude que *quelque chose* vit encore au fond de ces prunelles trop brillantes, qui expriment toute l'ironie du monde. Et quand les lèvres violacées s'écartent sur un sourire abominable, j'ai l'impression que je vais défaillir.

Je sais bien que tout cela n'est qu'illusion. Ce monde est une illusion lui-même. Il ne peut en être autrement!...

Oh si, Michaël Moore! Si, il peut en être autrement, mais votre cerveau n'est pas encore en mesure d'aborder la compréhension de l'univers des fous!

La bouche béante du vieillard vomit des flots de sang, alors qu'un homme possédé par un délire érotique violent projette sur l'écran rouge du ciel les images d'une luxure effarante. Dans l'enchevêtrement des corps qui se cherchent sans jamais se trouver, des êtres immondes s'accouplent avec des râles de bêtes en rut.

C'est plus que je ne puis en supporter et je me précipite en avant, vers cette invisible barrière que je devine entre ce monde et moi.

Non! N'avancez pas, Michaël Moore!... Vous ne pouvez pas franchir cette frontière!

Une terreur sans nom déforme les inflexions habituelles de la voix. La barrière n'existe pas. Elle ne peut pas exister! Ce n'est qu'une chose irréelle que m'impose la mystérieuse entité qui veille sur mes actes. Je cours vers la cité, possédé par une rage désespérée.

La rage de détruire, si je le peux, un univers inconcevable... Un univers qui reflue en catastrophe devant moi, tente d'échapper à ma colère. Maintenant, je suis le plus fort! Je vais triompher de toute cette horreur!... J'ai compris qu'il pouvait exister une faiblesse chez l'entité qui m'a attiré ici. Je vais bien voir jusqu'où je pourrai aller.

Le désir de m'anéantir au milieu de ces couleurs qui me donnent la nausée décuple ma rage. J'ai pu créer mes propres phantasmes en pénétrant dans le marécage qui ceinture l'île des *amkors*, je dois donc pouvoir créer à nouveau quelque chose qui détruise ce monde et ceux qui l'occupent...

Non, Michaël Moore. Vous ne pouvez pas!... Cet univers est hors de l'atteinte d'êtres comme vous.

Mais vous avez presque réussi à me surprendre... Vous n'aurez pas deux fois cette chance!

Tout se dilue autour de moi. Le désespoir m'envahit. J'avais presque réussi, effectivement. Je sens confusément que si j'avais pu pénétrer réellement dans la cité des *Amkors*, j'y aurais créé instantanément un déséquilibre destructeur.

Un déséquilibre qui m'aurait sans aucun doute détruit moi-même...

Maintenant, je suis la proie d'un vertige curieux et je puis enfin fermer les yeux, effacer provisoirement les visions terribles que je viens de contempler. Mais elles sont gravées dans ma mémoire, et je ne puis ignorer qu'elles resurgiront fatalement. Je suis fatigué...

Et Luc? A-t-il connu comme moi cette débauche de violence débridée?... A-t-il approché, lui aussi, l'épouvantable univers des *amkors*?...

Cet univers qui me rejette maintenant avec la même violence qu'il a mis à m'attirer à ses frontières.

Ils sont encore autour de moi, ces êtres de cauchemar. Ils surveillent ma progression immobile. Ils grouillent dans ce marécage dont je retrouve progressivement la perception. Ils ne cherchent pourtant pas à m'atteindre, et c'est ce qui me surprend le plus.

Parce que le moment n'est pas encore venu, Michaël Moore!...

La voix est toujours en moi, mais elle est faible, maintenant. Comme essoufflée. Un sentiment de victoire m'envahit. J'ai dû porter un coup terrible à la bête monstrueuse qui avait pris possession de mon esprit. Je ne l'ai pas détruite, mais elle a compris que j'avais entamé la lutte, et que l'un de nous deux finirait par être anéanti...

J'ai de l'eau jusqu'aux genoux et la vase m'enserme les chevilles. Mais j'avance, pas après pas. Je suis en train de m'arracher à l'étreinte du marécage. Mais je suis épuisé.

Je suis tombé, et j'ignore combien de temps je suis resté écroulé en travers d'une racine gluante. C'est la notion d'un danger, bien réel celui-là, qui m'a tiré de l'espèce de léthargie qui s'emparait tout doucement de moi. J'ai eu juste le temps de dégager mon prisma, heureusement étanche, et d'en écraser la détente... Le monstrueux animal accroché aux branches, juste au-dessus de moi, se tord un instant comme un ver énorme dans les fulgurances multicolores du flux énergétique, et ses redoutables mâchoires claquent dans le vide. Puis ses pinces rectales lâchent prise, et il disparaît dans l'eau glauque. Une sorte de scolopendre de plusieurs mètres de longueur, sans doute en quête d'un repas... Je l'ai échappé belle

Je repars en trébuchant au milieu de l'entrelacs de plus en plus dense de la végétation qui prolifère dans ce marais. A deux ou trois reprises, j'aperçois des êtres aux yeux trop brillants, qui se glissent aussitôt à l'abri des arbres ou des lianes.

Ils me suivent, comme s'ils tenaient à s'assurer que je vais bien sortir du marais.

Non, ils ne me suivent pas. Ils canalisent ma progression. Leur univers m'a rejeté provisoirement, parce que mon état mental créait un danger pour lui, mais ils veillent attentivement... Je tiens toujours mon arme dans la main droite, et je pourrais tirer dans leur direction, quand ils apparaissent entre les branches, mais cela ne servirait pas à grand-chose, et je n'ai pas une mentalité à tuer gratuitement.

Il me semble même que j'éprouve une certaine pitié pour ces êtres qui n'ont certainement pas choisi librement leur destin.

La monstrueuse entité qui a voulu se repaître de ma terreur ne sera peut-être pas toujours inaccessible, et alors...

L'odeur putride du marécage me prend à la gorge, et je me demande par instants si je ne vais pas périr asphyxié par les émanations que dégagent les végétaux en état de putréfaction avancée. Cette fois, c'est un autre gouffre qui me guette. Je peux perdre pied dans un trou plus profond que les autres et je n'aurai pas la force de nager...

Je ne sais même pas s'il fait jour ou si la nuit commence seulement à abandonner le monde aquatique où je me traîne lamentablement. Il n'y a plus cette brume bleue qui nous isolait complètement du monde extérieur quand nous avons tenté de retrouver notre campement, Luc et moi. Pourtant, ma vision des choses qui m'entourent n'est pas nette, et je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

C'est exactement comme si j'étais en train de m'enfoncer, *au ralenti*, dans une perte de conscience.

Je comprends le danger et je fais un dernier effort pour atteindre une bande de terre ferme que je viens d'apercevoir à quelques mètres de moi. Pour ne pas m'effondrer dans l'eau... Il faut que j'atteigne la terre ferme. Il faut...

Mes mains seules atteignent l'étroite bande de terrain émergeant de l'eau noire. Elles s'y agrippent, et mes ongles s'enfoncent dans l'humus. J'essaie de ramper, mais des étoiles explosent devant mes yeux... C'est... fini...

Il faut croire que mon heure n'est pas venue car j'ouvre les yeux sur l'aveuglant soleil de Zarnia, dont les rayons bienfaisants ont déjà séché ma combinaison de plastex. Ce que j'avais pris pour une étroite bande de terre est bel et bien la rive du marécage, et il faut croire que j'ai réussi à me hisser au sec avant de perdre conscience, car mes courtes bottes d'alcron sont à presque un mètre de la limite de l'eau...

Je crois que j'ai laissé échapper un gémissement en me redressant. J'ai mal partout, et mes cheveux sont encore un peu poisseux.

Le plus étonnant, c'est que j'ai réussi à me traîner jusqu'au campement que nous avions préparé pour la nuit, Luc et moi! Le feu est éteint, mais nos affaires sont là, intactes...

Par contre, Luc n'est visible nulle part. L'angoisse reprend

brusquement possession de tout mon être. Si j'ai pu revenir du monde des *amkors*, il a dû pouvoir, lui aussi...

— Luc!... Luc Bregan!...

Ma voix ricoche interminablement sur l'eau avant d'aller se perdre dans le fouillis de la végétation qui encombre le marécage lui-même. Mais personne ne fait écho à mon appel désespéré.

Je ne reverrai jamais le franc sourire de Luc Bregan... C'est une conviction qui s'impose à moi, et je me demande...

La voix!... Elle ne peut plus m'atteindre comme c'était le cas alors que je contemplais ces visions infernales, mais ses effluves agissent encore. Luc ne sortira jamais du marécage des *amkors*...

Et son nom viendra s'ajouter à la liste de ceux qui n'ont jamais pu regagner le monde des humains, après avoir contemplé celui de la démente...

A cause de moi! Moi qui ai cru que je pourrais imposer ma volonté aux forces qui régissent l'univers des *amkors*...

— Luc...

Même plus un appel. Un pauvre gémissement... Luc est mort au cœur de ce marécage inhumain. Et je ne saurai jamais comment. Je ne savais pas qui il était exactement. Les bannis ne sont jamais très communicatifs quand il s'agit de leur passé.

Je ne connaissais rien de lui. Je ne savais pas non plus ce qu'il avait fait pour mériter de venir mourir sur cette planète du bout de l'Univers.

Mais il était mon ami...

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE X

Personne n'a plus revu Luc Bregan...

Moi, c'est une des patrouilles envoyées à notre recherche qui m'a relevé, sur le bord du chemin, à demi mort d'épuisement. Je ne me souviens plus très bien de ce que j'ai fait après avoir repris pied sur la terre ferme. Je sais seulement que j'ai marché longtemps, en suivant la rive, dans l'espoir de retrouver mon compagnon.

Je l'ai cherché, avec au cœur la certitude que c'était inutile...

Au village, Zvilia avait donné l'alerte, et comme Luc avait déjà parlé de mon intention d'aller jusqu'au marécage à deux ou trois bannis, on a vite tiré les conclusions qui découlaient de notre absence prolongée, à l'un et à l'autre. De plus les sentinelles qui m'avaient empêché de sortir, le matin de notre départ, avaient signalé que nous avions pris la route ensemble.

Quand on m'a découvert, je n'étais pas encore très loin du marécage, et ceux qui m'ont trouvé seul ont compris...

J'ai eu plus de chance que Bregan. C'est du moins ce qu'on dit autour de moi. C'est aussi ce que pense Zvilia, qui m'a soigné avec un dévouement exemplaire depuis des semaines. Car depuis mon retour au village, je commence seulement à reprendre le dessus, mais il y a eu des nuits où j'ai souhaité de toutes mes forces que la mort me prenne. Des nuits où j'ai envié le sort de Luc Bregan, sans même savoir de quelle façon il avait péri...

Parce que j'ai revécu jour après jour, nuit après nuit, les terribles moments que j'ai connus dans cette cité dont le souvenir ne pourra jamais disparaître complètement de ma mémoire. J'ai revu le vieillard agonisant qui n'en finissait plus de sa mort atroce, et toutes ces images démentes, dans le ciel rouge comme du sang...

Je les revivrai encore, même si l'intensité des visions s'atténue peu à peu.

Peut-être que Luc Bregan a eu plus de chance que moi, après tout?

On m'a demandé de raconter ce qui nous était arrivé. Zvilia elle-même, au début, m'a pressé de questions. Et je ne suis pas certain qu'elle ait bien compris mes silences. Parce que j'ai refusé de faire le récit de cette aventure invraisemblable. Parce qu'elle est

invraisemblable, justement. Parce que l'esprit humain ne peut concevoir ce que j'ai vu.

Également parce que le simple fait d'évoquer ce que m'a imposé la mystérieuse entité qui règne sur les damnés de l'île aux *amkors* déclenche invariablement des crises épouvantables, dont j'émerge vidé, à bout de résistance nerveuse et physique.

Alors, je me tais...

Je me tais depuis des semaines, et il m'arrive de passer des heures immobile au centre de mon laboratoire, replié sur moi-même. Il y a de la tristesse dans les yeux de Zvilia quand elle me découvre ainsi, et nombreux sont ceux qui doivent penser que j'ai perdu la raison...

Moi, je sais bien que je suis parfaitement lucide, en dehors des crises, qui d'ailleurs s'espacent de plus en plus. J'attends mon heure... J'ai compris un certain nombre de choses alors que j'errais aux abords de l'île aux *amkors*. Non, je ne les ai pas vraiment comprises. Disons plutôt que je les ai ressenties avec une acuité assez extraordinaire. Maintenant, je tire des conclusions. Mais il faudra du temps pour que se fasse le lent travail d'analyse auquel se livre mon cerveau.

C'est ce qui se passe quand je demeure prostré dans mon laboratoire.

En tout cas, je sais que je n'ai pas été contaminé par la présence des *amkors* autour de moi, tandis que j'errais à la recherche de Luc Bregan. La première chose qu'a faite Zvilia, quand on m'a eu ramené au village, a été de promener près de mon visage son fameux diamant-test.

Négatif...

Il m'arrive de me demander pour quelle obscure raison les *amkors* ont dédaigné une victime aussi facile à contaminer.

C'est à cela que je pense en regardant le ciel qui s'assombrit vers ce que je persiste à appeler l'Est. De l'autre côté, au-delà des montagnes, le grand disque éblouissant du soleil de Zarnia — ce soleil que les Zarniens appellent Itai, ou *Feu de la Vie* — vient de basculer derrière les sommets. La nuit paisible s'installe sur ce monde étrange que je commence malgré tout à aimer.

Oui, c'est peut-être surprenant, mais plus il m'échappe, plus j'aime ce monde. Plus j'ai envie de lutter pour l'arracher à la malédiction qui pèse sur lui, et sur ceux qui le peuplent encore.

Un jour, je saurai...

— Michaël, tu devrais rentrer, maintenant...

La voix douce de Zvilia. Mon cœur bat toujours plus vite quand je sens sa présence à mes côtés.

— Encore un peu, chérie. Cette nuit sera belle...

Elle ne répond pas, mais je perçois nettement sa brusque tension. Je perçois tellement de choses depuis l'aventure du marécage. Mais je

dissimule soigneusement cette perception aux autres, et même à Zvilia. Ils ne doivent pas savoir que je ne suis plus le même...

— Quelque chose ne va pas, Zvilia?

— J'ai peur, Michaël...

Je la regarde et ce que je lis en elle me fait frémir. Ses yeux sombres sont fixés sur un point précis du ciel de Zarnia. Ce ciel où commencent à s'allumer des myriades d'étoiles scintillantes.

Ce ciel où j'ai, pour la première fois depuis que je suis sur cette planète, du mal à repérer l'étrange nébuleuse blanche...

Je la trouve enfin, *très basse sur l'horizon qui s'assombrit*.

— *Ils vont revenir...*, gémit Zvilia en se serrant contre moi.

J'ai un mouvement un peu brusque :

— Cela ne veut rien dire!...

Cela ne veut rien dire, mais j'ai peur, moi aussi. Pas des hordes absurdes qui peuvent déferler d'une heure à l'autre. J'ai contemplé des choses tellement plus effrayantes...

Non. J'ai peur d'autre chose...

J'entoure de mes bras les épaules de Zvilia qui lève vers moi un visage rongé par l'inquiétude.

— Viens, rentrons, dis-je.

Je dois repousser la vision qui menace d'exploser eh moi... Mais je ne suis déjà plus maître des réactions de mon cerveau. L'inquiétude de Zvilia vient de déclencher le terrible processus qui préside en général à ces crises éprouvantes.

Pourtant, ce soir, ce ne sera pas comme d'habitude. J'ai franchi un cap. Je vais me souvenir de choses qui...

Je repousse presque violemment Zvilia et je me précipite dans mon laboratoire. Je referme la porte qui claque derrière moi et je verrouille les loquets avec un gémissement désespéré, avant de m'écrouler sur le matelas où il m'arrive de me relaxer entre deux séances de travail.

Les visions m'assaillent, et je ne puis rien faire pour les chasser de mon esprit. C'est effarant!

Je suis en train de me souvenir de choses qui ne se sont pas encore produites!...

Quand je sors de mon laboratoire, Zvilia est assise près de la fenêtre ouverte sur la nuit douce et mauve. Elle regarde toujours le ciel, et, quand elle tourne la tête vers moi, je me rends compte qu'elle a pleuré.

Je suis resté une heure, peut-être deux, sur la couche où je me suis effondré, en proie à des visions insupportables. Et ces instants sont sans doute les plus difficiles que j'aie jamais vécus...

Je m'approche de Zvilia et je pose ma main sur son épaule nue :

— Tu avais raison, chérie... *Ils vont venir*. Il faut nous préparer à les affronter. Va prévenir le Grand Sage et le Conseil des Anciens... Tu

peux leur dire que les *amkors* seront là, sous nos murs, quand le soleil se lèvera. Je vais immédiatement réunir tous les bannis du village...

Le regard de Zvilia se dilate. Pas seulement d'effroi. Elle ne comprend pas comment je puis être aussi affirmatif... Mais moi, je viens de les voir, *les maudits du marécage*. Ils marchent déjà vers nous, le regard fixe et la bave aux lèvres. Quand le jour se lèvera, leurs grondements empliront la vallée, et nous devons nous battre...

— Michaël... Tu es certain?...

Je secoue tristement la tête. Elle aussi doit penser que je n'ai plus toute ma tête. Je n'ai pas bougé de la maison, et je sais...

— Certain, Zvilia. Ne cherche pas à comprendre. Tu sais bien que ceux qui reviennent du marécage ne sont plus jamais pareils aux autres...

Je m'entends rire. Un rire amer et sans espoir.

— Moi, j'ai gagné quelque chose au contact de toute cette horreur. J'ignore pourquoi, mais maintenant, je découvre en moi des facultés que peu d'humains possèdent, même sur les planètes de l'Emgal qui ont atteint le degré de civilisation de Mars ou de la Terre. Mieux que les « spéciaux » de la Psy-Pol.

Peut-être cette incursion dans l'univers des *amkors*. quand j'ai tenté d'atteindre la cité de l'impossible?... Aurais-je capté des forces inconnues, pendant l'instant très court où j'ai trompé la vigilance de la chose mystérieuse qui règne sur l'île?...

Dans l'immédiat, il y a des questions plus importantes à résoudre.

— Je te crois, murmure doucement Zvilia. Mais les autres?...

— Tâche de les convaincre, chérie. Si nous sommes déjà organisés quand les *amkors* arriveront devant la palissade, ce sera autant de gagné. Va, maintenant... Et reviens ici.

Elle me regarde longuement. Elle, au moins, elle me croit. Je lui fais confiance pour convaincre le Conseil des Anciens.

— Michaël, je ne reviendrai pas ici, dit-elle d'une voix plus assurée. Si nous devons nous battre, je serai avec les miens, sur le chemin de ronde. Ici, même les femmes apprennent à porter les armes. Nous ne sommes jamais de trop quand les *amkors* attaquent...

Alors, je me battraï à ses côtés.

Je lui tends mon prismax :

— Prends-le, Zvilia. Je saurai me débrouiller avec un arc, une lance ou n'importe quelle autre arme.

Elle fait non, de la tête :

— Garde-le, Michaël. Tu en feras meilleur usage que moi.

Elle m'embrasse rapidement et franchit le seuil de notre maison. Je suis un moment des yeux sa silhouette gracile. Ses cheveux blonds volent dans la brise nocturne...

Je sors à mon tour. Il faut que je bouge, que j'agisse, pour oublier

l'angoisse qui m'étreint. J'ai presque hâte de me jeter dans la bataille et en même temps, je voudrais m'être trompé...

Quitte à perdre définitivement la face devant ceux du village.

Ce que j'ai pressenti est tellement atroce!...

Je ne m'étais" pas trompé, hélas!

Maintenant que les patrouilles lancées vers les cols sont rentrées et qu'elles ont confirmé ma vision, le destin est en marche.

En marche comme les centaines d'*amkors* qui viennent une fois de plus de quitter leur marécage puant et immonde pour se ruer à l'assaut des villages zarniens. Je regarde la nébuleuse blanche qui pâlit de plus en plus, à mesure que le jour approche. Quelles forces mystérieuses libère-t-elle quand elle occupe cette position précise dans l'espace?...

Je sens des regards indécis posés sur moi Ceux des bannis qui ont eu du mal à me croire quand j'ai annoncé la bataille. Maintenant, ils ne savent plus que penser, et je les comprends.

Peut-être attendent-ils inconsciemment une nouvelle révélation. Un présage... Quelque chose qui les rassurerait sur le sort de la bataille. Mais c'est impossible. Je ne puis créer à volonté cet état réceptif dans lequel j'ai été plongé pendant un temps.

Quant au sort de la bataille, je préfère ne pas y songer... Il sera bien temps de...

— Les voilà!...

Le cri vole de loin en loin le long du chemin de ronde où veillent les hommes. Pourtant, on ne distingue encore rien de précis dans la pénombre qui se dissipe lentement.

On ne voit rien, mais on entend.

Ce grondement, jailli de centaines de poitrines... Je l'ai entendu une fois, au bord du chemin qui mène au marais, alors que Baxter hurlait son désespoir, ou sa joie, d'appartenir bientôt au monde hallucinant des *amkors*. Je l'entends à nouveau, décuplé par la résonance de la vallée, et par le nombre de ceux qui marchent vers nous.

Zvilia est près de moi, tout à coup. Elle me jette un regard rapide, et mon cœur bat à tout rompre. Il y avait tant d'amour dans ce regard. Mais elle n'a rien dit.

Parce qu'il n'y a rien à dire...

Nous allons nous battre, contre des êtres pour qui la mort n'a pas de signification. Pour qui la vie ne peut être concevable que dans cette démente qui a pris possession du marécage...

Comme toujours, le jour se lève d'un seul coup, et le soleil éclabousse déjà les sommets enneigés des montagnes.

Que serons-nous devenus, les uns et les autres, quand il aura terminé sa course?

Il y a un tout jeune homme, à ma droite. Un de ces enfants nés de

l'amour d'un banni et d'une Zarnienne. Son père a été victime du terrible fléau, et il se trouve peut-être actuellement parmi ceux qui vont nous attaquer...

J'imagine à quoi pense ce garçon à la minute précise où le jour nous révèle l'affreux spectacle des hordes *amkors*, massées à quelques centaines de mètres de nos frêles remparts de bois...

Le jeune homme regarde calmement les centaines d'êtres horribles qui s'agitent de plus en plus. Il a peur, sans doute. Comme moi, comme tous ceux qui attendent le choc qui ne va pas manquer de se produire. Mais c'est une peur calme, presque raisonnée... C'est peut-être la seconde fois qu'il contemple ce spectacle. Ou la troisième...

Il a tout juste l'âge de se battre, et il tient pourtant fermement la terrible hache à double tranchant qui sert d'ordinaire à l'abattage des arbres... Il a la même farouche détermination que Zvilia qui vient de dégager l'arc et les flèches qu'elle a apportés avec elle quand elle est venue me rejoindre.

Ils n'éprouvent pas la même peur que moi, parce qu'ils ont été préparés depuis leur naissance à une telle éventualité...

Pourquoi ne peut-on pas arrêter de telles choses? Pourquoi ne peut-on pas refuser tout simplement *qu'elles soient?*... Tout cela est tellement absurde!

Le grondement qui monte vers nous en continu change brusquement d'intensité, et un mouvement confus se dessine dans les rangs des *amkors*. Impossible de savoir combien ils peuvent être devant nous. Plusieurs centaines, et il en arrive encore, par les sentiers qui desservent la vallée. Ils n'ont pas d'armes... Ils vont venir se faire massacrer au pied de la palissade, mais ils atteindront fatalement leur but : propager leur race maudite...

Le voilà leur terrible secret : ils sont dans l'incapacité de perpétuer la vie de la même façon que la plupart des êtres vivants qui peuplent l'univers.

Ce matin, ils viennent mourir devant ce village pour qu'un certain nombre d'entre eux puissent communiquer l'affreuse maladie à ceux d'entre nous qui auront le moins de chance... Pour que demain, de nouveaux *amkors* prennent la relève, au cœur du marécage...

Un banni s'approche de moi, son prismax bien assuré dans la main droite.

— Ils vont attaquer, Michaël, dit-il d'une voix sourde. Rappelle-toi : il ne faut pas s'occuper des images monstrueuses qu'ils projettent parfois devant eux. Ce sont eux qu'il faut atteindre... Pas les phantasmes jaillis de leur esprit dérangé...

Un conseil inutile, en ce qui me concerne.

J'ai vu de quoi étaient capables les *amkors*, quand j'étais à leur merci, dans l'île.

Un hurlement déchirant monte au milieu de cette grouillante cour des miracles qui ne se contient plus. Ils ont amené avec eux la puanteur du marais, sa moiteur fétide.

Et ils se mettent en marche à nouveau. Je distingue des visages grimaçants, déformés par des rictus sauvages, des membres tordus, des ventres gonflés et des bouches béantes... Ils sortent de l'enfer...

Ils *sont* l'enfer!

Et moi... Moi je sais déjà quel désespoir ils m'apportent.

Et j'ai encore le désir ridicule de changer le destin!...

CHAPITRE XI

Ils attaquent de toutes les directions à la fois, fonçant vers nous avec des hurlements sauvages. Une marée infernale qui va tenter de nous submerger... Les visages sont déformés par la haine, et les yeux injectés de sang ont une fixité effrayante. Certains sont entièrement nus et portent sur leurs traits toute la lubricité du monde. Ils ont vers nous des gestes provocants, obscènes, et certains roulent au sol, mâles et femelles étroitement mêlés qui s'accouplent comme des bêtes, et qui sont aussitôt piétinés par le reste de la horde...

J'assure le prisma dans ma main droite. J'ai réglé la puissance de tir au maximum, pour faire le plus de ravages possible dans les premiers rangs. Pour essayer de les décourager. Peut-être que s'ils sentent qu'on leur oppose une résistance farouche, ils renonceront...

— Allez! Tirez dans le tas!... hurle soudain un banni taillé en hercule qui brandit un antique fusil mitrailleur. Je sais qu'il a passé des mois à préparer les balles qui approvisionnent les quelques chargeurs dont il dispose. Si nous avions seulement quelques armes de ce genre... Mais nous ne disposons que de quelques fusils qui datent au moins de la troisième guerre mondiale sur Terre, et les munitions manquent. Pour le reste, une demi-douzaine de prismas qui fonctionnent plus ou moins bien, et des arcs, des lances...

C'est peu face au nombre des assaillants...

Les premières images démentes assaillent nos cerveaux au moment précis où les fulgurances des prismas balaient les premiers rangs des *amkors*. C'est horrible! Je vois des hommes et des femmes vaciller sur place, sur le chemin de ronde, et tenter de se détourner du spectacle qui semble vivre dans un espace impensable, devant nos yeux...

Devant nos yeux ou en nous-mêmes?

C'est comme si nous avions soudain la conscience globale de toutes les névroses imaginables. Comme si le vertige provoqué par ces visions indescriptibles allait nous projeter au cœur même de la folie qui habite ces êtres de cauchemar. J'ai déjà vu ce ciel rouge, parcouru de nuées blêmes... Je l'ai déjà vu dans leur cité maudite.

Mieux préparé que la plupart de mes compagnons par l'épreuve que j'ai subie, je m'acharne à détruire des corps décharnés qui retrouvent brièvement, dans l'instant qui précède la mort, leur apparence normale, humaine. C'est peut-être cela le plus atroce, finalement. Il est facile de tuer les êtres monstrueux qui rampent vers

nous. Ils sont tellement repoussants avec leurs corps difformes, brisés par quelque mal terrifiant...

Mais ils retrouvent une étrange pureté quand les rafales ondioniques des prismax les fauchent en pleine course. Pendant quelques fractions de seconde, ils retrouvent leur aspect physique d'origine, et je me demande s'ils ont conscience de ce qui leur arrive.

Mais c'est très bref. Et les corps touchés par nos rafales ne retrouvent cette pureté originelle que pour se tordre de douleur au milieu des longs tentacules multicolores des décharges ondioniques... Et s'effondrer sur le sol déjà jonché de cadavres qui se désintègrent rapidement.

Près de moi, Zvilia décoche flèche après flèche, ratant rarement sa cible. Je ne reconnais plus son visage et la férocité qui fait flamber son regard me fait mal. Pourtant, je dois avoir moi aussi cette expression implacable. Nous l'avons tous...

Je suis brusquement pris dans un tourbillon d'images colorées et parfaitement incompréhensibles. Des couleurs violentes, dangereuses... Il faut que je trouve l'être qui les projette vers moi. Il faut que j'atteigne son cerveau avant qu'il ne trouve le moyen de m'anéantir!... Je ne dois pas laisser s'établir le contact que cherche l'être monstrueux qui s'en prend à moi!

Trop tard, Michaël Moore! Vous vous êtes laissé distraire par la pensée de cette jolie femelle qui se bat à vos côtés! Elle tue beaucoup des nôtres, mais vous savez ce qui va arriver, n'est-ce pas? Vous le savez parce que vous avez déjà vu tout cela... Vous pensiez empêcher des événements dont l'existence est depuis toujours gravée dans le temps et dans l'espace. Vous avez échoué, Michaël Moore!...

Non!... Ce n'est pas possible! Pas Zvilia!...

Je me débats au milieu de l'immense filet coloré et mouvant qui m'enserme de toutes parts. Ces couleurs n'existent pas! Je suis en train de me laisser arrêter par une illusion.

Je fais un effort surhumain pour repousser ce piège chromatique, je me persuade qu'il n'est qu'une vision n'appartenant pas à la réalité, et les couleurs perdent progressivement de leur acidité. Je dois toujours écraser machinalement la détente de mon prismax, en visant ces silhouettes démoniaques qui apparaissent parfois au milieu de mon délire coloré.

Les mailles de l'impossible filet s'estompent, et je retrouve progressivement une perception plus logique des choses qui m'entourent. Autour de moi, la bataille fait rage, et je me rends compte que nous sommes débordés par la masse grouillante des *amkors* qui ont réussi à escalader nos remparts en s'accrochant de toutes leurs griffes aux poteaux de bois. Je vois des corps disloqués empalés sur les pieux de protection ruisselant de sang, et d'autres qui

se tordent sur le sol, à l'intérieur du chemin de ronde. Je vois aussi des hommes et des femmes hébétés qui ont abandonné le combat, et je sais ce que signifie leur attitude : pour eux, tout combat est désormais inutile. Ils ont subi l'irrémédiable contact que leur a imposé un de ces êtres immondes. Ils sont déjà marqués par le terrible mal, et certains d'entre eux ne songent plus qu'à quitter le village.

Comme s'ils sentaient confusément qu'ils ne peuvent rester dans un monde auquel ils n'appartiennent déjà plus!

Désespéré, je cherche Zvilia. Elle était encore près de moi quand ont surgi les explosions colorées qui m'ont isolé de la bataille pendant un temps indéfini. Je désintègre une sorte de sorcière ricanante dont les doigts crochus se tendaient vers moi et je me précipite dans une trouée des combattants.

J'ai déjà fait ces gestes! Je les ai déjà faits hier soir, dans ce cauchemar qui m'a laissé pantelant sur ma couche.

Je les ai faits, hors de la réalité, et ce n'était qu'une répétition générale. C'est maintenant que se joue l'horrible tragédie. Je sais que je vais retrouver Zvilia...

— Zvilia!...

J'arriverai trop tard. Zvilia et quelques autres ont été entraînés du côté des réserves d'eau, pas très loin de notre propre maison. Dans ma vision, c'était du moins de cette façon que se passaient les choses. Je puis peut-être encore intervenir, changer le cours des événements!

Toujours cet espoir insensé, Michaël Moore!

La voix ricanante est toujours en moi.

Je veux quand même essayer!

Mais, exactement comme dans mon rêve visionnaire, un groupe de "Zarniens, aux prises avec une vingtaine d'*amkors* hurlants couverts de sang, me coupe soudain le passage. Il suffirait d'une rafale ondionique pour détruire le groupe des attaquants, mais je n'ai même pas besoin de regarder le témoin de charge de mon arme pour savoir qu'elle est vide... Je reflue en hurlant mon désespoir. J'éprouve, comme dans mon rêve, le désir forcené de me jeter au milieu des *amkors*, pour provoquer ce contact que nous cherchons à éviter à tout prix depuis le début de la bataille. Mais quelque chose de puissant m'empêche de le faire. Je dois échapper au mal pour pouvoir le combattre...

— Zvilia!...

J'ai contourné un pâté de maisons cubiques, et je débouche dans une sorte de jardin touffu qui semble avoir miraculeusement échappé aux combats. Zvilia est là, quelque part. J'essaie de me souvenir...

Et l'insupportable vision explose devant mes yeux, bien réelle cette fois. Ils sont deux... Deux êtres qui traînent encore à leurs pieds la boue infâme du marécage. Deux géants aux muscles aussi saillants que des sarments de vigne. Ils ont encore une apparence relativement

humaine, mais leurs orbites vides paraissent contempler un monde sans vie. Zvilia est devant eux, désarmée, le dos contre un mur qui lui coupe toute retraite.

— Zvilia!...

Je me jette en avant, tout en sachant que c'est inutile. Je n'aurai jamais le temps de ramasser l'arc et les flèches qu'elle a dû lâcher dans sa fuite. *Comme dans mon rêve!...*

Et comme dans mon rêve, je vois un des deux géants aux muscles noueux tendre le bras vers Zvilia. Un geste brusque, sauvage, ponctué par un hurlement de victoire qui roule interminablement dans la gorge monstrueuse. Sa tunique arrachée, Zvilia tente une dernière fois d'échapper aux deux *amkors*. Elle m'a vu, et nos regards se croisent à l'instant précis où je ramasse l'arc.

— Michaël!... Oh, noon!...

Un cri que je ne pourrai jamais oublier... Zvilia l'a poussé au moment précis où un des deux monstres a tendu à nouveau vers elle sa main aux ongles démesurés. Il a seulement-effleuré la poitrine fière... Mais l'irréremédiable s'est accompli, et je sens mes genoux fléchir sous moi. Zvilia a subi l'attouchement qui fait maintenant d'elle un des sujets de l'inhumaine entité dont le rire inhumain explose à nouveau en moi, tandis que je tente d'ajuster un des deux *amkors* qui vient de faire volte-face, comme s'il venait seulement de découvrir ma présence.

Allez-y, Michaël Moore! Tuez-les tous les deux... Comme dans votre rêve! Mais vous savez maintenant qu'on ne change pas le cours des événements!

Le premier géant s'abat en riant, une flèche en pleine poitrine. Il rit encore quand un flot de sang jaillit de sa bouche. L'autre ne fait pas un geste pour s'échapper. Il me regarde de ses yeux vides, la tête un peu inclinée sur le côté. Ma flèche lui traverse la gorge, et il reste un moment debout, massif comme une statue, avant de basculer en avant, les épaules secouées par une joie horrible.

Zvilia... Ma petite Zvilia...

— Va-t'en, Michaël!... Ne m'approche pas. Tu n'as plus le droit! Va-t'en! Ce serait trop dur si tu restais...

J'ai fait les quelques pas qui me séparaient d'elle. Et je la prends dans mes bras :

— Je te sauverai, mon amour! Je te jure que je t'arracherai à cette infamie.

Ma voix est devenue grondante, et j'ai envie de hurler, de maudire l'Univers tout entier.

— Laisse-moi, Michaël. Désormais, je n'appartiens plus à ton monde. Cela devait arriver un jour ou l'autre... Tu ne peux rien pour moi, mais je te jure que je garderai jusqu'au bout le souvenir de ce bonheur que tu m'as donné. Jusqu'à ce que je doive marcher à mon

tour vers "île, là-bas, au cœur du marécage des *amkors*...

Une révolte d'une violence inouïe gronde en moi. Une violence inutile...

— Je ne te laisserai pas partir, Zvilia. Je trouverai le remède! Je sais déjà beaucoup de choses sur ce mal... Je te garde près de moi.

Elle secoue tristement la tête :

— Tu sais bien que c'est impossible, Michaël. Il vaudrait mieux que je parte tout de suite...

Je n'arrive pas à l'imaginer, errant sans but en attendant l'appel du marécage. En général, la période d'incubation dure plusieurs mois. Plusieurs mois pendant lesquels la personne atteinte subit des crises violentes, entrecoupées de longues périodes d'équilibre relatif. J'ai besoin de savoir ce qui attend Zvilia si je n'arrive pas à la sauver durant ces quelques mois. Schizophrénie, paranoïa... Quelle psychose s'emparera de son esprit?...

J'ignore combien de temps nous sommes restés l'un contre l'autre, près des cadavres des deux *amkors* que j'ai abattus, avec le fracas de la bataille qui s'atténue progressivement au centre du village.

— Ils repartent, sanglote Zvilia... C'est drôle, Michaël... Je sais que je suis condamnée à aller les retrouver, un jour, dans ce monde que je n'ai fait qu'entrevoir aujourd'hui, et pourtant, je n'ai plus peur. Il y a quelque chose de changé en moi...

C'est ce quelque chose qu'il faut que j'arrache d'elle...

Il semble en effet que la bataille soit sur le point de prendre fin. J'arrête un Zarnien qui passe en courant, une sorte de glaive couvert de sang au poing droit :

— Nous les avons repoussés, n'est-ce pas?

Il nous regarde. Peut-il comprendre que Zvilia est perdue?

— Nous ne les avons pas repoussés... Ils repartent. Comme d'habitude. Ils rompent le combat parce qu'ils doivent juger qu'ils ont atteint leur but!

Il contemple les deux corps des *amkors* que j'ai tués.

— Et dire qu'il va falloir enterrer ces charognes, grince-t-il, avant de s'éloigner.

Zvilia contemple le vide, à ses pieds. Elle ne sanglote plus. Et je ne saurais dire à quoi elle peut songer en cet instant précis.

Je l'entraîne doucement, un bras passé autour de ses épaules, ma main maintenant le tissu de la tunique déchirée par l'*amkor*.

— Viens...

Par une brèche de la palissade, j'aperçois les *amkors* qui refluent en grondant, poursuivis par des villageois qui continuent à les harceler de leurs flèches. Ils laissent beaucoup des leurs sur le terrain, et comme le disait il y a quelques instants le Zarnien qui nous a confirmé la fin de la bataille, il va falloir enterrer tous ces corps mutilés...

Heureusement, l'affreuse contagion par simple contact épidermique cesse avec la mort. Ce n'est pas le moins surprenant, d'ailleurs, mais je commence à avoir une petite idée sur la question.

Seulement, ce matin, mes idées sont brouillées par ce désespoir immense qui a pris possession de tout mon être. Et ma haine envers les *amkors*, envers cette entité qui s'est à nouveau manifestée à moi, comme pour me lancer un défi, étouffe toute forme de raisonnement logique.

Il faut que je m'habitue à cette situation à laquelle je ne croyais pas, hier soir, malgré l'intensité de la vision que j'ai eue des événements qui viennent de se dérouler.

Zvilia est contaminée...

Et si je ne trouve pas le moyen de la sauver, elle finira par disparaître dans ce marécage vers lequel courent à nouveau les hordes *amkor*...

CHAPITRE XII

Je trouve les plantes que je cherchais dans un repli de terrain abrité du vent. De longues tiges fragiles surmontées d'un plumet vert sombre. Elles ont une apparence anodine, mais s'il me prenait la fantaisie de les cueillir sans me protéger les mains, je m'exposerais aux douloureuses brûlures provoquées par l'abondante sève qu'elles contiennent. Sève que j'utilise pour fabriquer les acides dont j'ai parfois besoin pour élaborer certains médicaments.

Car je cherche toujours le remède miracle qui me permettra de sauver Zvilia. Je le cherche depuis des mois, et il m'arrive de travailler jusqu'à ce que je m'écroule, à bout de forces.

Je cherche désespérément, mais jusqu'à maintenant je ne trouve pas... Et je sais que le temps m'est compté.

Il y a quelques jours, Zvilia s'est éveillée en pleine nuit, alors que je travaillais dans le labo. Elle est sortie silencieusement et j'ai entendu le terrible hurlement des *amkors* en période de crise passagère... Tout le village l'a entendu, comme moi, et au matin, tandis que Zvilia retrouvait peu à peu sa conscience normale, le Conseil au grand complet m'a convoqué, dans la maison principale du village.

La présence d'une *amkor* sur le point d'atteindre le stade irréversible du mal rend les villageois nerveux.

Mais j'ai tenu bon. Actuellement, Zvilia n'est dangereuse pour personne. Elle le sera seulement quand retentira en elle l'appel de ses semblables. D'ici là, j'aurai peut-être réussi à la sauver...

Les Sages ont admis que j'œuvrais pour la communauté en cherchant à définir le terrible mal qui ravage Zarnia, mais tout le monde n'a pas leur maturité d'esprit, et j'ai dû accepter une garde vigilante devant ma porte, certains éléments du village ayant manifesté à plusieurs reprises l'intention de tuer celle qu'ils considèrent, eux, comme irrécupérable et dangereuse. Je les comprends un peu. Ils admettent que Zvilia n'est pas en mesure actuellement de transmettre la maladie inconnue, mais un jour, fatalement, elle contaminera un Zarnien... En la mettant hors d'état de nuire, ceux qui voient les choses de cette façon sont persuadés qu'ils se donnent une chance supplémentaire d'échapper au mal...

J'enfile les gants isolants que Zvilia a confectionnés pour moi et j'arrache rapidement quelques tiges dont je recueille le contenu dans une éprouvette. Demain, je devrais être en mesure de me livrer à une

nouvelle expérience sur un des petits rongeurs auquel j'ai inoculé, il y a quelques jours, une préparation obtenue à partir d'un prélèvement sanguin effectué sur Zvilia.

Je me redresse après avoir soigneusement rebouché mon éprouvette. Maintenant, j'ai hâte de retrouver mon laboratoire. Une fois de plus, j'ai l'impression de toucher au but, mais je dois revoir les notes que j'ai prises la nuit dernière. Au début, Zvilia m'aidait à classer ces notes, mais maintenant elle ne marque plus aucun intérêt pour mes travaux. Elle a cette étrange indifférence qu'avait Baxter quand je l'ai rencontré...

Il ne me reste plus beaucoup de temps. Mais je me force à espérer encore. Quoi? Je ne sais pas exactement. Il faudrait un miracle, maintenant...

Je tuerai Zvilia avant qu'elle ne se mette en marche pour cet infâme marécage. Pour la protéger de toute cette horreur. Pour que son corps magnifique ne soit jamais souillé par la déchéance des *amkors*...

Oui. Je la tuerai...

J'ai le soleil dans les yeux. Il baisse rapidement sur l'horizon. Dans deux heures, il fera nuit.

Dans deux heures, j'aurai peut-être trouvé la solution du problème.

— Michaël!

Le cri lointain me fige sur place. Une voix d'enfant... Elle est venue de ce coteau que je longe depuis un bon moment pour regagner le village, que j'aperçois maintenant, au fond de la vallée. L'enfant dévale la pente en agitant ses bras nus. Je le reconnais. J'ai soigné sa mère, juste avant que les *amkors* nous attaquent... Une tumeur mal placée. Je l'ai sauvée.

— Michaël!...

Il a couru, et il est à bout de souffle. Ma main effleure les cheveux blonds et bouclés :

— Calme-toi, Xarva. Qu'y a-t-il?

Ses grands yeux bleu sombre se lèvent vers moi, noyés de tristesse et j'ai le brusque pressentiment que quelque chose d'irréparable vient de s'accomplir.

— Zvilia..., souffle-t-il. Elle... elle est partie, Michaël !

Des larmes ruissellent sur son jeune visage. Il est tout juste un adolescent, mais il sait déjà ce qu'est le destin de ceux qui doivent un jour se mettre en route vers le marécage.

J'ai fermé les yeux pendant quelques secondes. Le temps de me pénétrer de l'épouvantable réalité. Zvilia... Ma petite Zvilia est partie rejoindre les monstres abominables de l'île aux *amkors*.

— Non!...

J'ai levé mes deux poings serrés vers le ciel et je hurle mon

désespoir à pleins poumons. J'ai échoué. Je n'ai pu sauver celle que j'aimais. Je n'ai même pas pu accomplir ce serment que j'avais fait de la tuer pour lui éviter ce qui l'attend au cœur du marécage... Je voudrais mourir, maintenant, tout de suite.

— Michaël...

Les yeux de l'enfant sont toujours levés vers moi.

— Michaël, tu sais bien qu'il ne faut plus penser à elle, maintenant...

On leur apprend tout jeunes à oublier ceux qui partent... Mais moi, je ne peux pas.

— Comment cela s'est-il passé, Xarva?... Il y avait des gardes!

Il secoue tristement la tête.

— Elle grondait, Michaël... Comme ceux qui doivent partir. Les gardes n'ont pas voulu la retenir. Peut-être qu'ils avaient peur... Les autres voulaient la tuer, mais les Sages se sont interposés. Ils ont crié très fort. Ils ont défendu qu'on touche à Zvilia, et ils ont dit qu'il fallait la laisser aller...

— Quand cela s'est-il produit, Xarva?

Il gémit.

— Tu me fais mal, Michaël...

Je me rends compte que je serre ses bras frêles entre mes mains. Je ne domine plus ma force d'adulte.

— Quand, Xarva?

Ma voix lui fait peur, et il se dégage brusquement.

— Il n'y a pas très longtemps, Michaël. Le soleil était encore là...

Il me montre un point précis du ciel. Environ trois heures. Zvilia ne peut être bien loin. Elle a dû marcher tout droit en direction du chemin qui mène au marécage. Je puis encore la rattraper.

Et accomplir la tâche que je me suis assignée si je ne parvenais pas à la sauver.

— Retourne au village, Xarva.

— Viens avec moi, Michaël. Ne pense plus à elle, je t'en supplie! Il ne faut pas!...

Mais je marche déjà.

— Michaël!...

Il trotte un moment à côté de moi, puis s'arrête brusquement. A-t-il compris que rien ne saurait m'empêcher de continuer?... Nous avons un calvaire à gravir, Zvilia et moi. Nous le gravirons.

Jusqu'au bout.

J'ai marché. J'ai couru le long de ce chemin maudit. Et j'aperçois maintenant les bancs de brume qui planent au-dessus de l'immense étendue du marécage des *amkors*. Je n'ai pas trouvé Zvilia. Je n'ai trouvé personne. Mais il reste encore une certaine distance à parcourir. Est-il possible qu'elle ait pu marcher aussi vite? L'espoir

renaît en moi. Un espoir insensé auquel je me raccroche de toutes mes forces. Xarva s'est peut-être trompé ! Zvilia a seulement voulu sortir du village, mais elle n'a pas encore ressenti l'appel des *amkors*!...

Il n'y a pas d'autre explication possible!

Je vais aller jusqu'à l'extrême limite du marais, puis je reviendrai sur mes pas. Je retrouverai Zvilia près de la fenêtre, en train de contempler le ciel. C'est toujours ainsi que je la trouve quand je reviens vers notre maison.

Je me remets à marcher vers les bancs de brume. Je cours malgré la douleur violente qui me cisaille le côté droit, juste sous les dernières côtes. J'ai trop couru. Je suis à bout de souffle.

— Zvilia!

J'ai crié son nom, et l'écho répercute mon cri à l'infini.

Ils sont une demi-douzaine au milieu du chemin. Ils marchent les épaules voûtées, les bras ballants, traînant les pieds dans la poussière. J'ai reconnu la silhouette de Zvilia au milieu d'eux. Ils l'entourent comme s'ils voulaient la protéger. Ils sont à quelques dizaines de mètres de la limite des bancs de brume...

J'arrache le primax de ma ceinture et je cours vers eux en serrant les dents à cause du point au côté qui me gêne pour respirer. Il faut que j'atteigne Zvilia. IL LE FAUT!

Je tombe à deux reprises et je perds du temps à chercher mon arme au milieu des hautes herbes qui encombrent le bord du sentier. Au-delà des larmes qui obscurcissent ma vue, le groupe pitoyable des *amkors* semble se diluer lentement au milieu de vibrations de l'air environnant.

— Zvilia!...

Elle ne s'est pas retournée une seule fois. Maintenant je perçois distinctement le grondement sourd qui jaillit régulièrement des poitrines de ces malheureux. C'est... c'est insupportable!

J'ai tiré au hasard, parce que je ne suis plus en mesure de courir. Mais je les ai vus disparaître au milieu de la brume, groupe fantomatique et irréel, vite absorbé par ce monde cotonneux qui me ravit la seule femme que j'ai jamais aimée...

Ma propre détresse me laisse aussi faible qu'un nouveau-né, et je sens mes ongles griffer inutilement le sol, jusqu'à ce qu'ils se cassent.

Zvilia... Avec elle, mon bain était en train de devenir un paradis. Et maintenant...

Maintenant, il n'y a plus rien.

RIEN!

— Debout, Michaël Moore!

La voix est à la fois sévère et amicale. Je m'arrache à ce sol que j'ai mouillé de mes larmes et du sang qui s'écoule de mes doigts déchirés, et je lève les yeux.

L'homme qui se dresse à quelques pas de moi s'appuie sur un long bâton noueux, presque plus haut que lui. Il est vieux. Incroyablement vieux. Mais son corps est droit et ses yeux brillent d'intelligence. Il est vêtu d'une sorte de longue robe blanche qui descend jusqu'à ses pieds, et il me semble qu'il sourit dans sa barbe, blanche elle aussi. Comme ses longs cheveux un peu vaporeux qui forment autour de son crâne une auréole argentée.

Je retrouve, en même temps que la station verticale, une certaine dignité humaine. Et il approuve d'un battement de cils l'effort que j'ai fait pour redevenir moi-même, et non plus l'être au bord du renoncement qui s'était écroulé au milieu du chemin.

— Bien, Michaël Moore, dit-il. Maintenant, le plus difficile est passé, n'est-ce pas?

Son regard clair ne me contemple pas vraiment. Il me traverse.

— Qui êtes-vous?

C'est moi qui ai posé cette question. Sans reconnaître ma voix...

Il rit doucement :

— Vous sauriez qui je suis si vous aviez eu le courage, ou seulement l'idée, de monter jusqu'aux grottes de MarkalaL. Mais peu nombreux il sont ceux qui pensent à l'ermite que je suis!... Beaucoup même ont peur de moi, parce que je sais... des choses qu'ils ignorent! Mais vous, Michaël Moore... Vous, vous êtes médecin.

Le vieux Jug! L'ermite de Markala! Je m'entends bredouiller :

— Souvent, j'ai voulu vous rencontrer. Mais... mais rien ne s'est déroulé comme je le voulais...

Son bâton frappe doucement le sol, à plusieurs reprises :

— Rien ne se déroule jamais comme nous le souhaitons, dit-il sentencieusement. Ainsi, pour moi... Je vous attends depuis longtemps, Michaël Moore. Et vous arrivez seulement maintenant.

Je n'arrive pas... C'est lui qui est venu au-devant de moi !

— Si vous voulez, admet-il à ma grande surprise, sans que j'aie exprimé la pensée qui vient de me traverser l'esprit. Disons que vous êtes enfin en état de comprendre certaines choses.

— Vous... vous avez capté ma pensée?

Il rit à nouveau, gentiment.

— En quelque sorte, oui, admet-il. Mais seulement parce que vous n'avez rien fait pour me la dissimuler. Je vous apprendrai à vous exprimer uniquement par la pensée, si vous le voulez... Les parages de l'île aux *amkors* favorisent d'ailleurs ce genre de chose.

Je m'en suis aperçu une fois, alors que nous nous trouvions au bord du marécage, Luc et moi... Bon. Je pense qu'il est inutile de demander au vieux Jug comment il sait mon nom! Inutile également de lui préciser que je sais qui il est, maintenant! Et je n'ai pas eu besoin pour cela de me servir d'une quelconque faculté télépathique...

— Qu'attendez-vous de moi? demandé-je.

Il sourit. Ses yeux pétillent de malice, sous les sourcils en broussaille.

— Vous aussi arrivez à lire dans mes pensées, pour peu que je vous y aide un peu! dit-il. La preuve! Vous venez de comprendre que j'attends en effet quelque chose de vous...

— Quoi?...

J'ai posé ma question un peu sèchement, mais il ne paraît pas s'en formaliser. C'est plus fort que moi, chaque fois que je me trouve en contact avec un être qui a la faculté de se servir uniquement de son cerveau pour s'exprimer, sans passer par l'intermédiaire de la parole, je songe aux « spéciaux » de la Psy-Pol...

— J'attends de vous que vous veniez à bout du mal qui frappe périodiquement les Zarniens, Michaël Moore, dit-il d'une voix nette.

— J'ai essayé, dis-je. J'ai mis toutes mes connaissances médicales dans la balance. Et je viens d'échouer...

Je regarde en direction du marécage, et mon esprit s'emplit de la pensée de Zvilia. Jug devance même ce que je vais dire. Il sait ce qu'il y a en moi. Et, curieusement, cela ne me gêne pas 3e moins du monde...

— Zvilia n'est pas malheureuse, affirme-t-il. Les *amkors* ne sont pas malheureux. Ils ne le sont que lorsqu'ils ne peuvent arriver à atteindre pleinement l'horreur de leur condition. Du moins, ce qui nous semble à nous autres humains... normaux, une condition horrible. Pour eux, la souffrance devient un plaisir suprême, et la mort n'est pas une finalité ou une délivrance : c'est un but qu'il faut savoir atteindre...

Je m'insurge contre cette acceptation que je crois deviner dans les mots du vieux Jug. Je serre les poings et je crie :

— Aucun être n'a le droit d'en dominer un autre au point de l'entraîner dans sa propre conception du bonheur!

Le vieillard incline la tête sur le côté et me regarde différemment :

— Ainsi, vous avez compris qu'il ne pouvait pas s'agir d'une maladie? dit-il. Vous êtes donc bien l'homme que j'attendais, Michaël Moore... A quel moment avez-vous commencé à comprendre?

Je continue à regarder du côté du marécage. Par instants, la brume se déchire et on aperçoit l'étendue d'eau, barrée au loin par la végétation luxuriante.

— Quand j'ai pénétré au cœur de ce marécage, dis-je d'une voix étouffée. Quand j'ai approché l'univers de la démence et que cette voix a résonné en moi...

— *La voix de l'Être-Folie*, murmure gravement le vieil ermite. La voix de l'entité monstrueuse qui est en train de conquérir ce monde pour le rattacher à celui d'où elle n'aurait jamais dû s'échapper... Une dimension parallèle à celle de notre univers, et avec laquelle il n'y a

ordinairement que de rares interférences que l'on nomme : *démence, accès de folie, névrose, schizophrénie...*

Le vieux Jug cherche mon regard et demande :

— Êtes-vous prêt à tout tenter pour retrouver Zvilia, Michaël Moore? Êtes-vous prêt à tout tenter pour sauver Zarnia, et peut-être même cet Empire Galactique d'où vous venez?

J'avais pressenti une menace de ce genre.

Mais sans en cerner vraiment l'importance...

— Je suis prêt, Jug.

Il fait demi-tour et pointe son bâton vers les montagnes qui commencent à disparaître dans le mauve de la nuit qui gagne rapidement :

— Alors, venez, Michaël Moore. Le temps presse, et vous avez tant de choses à apprendre...

CHAPITRE XIII

Le vieux Jug m'entraîne à travers la montagne par des chemins impossibles. Je me demande comment il peut se diriger aussi sûrement dans la pénombre qui noie maintenant le paysage sauvage qui nous entoure. Il est vrai qu'il doit connaître parfaitement les lieux...

Moi, je suis obligé de regarder où je pose les pieds.

Je n'ai plus la notion du temps écoulé depuis que nous avons quitté les abords du marécage. Je vis dans une sorte de cauchemar éveillé, et ma pensée ne peut se détacher du souvenir de Zvilia, disparue sous mes yeux, au milieu des bancs de brume du marais des *amkors*.

— Voilà mon antre! annonce Jug, en accompagnant sa phrase d'un mouvement de son bâton.

Je distingue une ouverture sombre dans la paroi rocheuse qui nous fait face. Luc m'avait parlé de ces grottes que les gens du village n'aiment guère évoquer. Elles débouchent paraît-il sur de véritables labyrinthes, dans lesquels il est préférable de ne jamais s'aventurer.

C'est pourtant à travers une enfilade de couloirs naturels assez sinistres que me guide l'ermite de Markala. Il n'hésite jamais quand se présente un nouvel embranchement, et je ne réussis pas à déterminer quels sont les points de repère qu'il lui arrive d'observer à la lueur de la torche qu'il a allumée dès l'entrée.

S'il me faut ressortir seul de ce dédale, je ne reverrai jamais la lumière du jour...

Nous débouchons soudain dans une salle immense dont la voûte crevée, très haut au-dessus de nos têtes, laisse entrevoir un morceau de ciel constellé d'étoiles.

— Un ancien cratère de volcan, explique mon étrange guide, en s'avançant de quelques pas, torche haute.

Ce que j'avais pris pour une salle s'avère être la prolongation du cratère. Nous nous trouvons en fait sur une sorte de galerie périphérique assez étroite, et j'estime la profondeur du ravin que nous longeons à une bonne cinquantaine de mètres. Car nous distinguons parfaitement le fond de ce cratère. Il baigne dans une faible luminosité verdâtre. Comme toujours, Jug devance ma question à ce sujet, et explique :

— Les parois et le fond de ce cratère sont tapissés d'une couche de mousse lumineuse naturelle. Regardez attentivement sur la droite... Vous distinguerez une masse plus brillante, très profilée...

Je la vois. On dirait...

Je regarde l'ermite qui attend que j'exprime mon idée.

— On dirait un... un astronef!

— Oui... C'est du moins le mot que vous employez, vous autres les sujets de l'Emgal, pour désigner certains objets capables de se déplacer dans l'espace... Celui-là s'est un jour écrasé sur Zarnia, il y a très longtemps...

Mon cœur se met à battre plus vite. Je sens confusément que Jug va faire des révélations sensationnelles! Il a certainement senti mon trouble, mais il poursuit sans que sa voix ne change de ton :

— Et à partir de ce moment, le malheur s'est abattu sur le peuple zarnien...

Il tend son bâton vers la masse brillante que l'on devine à peine :

— Voilà comment est arrivé sur notre monde le mal qui menace peut-être tout l'Univers, Michaël Moore. Venez...

Il est infatigable. Incrédule, je le vois s'approcher du bord du ravin, manifestant clairement l'intention de descendre vers l'épave. Nous allons nous rompre les os!

— Il y a un sentier, dit-il seulement. Venez. Ne craignez rien, la pente est très praticable.

J'ai en moi la certitude qu'en suivant le vieil ermite je vais échapper à la réalité, plonger dans un autre univers. Dans un univers que je ne soupçonne pas encore. Je sens la pensée bienveillante du vieux Jug pénétrer mon esprit en douceur :

— *Ne craignez rien, Michaël Moore... Ici, vous êtes en sécurité. Les risques viendront plus tard, si vous les acceptez...*

Ce vaisseau ne répond à rien de connu. Du moins, à rien de ce que j'ai pu contempler jusqu'à maintenant. Il n'y a aucune symétrie dans les lignes pourtant parfaites de cet engin. Une sorte de fuseau de métal brillant dont l'axe serait incurvé, et dont la section pourrait s'apparenter à un ovale plus aplati d'un côté que de l'autre.

Pas d'ouverture apparente. Seulement une large déchirure de la coque qui laisse voir des longerons tordus. Une douce phosphorescence émane de l'intérieur de la nef, et je me rends compte que les plaques de mousse qui tapissent le fond de l'ancien cratère ont commencé à envahir l'habitable.

— Comme vous pouvez le constater, commente Jug, dont la voix est amplifiée par la cavité du cratère, ce vaisseau n'est pas très grand...

— Il est même assez petit si nous nous référons à nos propres dimensions, mais cela ne veut rien dire. Je suppose qu'il est à l'échelle des êtres qui l'ont conçu...

— Voilà le genre de raisonnement que j'attendais de vous, docteur, sourit le vieillard.

C'est la première fois qu'il me donne mon titre. Il ne me laisse pas

le temps d'approfondir cette constatation et reprend :

— Vous avez d'ailleurs parfaitement raison. Cette nef est à l'échelle des êtres qui l'ont conçue... Ce que vous ne savez pas, *c'est que ces êtres sont d'une taille microscopique!*

J'ai du mal à digérer l'information, et surtout à poursuivre le raisonnement qui en découle logiquement. Je finis pourtant par murmurer :

— Ce qui signifie que, dans le monde où vivent ordinairement les êtres dont vous parlez, cette nef est... énorme, n'est-ce pas? Et qu'elle a été construite par conséquent pour transporter un grand nombre d'individus...

— Sans doute tout un peuple, répond sombrement le vieil ermite. Tout un peuple qui a dû être obligé de fuir son propre univers pour une raison que nous ne connaissons sans doute jamais. Venez voir...

Il pénètre sans la moindre hésitation par la brèche, en brandissant toujours sa torche fumeuse, qui éclaire soudain d'étranges rayons métallisés, de section hexagonale asymétrique, ressemblant d'assez loin aux habitations des hommes-abeilles de Vulnia, dans la constellation du Centaure. Au cœur de chaque alvéole, subsiste parfois un liquide opalescent.

— Quand la nef s'est écrasée au centre du cratère, commente Jug, la plupart des êtres installés dans ces alvéoles ont dû périr. Mais il y a eu des rescapés, pour notre malheur.

Instinctivement, j'ai tendu le doigt vers un des minuscules alvéoles. Jug arrête mon geste d'une main autoritaire :

— Non, Michaël. Ne touchez pas... Vous venez exactement de faire le geste qu'a fait il y a très longtemps un Zarnien imprudent... Je doute fort qu'il y ait encore au cœur de ce liquide laiteux quelque rescapé de la race dont je vous parle... Ceux du marécage ont sauvé depuis longtemps ceux qui étaient encore vivants. Mais on ne sait jamais... Toujours est-il que le Zarnien dont je vous parle a été le premier à se mettre en marche en grondant vers l'île aux *amkors*...

— Comment pouvez-vous savoir toutes ces choses, Jug? demandé-je.

— Il a fallu beaucoup de temps, dit-il de sa voix douce. Beaucoup de travail aussi. Bientôt, je vous expliquerai... Venez.

Je jette un dernier coup d'œil autour de moi, avant de quitter la cellule éventrée de cet astronef où nous tenons à peine debout, Jug et moi. Il y a là des secrets qui sont sans doute hors de notre compréhension... Une technique que ne peuvent concevoir nos cerveaux humains...

Car je doute de plus en plus que les êtres qui sont arrivés sur Zarnia dans cet astronef — disons dans cette machine — puissent appartenir à la race humaine...

Nous venons d'escalader à nouveau la paroi du cratère, et de traverser un certain nombre de couloirs encombrés de stalactites et de stalagmites. Puis nous pénétrons dans une salle qui s'éclaire dès notre entrée.

Et le docteur Michaël Moore reste figé sur le seuil de ce qui est probablement un des laboratoires les plus inattendus qu'il ait jamais contemplé!

J'en reste sans voix, et le vieux Jug semble s'amuser de ma surprise. Quand je pense au labo que j'ai installé à grand-peine dans la maison de Zvilial... A côté de celui dans lequel je viens de pénétrer, il n'est qu'un infâme réduit poussiéreux! Et cette lumière, qui semble ruisseler le long des parois de la grotte immense... D'où vient-elle?

Je fais brusquement volte-face et je regarde Jug qui sourit dans sa barbe.

— Jug... Qui êtes-vous donc? Qui êtes-vous... réellement?

— Le dernier savant de ce monde en perdition, Michaël, dit-il avec une peine infinie dans la voix.

— C'est... c'est impossible, dis-je, effaré. Aucun homme ne peut réaliser seul une telle chose!

— Exact, Michaël. Mais je n'ai pas la prétention d'avoir construit moi-même ces installations. Il y a très longtemps, un groupe de savants a décidé de s'attaquer au problème des *amkors*. Ils étaient jeunes, comme vous l'êtes aujourd'hui, et ils ont travaillé dur... Le volcan endormi leur a fourni l'énergie dont ils avaient besoin. Et ils ont décidé d'entourer leur projet du plus grand secret possible, pour ne pas donner aux Zarniens un espoir insensé. Pour préserver ce secret, ils sont venus s'installer à l'endroit même où avait été découverte l'épave de cet étrange vaisseau. Dans le cratère du volcan en sommeil. Depuis, le souvenir de la découverte de cette épave a été perdu par les survivants de notre race, et c'est mieux qu'ils croient à une maladie à laquelle notre monde ne peut échapper...

Il soupire profondément avant de poursuivre :

— Les savants ont cherché inlassablement. Pour cela ils ont dû explorer soigneusement la carcasse du vaisseau inconnu, après avoir bien sûr acquis la certitude que le mal ne pouvait provenir que de là. Ils ont dû prendre des risques, et beaucoup ont pris un jour le chemin du marécage, en grondant leur joie désespérée... Mais la relève était assurée...

Il s'approche d'une sorte de vitrine baignant dans une lumière rosée, et s'empare au passage d'un curieux casque métallique muni de deux longues tiges d'apparence fragile, situées à l'emplacement que devraient normalement occuper les orifices prévus pour la vue.

— L'équivalent de votre microscope, docteur, sourit-il. Mettez ce

casque et laissez-moi vous orienter.

Je m'exécute sans mot dire. On doit étouffer là-dessous...

Non. Je respire normalement. Pendant quelques secondes les deux lentilles qui se trouvent devant mes yeux restent opaques, mais je sens que Jug touche l'arrière du casque. Un léger bourdonnement et les deux lentilles deviennent transparentes. Deux yeux sur un monde encore flou... Jug me guide vers la vitrine, oblige ma tête à se pencher au-dessus de la paroi transparente.

— Vous devez commencer à distinguer quelque chose à cette distance, murmure sa voix. Déplacez-vous très lentement, jusqu'à ce que la lumière que vous distinguez atteigne son maximum d'intensité. Ne craignez rien, cela ne dépassera pas une valeur sans danger pour vos nerfs optiques...

— Je... je crois que j'y suis.

— Bien. Penchez-vous légèrement... Encore un peu...

Bon sang!... C'est extraordinaire! Ce que je vois est à la fois merveilleux et redoutable. Et toujours, la pensée du vieil ermite, en moi, autour de moi. Tout s'explique de soi-même sans que j'aie besoin de parler pour poser une question.

C'est un être vivant que je suis en train de contempler! Un de ces êtres qui a peut-être parcouru des distances fabuleuses pour venir échouer dans cette vitrine... Un être dangereux, malgré son apparence inoffensive...

Il se présente sous la forme d'une sorte de disque lenticulaire auréolé d'une multitude de courtes antennes qui fluctuent sans cesse. Il est à la fois translucide et lumineux... Mieux... *Il est lumière!*

Je n'ai pas trouvé cela tout seul. Jug me l'a soufflé... *Un être d'énergie lumineuse...* C'est lui qui donne à l'intérieur de la vitrine cette luminosité rosée venue de nulle part. Non. Que je croyais venue de nulle part. En réalité, cette luminosité provient de cet être microscopique qui ne m'apparaît que grâce au grossissement fabuleux de ce microscope d'un genre inédit.

Incroyable!... Je me redresse et l'image disparaît. Jug m'aide à me débarrasser du casque spécial.

— Surprenant, n'est-ce pas?

— Comment avez-vous pu... Je veux dire...

Trop de questions dans ma tête. Il faudrait que j'organise ces questions, que je ne les pose pas à tort et à travers.

Jug tend le bras vers un interrupteur, et la luminosité rosée de la vitrine s'atténue, jusqu'à disparaître presque totalement.

— J'ai réussi à recréer des conditions de vie artificielle pour cet être de lumière, dit-il. Ces conditions supprimées, il entre aussitôt dans un état de survie, qui peut sans doute se prolonger indéfiniment si rien ne vient détruire cette cellule lumineuse.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer une chose pareille? dis-je presque malgré moi.

— Oh, c'est très simple, Michaël! renvoie-t-il. *Cet être que vous venez de contempler... je l'ai trouvé dans la nef que nous venons de visiter!... Laissez-moi vous raconter, voulez-vous. Ce sera plus simple.*

Il semble se concentrer en lui-même, fixe son regard, clair pour un regard de Zarnien, sur un point imprécis de l'espace qui nous entoure, et sa « voix » résonne en moi...

Il y a une vingtaine d'années zarniennes, il a vu partir pour le marécage le dernier de ses compagnons. Quelques mois auparavant, un groupe important d'*amkors* avait pénétré à l'intérieur du labyrinthe conduisant au cratère où se trouve la nef inconnue. La malchance a voulu que Jug et son dernier compagnon se trouvent sur leur parcours... Ils ont été tous les deux touchés par un *amkor*. Le compagnon de Jug était encore trop jeune pour être à l'abri du terrible mal. Jug, lui, a résisté... Des *amkors* ont pénétré à l'intérieur de l'épave et ils sont repartis peu après, emportant une partie des rayonnages que contenait l'appareil.

Mais à ce moment, Jug et son compagnon avaient déjà réussi à prélever l'être étonnant que j'ai pu contempler il y a un instant... Jug m'explique :

— Ce sont ces êtres qui prennent possession de l'esprit des Zarniens ou des bannis de l'Emgal qui tombent sous leur pouvoir. Vous saviez déjà que ce que les Zarniens appellent le « grand mal » se transmettait par contact épidermique, et vous avez certainement pensé à un microbe. Vous voyez, vous n'étiez pas très loin de la vérité. Mais il s'agit d'un microbe de lumière, une sorte d'entité d'énergie pure qui a la faculté de changer brusquement d'aspect. Ce disque lenticulaire que vous avez pu voir peut se transformer en une énergie assez comparable à un courant électrique. Lequel courant peut se propager à travers des corps conducteurs. Le corps humain, entre autres... Et d'un corps à l'autre quand ceux-ci entrent en contact.

— Je vois mal l'intérêt, dis-je.

— J'ai eu le temps d'étudier un certain nombre de phénomènes, poursuit Jug. Et j'ai tiré les conclusions qui s'imposaient... Michaël, l'être que vous avez contemplé est en fait une *véritable cellule vivante!* Une cellule constituée d'énergie, mais qui conserve les propriétés de celles que nous connaissons. A une certaine époque, et pour peu que cette cellule se trouve au centre même d'un cerveau humain, il se produit une sorte de mitose qui aboutit à la séparation de cette cellule en deux cellules identiques. J'ai acquis également une autre certitude : celle qu'il n'y a pas de place possible pour chacune des deux cellules-lumière à l'intérieur d'un même corps humain... Une des deux cellules devra donc trouver son propre support vital.

Cette fois, je crois que j'entrevois l'effarante réalité. Jug achève son explication :

— Elle se transforme donc en énergie à l'état *fluidique*, si je puis dire, et elle attend qu'un contact s'établisse entre le corps humain — donc *l'amkor* — qui recèle deux cellules du même type, et un corps vierge, où elle pourra à nouveau se concentrer et retrouver son apparence et ses facultés normales et individuelles...

Jug soupire.

— Voilà pourquoi les recherches auxquelles se sont livrés ceux qui détenaient autrefois les secrets de la médecine sur Zarnia ont échoué. Tout comme vous avez échoué vous-même, alors que vous aviez sous la main un être humain habité par une des terribles entités luminiques. Car, à partir du moment où elle est entrée en contact avec un *amkor*, Zvilia a emmagasiné instantanément l'énergie transmise par ce contact. Puis, lentement, au fil des mois, l'être parasite a assuré son emprise sur le cerveau de cette femme, sans que vous puissiez déceler sa présence, malgré toutes les analyses que vous avez dû effectuer...

Je comprends tant de choses, maintenant. La mitose de ces cellules-lumière doit se faire à périodes fixes, correspondant sensiblement au moment où la nébuleuse blanche est très basse sur l'horizon zarnien. Et les *amkors* quittent leur marécage pour transmettre non pas une maladie terrible, comme je l'ai cru un certain temps, mais...

— ... *mais la VIE!*

Une vie qui me paraît immonde car elle ne correspond pas à mes propres concepts de l'existence, mais une vie quand même... Ces êtres venus d'un autre monde, d'une autre dimension que la nôtre, sont en train de multiplier leur vie démente... Quand il n'y aura plus suffisamment de Zarniens sur cette planète, il faudra qu'ils étendent leur influence à d'autres planètes. C'est vital pour eux...

Je me sens terriblement faible, face à ce que je pressens. Pourtant, c'est moi que le vieux Jug attendait...

CHAPITRE XIV

J'ai encore une foule de questions à poser à ce vieillard étonnant qu'est l'ermite de Markala. Je me rends compte avec un certain effarement qu'il me suffit de *penser* ces questions, pour que la réponse me parvienne aussitôt, et sans que Jug ait seulement remué les lèvres.

— Vous *vous habituez très vite, Michaël*, murmure la « voix » bienveillante de l'ermite, qui résonne directement dans mon cerveau.

Comme l'autre voix... Celle de cette entité dont j'ai ressenti la présence malfaisante à deux reprises : au cœur du marécage et pendant l'attaque des *amkors*. Mais celle de Jug est douce, agréable, bien que la sensation soit légèrement éprouvante pour mon cerveau qui découvre seulement les multiples possibilités de la télépathie.

— Dites-moi, Jug...

J'ai parlé à haute voix. Le vieux Jug sourit et secoue doucement la tête :

— *Exprimez-vous mentalement, Michaël. Vous le pouvez, et il faut vous entraîner. Bientôt, vous devrez être parfaitement maître des réactions de votre cerveau...*

Je me concentre donc pour poser la question qui me brûlait les lèvres :

— *Jug... La cellule-lumière... Comment... récupérée?*

Ma question a dû lui parvenir par bribes, mais il a compris l'essentiel puisqu'il répond, de la même façon :

— *Grâce au casque d'observation que vous avez utilisé, nous avons repéré une cellule-lumière à l'intérieur d'un des rayons hexagonaux de la nef. Quand, après de multiples et prudentes observations, nous avons acquis la certitude que cette cellule pouvait adopter la forme d'une énergie transmissible par conduction, nous l'avons en quelque sorte piégée au moyen d'un câble de matériau conducteur aboutissant à un milieu recréé artificiellement pour assurer la survie de la cellule-lumière. Depuis, la cellule n'a pas quitté cette vitrine où elle a subi un certain nombre de traitements, dont vous allez comprendre la raison.*

Il revient brusquement à l'expression parlée pour poursuivre ses explications, Je comprends que mon entraînement doit se faire par paliers...

— Michaël, vous êtes médecin. Donc vous n'ignorez rien des anciennes méthodes de vaccination contre les maladies, n'est-ce pas?

— Cela a fait partie de mes études générales, Jug. Mais je ne vois

pas le rapport avec l'être prisonnier de cette vitrine!

Jug laisse fuser un petit rire léger et récite :

— Selon les procédés de vaccination employés autrefois, on introduisait dans l'organisme qu'on voulait protéger contre une maladie définie l'antigène atténué de cette maladie. Ce qui aboutissait à la formation d'anticorps créant un état réfractaire durable à la maladie... Je vous ai dit que la cellule-lumière enfermée dans cette vitrine avait subi un certain nombre de traitements. Ces traitements l'ont considérablement affaiblie, tout en lui conservant — mais atténuées — la plupart de ses facultés originelles.

Il reprend son souffle après cette phrase qu'il a débitée tout d'une traite, emporté par une sorte d'enthousiasme qui ne laisse pas de me surprendre.

La suite me surprend plus encore !

— Je sais que vous êtes allé à l'intérieur du marécage, Michaël. Vous avez entrevu le monde aberrant des *amkors*. J'y suis allé moi-même, à plusieurs reprises...

Cela ne semble pas lui avoir laissé un meilleur souvenir qu'à moi, mais il ne formule aucun commentaire. Nous savons, l'un et l'autre, et cela suffit.

— ... Vous avez été rejeté de ce monde comme j'en ai été rejeté moi-même. *Parce que notre présence d'êtres « normaux » crée un déséquilibre dangereux pour cet univers instable.*

Cela, je l'ai compris alors que j'évoluais aux limites du monde des *amkors*. Jug poursuit son exposé, alternant les passages parlés et ceux où il s'exprime mentalement.

— Pour atteindre le cœur de ce monde parasite et trouver un moyen de le détruire, il faut donc pouvoir y pénétrer, y séjourner, sans provoquer le rejet systématique.

— Et sans pour autant devoir devenir *amkor*, j'imagine? ai-je ironisé.

— Cela va de soi, renvoie Jug sans se formaliser du ton que j'ai employé.

— Je serais curieux de savoir comment vous comptez procéder.

A l'instant même où j'ai posé la question, la réponse éclaboussait littéralement mon cerveau, et je reste un moment le souffle coupé par la révélation de l'étrange mission qui m'incombe. Je comprends mieux maintenant le parallèle que faisait il y a un instant le vieux Jug, entre cette cellule-lumière et les vaccins utilisés autrefois en médecine, avant le bouleversement des méthodes thérapeutiques modernes apportées par le XXI^e siècle!

— Mais... Pourquoi moi, justement?

Jug me regarde en souriant toujours.

— Il y a assez peu de temps que je suis prêt, dit-il. Aucun Zarnien

ne pourrait convenir pour cette mission. *Parce qu'il me faut un être motivé.* Les Zarniens ont depuis longtemps admis ce fléau comme une fatalité qu'on ne saurait écarter du destin de cette planète. Quant aux bannis de l'Emgal, ils n'ont pas forcément votre maturité intellectuelle, et nombreux sont ceux, parmi les plus anciens, qui ont fini par adopter le point de vue des Zarniens. Vous, il y a peu de temps encore, vous arriviez sur Zarnia. Et dès le moment où vous avez eu connaissance de ce « Mal » qui menace sans cesse le peuple zarnien, vous avez désiré le combattre de toutes vos forces...

Il me regarde gravement et achève mentalement :

— *Parce que vous êtes médecin... Et qu'en tant que tel on vous a appris à ne jamais renoncer quand il s'agit d'expliquer une maladie, ou de la combattre. De plus... De plus vous êtes doublement motivé, puisque la femme que vous aimez est actuellement au nombre des victimes qu'il vous faut sauver...*

Sauver...

Un espoir insensé m'envahit. Sauver Zvilia... Une telle chose est-elle donc encore possible? Je n'ai pas oublié cette brusque transformation qui redonnait parfois aux *amkors* que nous abattions au cours de la bataille leur apparence humaine...

Je fixe le vieil ermite droit dans les yeux :

— Je ne sais pas si la méthode dont vous venez de me donner la conscience a une chance d'aboutir, Jug... Mais j'accepte de tenter cette chance. Je n'ai plus rien à perdre...

Je vois à son expression satisfaite que c'était bien ce qu'il s'attendait à entendre de ma bouche. *Plus rien à perdre...* La voilà, la vraie motivation. Pour tenter une expérience aussi délirante, il lui fallait un homme comme moi. Un banni doué d'une certaine intelligence, d'une volonté à renverser les montagnes, et venant de perdre sa dernière espérance de bonheur en la personne de la femme qu'il aimait...

Eh bien, il l'a, cet homme!

Je ne compte plus les jours depuis que j'ai pénétré dans ce laboratoire, tellement inattendu au milieu des grottes de Markala. Je ne compte plus, parce que le temps n'a pour moi qu'une importance relative. Je travaille à nouveau. Mais cette fois, je-ne suis plus chercheur, je suis élève. L'élève attentif d'un vieil ermite qu'il m'arrive malgré tout de croire par moments un peu fou, mais qui obtient des résultats surprenants en matière de télépathie appliquée!

Maintenant, je suis capable de m'exprimer par le seul jeu de la pensée. Mais Jug m'enseigne surtout à me défendre farouchement contre toute incursion mentale visant à me sonder. Maintenant, je serais parfaitement capable de damer le pion à n'importe lequel des « spéciaux » de la Psy-Pol! Jug *attaque* sans prévenir, mais je repousse

presque toujours ses incursions mentales. Depuis quelque temps, je suis même en mesure de contre-attaquer avec une certaine violence, mais Jug ne me laisse jamais aller bien loin dans ce domaine. Quand il sent que j'ai pénétré ses défenses mentales, il se contente de me laisser entrevoir brutalement l'ensemble de ses connaissances, et c'est une arme imparable. Généralement, je vacille sous le choc et je suis obligé de lâcher prise... Je ne saurai jamais qui est réellement le vieux Jug. Mais il est certainement digne de diriger un peuple...

Nous venons de nous livrer à notre distraction favorite : une sorte de duel mental où tous les coups sont permis. A ce jeu-là, l'ermite de Markala marque toujours des points, et je suis certain qu'il ne donne pas le meilleur de ses possibilités... Cette fois, il s'est servi de mes propres souvenirs pour m'atteindre, et il a fait revivre en moi la scène cent fois répétée du géant *amkor* effleurant de ses doigts crochus la poitrine dénudée de Zvilia. Je suis sur le point de capituler...

— Cela suffit, dit-il doucement. Détendez-vous, Michaël...

Je le sens soudain à ma portée, et j'ai une envie folle de lui faire payer cher ce qu'il vient de me faire subir. Mais je me retiens au dernier moment. Jug n'a créé en moi ces images que pour vérifier mon degré de résistance et je ne dois pas lui en vouloir.

Il quitte le fauteuil bizarre qu'il occupe toujours en pareil cas.

— Vous êtes aussi prêt qu'on peut l'être, Michaël, dit-il. Maintenez-vous votre décision d'aller... *là-bas*?

Il le sait bien, mais puisqu'il veut me l'entendre dire :

— Le plus vite sera le mieux, Jug.

— Alors venez, Michaël Moore...

Sa voix a légèrement tremblé. Je sais ce qu'il ressent. Je le sais parce que j'ai assez souvent pénétré sa propre conscience pour avoir senti cet attachement qu'il éprouve pour moi.

Nous voici à nouveau devant la fameuse vitrine baignant dans l'étrange lumière rosée.

— Vous savez ce que vous avez à faire, Michaël, n'est-ce pas?

— Je le sais, Jug. J'essaierai de réussir...

— Vous *devez* réussir, insiste Jug. Je ne disposerai plus jamais d'une cellule-lumière, vous le savez. Et de toute façon, l'adversaire implacable est certainement sur le point d'atteindre le but qu'il s'est fixé. Les *amkors* sont nombreux dans cette île maudite... Leur nombre même devient un danger pour l'univers. Il faut que vous découvriez leur secret, Michaël. Il le faut!...

Jug dégage un minuscule panneau coulissant le long de la partie supérieure de la vitrine, et me désigne la surface métallique aux reflets satinés qu'il vient de révéler par ce simple geste.

— Il vous suffira de poser un doigt sur cette plaque de métal, Michaël. J'ai déjà recréé les conditions d'excitation de la cellule-

lumière. Elle est prête à se diluer, à se transformer en énergie pure pour changer de support vital... Elle attend le contact.

Je pense à Zvilia de toutes mes forces. Si les prévisions du vieux Jug s'avèrent exactes, je vais donc à mon tour héberger un de ces êtres capables d'engendrer chez l'être humain un cauchemar permanent, une démence dépassant l'imaginable... Mais contrairement à ce qui se produit en temps normal pour les victimes touchées un jour par un *amkor*, l'effet sera chez moi instantané.

Et très atténué. Du moins j'ose l'espérer!

Après avoir posé mon doigt sur cette plaque métallique, je prendrai donc le chemin du marécage, en grondant probablement comme ces malheureux que j'ai aperçus à maintes reprises... Un étrange vaccin...

Il y a de quoi hésiter. Si l'ermite de Markala s'est trompé... Oui, mais s'il a vu juste, je vais pouvoir pénétrer au cœur de l'île maudite avec toutes mes facultés intactes ou presque. Et cette fois, sans que ce monde ne me rejette comme il l'a fait quand j'ai tenté de surprendre la mystérieuse entité qui doit régner sur cet univers de la démence...

— Adieu, Jug... Nous ne nous reverrons pas, n'est-ce pas?

Il sait que je sais... Nous pouvons difficilement nous cacher quelque chose lui et moi... Il a usé ses dernières forces à me révéler mes propres pouvoirs mentaux. Et il lui reste encore un effort énorme à fournir...

L'ermite de Markala s'apprête à mourir. A emporter son secret dans la tombe... Je ne saurai jamais *qui* il était réellement. Peut-être n'ai-je pas le droit de le savoir?...

— Bonne chance, Michaël. Je vais tenir encore... Le temps de vous aider. De vous fournir à distance l'énergie dont vous allez avoir besoin...

Son énergie à lui... Je vais consommer ce qu'il lui reste de vie pour sauver peut-être des milliards d'êtres. Humains ou humanoïdes...

Je pose brusquement mon index sur la plaque métallique.

CHAPITRE XV

Je n'ai ressenti qu'un choc à peine perceptible, mais la luminosité rosée a disparu de l'intérieur de la vitrine. Jug est toujours devant moi et il semble observer mes réactions avec la plus grande attention. Il sort d'une poche de sa longue robe blanche un minuscule boîtier translucide et me le tend :

— N'oubliez pas, Michaël... Quand vous serez certain de pouvoir atteindre ce monde dans ses œuvres vives...

Je prends le boîtier avec des précautions infinies. Il y a un contact sur le côté. En fait, il ressemble étrangement à cette vitrine, mais en modèle réduit... Je le glisse dans la poche de poitrine de ma combinaison de plastex.

— Jug, je...

Brusquement, je ne suis plus moi-même, et je suis obligé de réagir brutalement pour juguler ce qui déferle en moi, à partir de cet être monstrueux et microscopique qui vit maintenant au centre même de mon cerveau, et qui vient de tenter maladroitement de m'imposer sa volonté.

Jug a compris en me voyant vaciller sur place.

— *Doucement, Michaël... Vous devez LE laisser agir... Contrôler seulement ce qu'IL vous impose...*

Je relâche la terrible barrière mentale que je viens de dresser entre la cellule-lumière et mon propre MOI. Aussitôt, ma vue se brouille sous l'afflux d'images incohérentes. Il faut que je trouve un équilibre aussi stable que possible entre ces images et la réalité...

Il faut que je rejoigne mes semblables... L'île!... L'île aux amkors!... Je dois retrouver mes frères!

Ce grondement sauvage, dans ma poitrine. Le grondement des amkors. Et si Jug s'était trompé? Mon Dieu, ce n'est pas possible. J'ai envie de tuer. Une envie démesurée. Je sens que je marche, et je ne sais même pas comment je vais pouvoir échapper au labyrinthe des grottes de Markala. Je n'ai de ce qui m'entoure qu'une perception trouble. Comme si mes yeux étaient pleins de larmes.

Il faut que j'atteigne le marécage. Là-bas je pourrai assouvir ce besoin de tuer qui me dévore. Et puis, ensuite, je mourrai dans d'atroces souffrances.

L'atrocité de mes propres pensées me donne la nausée. J'éprouve réellement cette envie démesurée de priver un être vivant de sa vie,

pour sentir vibrer la mienne. Il faut que je lutte contre ce venin que distille en moi la cellule-lumière... J'imagine quelle doit être l'intensité de la folie engendrée par une cellule normale...

Mes doigts se serrent malgré moi sur une proie inexistante et je dois être effrayant à voir. Brusquement la notion de ma propre déchéance me traverse comme un fer brûlant, et je gronde mon désespoir.

Ma joie!...

Oui, ma joie. Ce désespoir, dont les vagues déferlent en moi, je voudrais qu'il atteigne une intensité jamais atteinte. Je le souhaite de toutes mes forces. Un jour je mourrai, et cette mort sera une naissance!

La notion de ce que j'ai été va m'échapper.

Je suis lumière... Je suis la VÉRITÉ!... Ils m'appellent, tous ceux qui sont venus des profondeurs de la dimension Mu. Je dois aller rejoindre les légions qui rétabliront le véritable univers... Demain, l'Univers retrouvera toute l'horreur qu'il mérite... L'irrationnel triomphera du raisonnable parce que les mondes ont été créés pour la démence!...

Ce n'est pas possible. Je dois réagir. Je dois étouffer cette voix qui vit en moi.

Je marche. Je dois traîner les pieds comme tous ceux qui ont pris un jour le chemin de l'île aux *amkors*. J'entends le grondement qui roule dans ma poitrine comme s'il provenait d'un autre que moi. Et je ne peux m'empêcher de gronder pour exprimer l'intense bonheur que j'éprouve à avancer vers cette vérité qui m'attend au bout du chemin.

Bonheur ou angoisse?... J'arrive à peine à faire la différence. Je ne vois rien autour de moi. *Je sens seulement les choses*. Le temps n'existe plus...

L'approche du marécage, je la ressens dans toutes les fibres de mon corps fatigué, et ce qu'il y a en moi de joie, ou de désespoir, se trouve décuplé par la proximité du but. Je contrôle toujours la terrible angoisse que souhaite parfois créer l'entité qui m'habite, mais j'éprouve dans ces moments-là un vertige qui menace de m'anéantir.

Alors, le vieux Jug intervient, et la puissance de ses émissions-pensées rétablit l'équilibre dangereusement compromis.

Zvilia... C'est vers toi que je marche... Pour t'arracher à ce bourbier!

— *Non, Michaël! Il ne faut pas!... Pas penser à elle... danger...*

Jug me rappelle à l'ordre. Presque aussitôt, l'entité-parasite profite de mon désarroi passager, et elle reprend le dessus sur ma propre volonté. C'est très bref, mais j'ai failli m'anéantir dans un vertigineux tourbillon sanglant. J'ai déjà vu ces couleurs acides, insupportables...

Brusquement, je sens que je suis aux limites du monde des *amkors*... De celui des êtres luminiques... Je vais savoir qui le vieux

Jug a vu juste en pensant que, cette fois, l'univers dément du marécage ne me repoussera pas dans la dimension dont je viens...

Je perçois à nouveau les choses qui m'entourent. J'ai dû traverser le marécage et aborder enfin sur cette île où je dois livrer un ultime combat. Je suis immobile à la limite de ce monde que j'ai déjà contemplé une fois... Mais maintenant, je le contemple sans la moindre crainte...

C'est cela qui est effrayant! *Je n'ai plus peur de ce que regardent mes yeux... Je m'assimile à ces êtres horribles que je devine sous le ciel rouge qui écrase la cité des amkors! Je suis prêt à admettre leur existence comme j'admets la mienne... Je vais entrer dans leur tourbillon infernal, et connaître enfin la VÉRITÉ!*

Encore un pas, et je vais me pénétrer de toutes les folies imaginables, devenir fou moi-même et par conséquent retrouver la véritable condition humaine!

Encore un pas et je serai sauvé définitivement.

Je m'élance avec un dernier grondement de victoire, et je franchis l'invisible limite. Vertige. Chute... J'entrevois les affres d'une agonie affreuse, et je l'appelle de toute ma volonté chancelante. Ce n'est qu'un rêve, mais je voudrais qu'il se réalise. Et il se réalisera si ce monde m'accepte...

Je tombe sans fin au cœur d'un monde immobile et figé. J'ai peur à nouveau. Mais c'est la peur d'être rejeté définitivement dans la dimension des humains sans avoir accompli ma mission. En moi, l'être-lumière attend, lui aussi. Il a trop présumé de ses forces alors que nous approchions du but, et il est au bord de l'épuisement. C'est peut-être pour cette raison que ma chute dure si longtemps...

Tout se stabilise enfin dans une dernière explosion de couleurs. J'AI GAGNÉ!... Je suis au cœur même de la Cité de l'Impossible. Entre ces murs dont l'architecture invraisemblable, déséquilibrée, exprime à elle seule la folie, l'extravagance des êtres qui l'ont conçue.

Ils viennent vers moi, tous les monstres qui hantent cette cité. Ils vont m'entourer, comme pour fêter l'arrivée d'un nouveau-né... Ils hurlent et l'atrocité de ces hurlements me comble de bonheur.

Je suis au cœur de l'enfer!

Une femme repoussante de laideur se détache du groupe qui grimace autour de moi. Elle s'élance, bras tendus, la bouche déformée par un rictus épouvantable. Elle est couverte de crasse, et porte encore une tunique déchirée dont la blancheur n'est plus qu'un souvenir. Une Zarnienne... Peut-être...

Peut-être Zvilial!...

Et cette laideur m'attire, déclenche en moi un désir forcené. Un désir dont l'intensité me laisse sans souffle...

La femme — mérite-t-elle seulement ce nom? — se colle contre

moi avec des rôles de possédée, et je sens que je vais succomber au désir aberrant qui me submerge. Oui, j'ai une envie brutale de renverser cette caricature de cauchemar, et de lui imposer ma volonté de mâle...

Comme des bêtes en rut.

Et les autres ricanent autour de nous. Ils ne veulent rien perdre de cet accouplement inutile et bestial, qui ne peut rien signifier dans ce monde de perversion.

Rien d'autre que la bestialité la plus sordide.

A nouveau, l'envie de tuer explose en moi et je repousse brutalement cette chose épouvantable qui s'accroche à moi. Elle part en arrière avec un rire sauvage, et ses yeux brûlent d'une haine ardente... Deux *amkors* se jettent sur cette proie que j'ai dédaignée, et lacèrent de leurs griffes le corps déformé qui se tord, alors que jaillit un sang noir des plaies béantes.

Je n'en puis plus. Toute cette horreur est au-dessus de mes forces. Je m'élançai vers le cercle de visages effrayants qui m'entoure. A mon tour je lacère, je tue, j'étrangle...

Quelque chose m'attire... Une force invincible me jette en avant, et je suis bien obligé de tailler mon passage au milieu de cette masse grouillante qui tente de s'accrocher à moi, de m'empêcher de...

D'atteindre la VÉRITÉ!... LA LUMIÈRE ORIGINELLE DE MU!...

Brusquement, il n'y a plus personne autour de moi, et un silence étrange, irréel succède aux hurlements de la meute hallucinante lancée à ma poursuite.

Et la vérité jaillit enfin en moi, alors que je contemple ce... Non, ce n'est pas possible! C'est le cauchemar qui continue!...

Non, Michaël... Vous arrivez au but, je le sens! J'avais pressenti cela...

La voix de Jug. Elle faiblit de plus en plus. L'ermite de Markala suit mentalement ma progression, en surveillant attentivement mes réactions les plus imprévues. Il doit éprouver les mêmes souffrances que moi... Peut-il vraiment réaliser ce que je viens de découvrir au centre de cette cité?..

Cette chose qu'aucun *amkor* ne devait jamais voir... Mais je ne suis pas un *amkor* comme les autres. Je suis seulement en équilibre instable entre deux dimensions... J'ai donc vaincu les forces qui m'empêchaient d'approcher de cet étrange bassin hexagonal... Un hexagone irrégulier comme ceux des rayons que contient encore l'astronef écrasé dans le cratère de Markala... Mais celui-là est immense. Je puis difficilement estimer ses dimensions, mais il occupe une sorte de place, dominée par les tours irrégulières de la Cité, et dix hommes bras tendus, auraient du mal à en faire le tour.

Et dans ce bassin, baignant au cœur d'un liquide, opalescent reflétant parfois le rouge sanglant du ciel, une cellule identique à celle

que j'ai contemplée dans le laboratoire du vieux Jug. Mais celle-là est énorme et occupe presque toute la surface du bassin!

Une cellule-lumière plusieurs millions de fois plus grosse que celle qui se trouve en moi!...

Impensable!

Et brusquement, j'ai la certitude que je suis effectivement arrivé au but qu'il me fallait atteindre. Je suis devant l'entité lumineuse qui a sans doute projeté d'imposer à l'Univers ce qu'elle a déjà réussi à imposer à Zarnia!

Et la pensée violente qui tente de s'insinuer à travers la barrière mentale que j'ai dressée d'instinct entre cette entité et mon propre cerveau me confirme que le combat sera rude.

Si je fais la moindre erreur, je suis perdu, ..

Mais je ne vais pas passer immédiatement à l'attaque. Pour réussir, j'ai besoin de savoir...

Savoir comment une cellule microscopique a pu ainsi devenir cette chose belle et menaçante que je regarde de tous mes yeux...

Comme un diamant maudit, prisonnier d'un écrin dessiné par quelque joaillier dément...

CHAPITRE XVI

Les effluves psychiques de cette chose innommable montent vers moi, et j'entrouvre précautionneusement les défenses mentales que je dresse entre nos deux intelligences.

— *Je suis la cellule mère du peuple de la dimension Mu... Qui es-tu, toi qui as osé m'approcher?*

Je ressens parfaitement les nuances de colère modulant ces ondes-pensées. De colère et de crainte encore voilée...

— Je suis Michaël Moore... Celui qui a déjà tenté une fois, sans succès de t'atteindre!

Je n'ai pu m'empêcher de défier l'adversaire. De lui faire comprendre indirectement qu'il ne peut y avoir aucune entente entre nous. La réaction ne se fait pas attendre. Un rire invraisemblable explose en moi, et je sens mon esprit vaciller sous le choc.

— *Michaël Moore!.., Je t'ai rejeté une fois dans ta dimension, mais cette fois, je vais te détruire! Comment as-tu pu arriver jusqu'à moi?..*

La crainte, toujours... L'incompréhension...

— Peu importe. Je suis là, maintenant... Je suis là, et j'ai besoin de savoir...

La cellule-lumière veille toujours en moi. Mais elle reste maintenant inefficace contre le filet mental que j'ai dressé autour d'elle. Je maintiens soigneusement l'équilibre entre les forces qu'elle émet — forces qui me permettent de demeurer sans problème à l'intérieur de ce monde — et celles qui tendent à me rejeter dans mon univers normal.

— *Savoir..., ricane l'entité. Tu veux savoir qui sont les transfuges de la dimension Mu! Rien que des êtres supérieurs rejetés accidentellement de leur univers menacé de destruction, et qui ne peuvent espérer y retourner... Des êtres qui doivent survivre et révéler à ton propre univers dans quelle erreur il existe...*

Le reste imprègne mon esprit, sans que j'aie réellement l'impression d'une « conversation ». Les Pzen-Kors — c'est leur nom — ont dû quitter une partie de leur monde menacé de destruction, et une fausse manœuvre a projeté leur nef dans notre dimension. Condamnés à s'adapter au milieu qui leur était imposé par les circonstances, les survivants, peu nombreux, de la catastrophe, ont attendu patiemment qu'un Zarnien commette l'imprudence de toucher un des rayons contenant une des cellules-lumière. Le premier pas était fait...

Contaminé, ce premier

Zarnien a propagé ensuite ce que les habitants de la planète ont pris pour une terrible maladie. Et puis, un jour, les derniers survivants, toujours en état de survie provisoire à l'intérieur de la nef, ont été récupérés par ceux qui étaient devenus des *amkors*. Des êtres sous contrôle des cellules-lumière...

Par le jeu des questions et des réponses échangées mentalement à une vitesse qui défie l'imagination, je finis par comprendre l'effarante vérité! J'apprends en effet que les cellules-lumière, du type de celle qui tente inutilement de rompre le filet psychique que j'ai tissé autour d'elle à l'intérieur de mon propre cerveau, ne peuvent survivre indéfiniment sans l'apport énergétique rayonné par la cellule mère.

Jug avait dû comprendre cela. Mais il m'a laissé le découvrir par moi-même...

Et cette cellule mère se nourrit d'une façon qui dépasse l'entendement!

Sa nourriture, c'est la folie de ces êtres qui s'entre-déchirent dans l'île aux amkors... Une folie provoquée, stimulée par les cellules-lumière habitant chaque amkor... Les antennes qui s'agitent perpétuellement à la périphérie de l'être lenticulaire captent en fait les émanations subtiles de cette démence d'une violence sans cesse entretenue. Voilà pourquoi il faut de plus en plus d'amkors dans cette cité hallucinante...

Non. Pas seulement pour cela!...

Je vais de stupeur en stupeur!... Le système qui règne dans ce monde n'est pas seulement une question de survie. En atteignant une taille et une puissance rayonnante de plus en plus importantes, l'entité" luminique, la cellule mère Pzen-Kor, espère rapidement dominer l'univers. Pour elle, le temps — notre temps — n'a qu'une importance relative...

— Ce n'est pas seulement une espérance, Michaël Moore! C'est déjà une réalité!...

Le bref silence mental qui succède à ce vibrant démenti me prépare à des révélations que je n'aurais sans doute pas soupçonnées.

— Vous venez de l'Emgal, n'est-ce pas, Michaël Moore? De cet empire aberrant comptant des milliards d'individus qui se croient normaux... Eh bien, demain, ces milliards d'individus seront devenus des amkors, comme disent les Zarniens. Des aliénés, si l'on s'en tient à la langue que vous avez l'habitude d'employer!... Demain, et sans avoir à quitter ce lieu où nous nous trouvons actuellement, je régnerai sur l'Univers, qui s'ouvrira peu à peu au peuple Pzen-Kor qui a su utiliser les ressources de votre corps imparfait pour arriver à ses fins!

A mon tour de ricaner :

— Sans quitter cette planète, dites-vous?...

Mon scepticisme déchaîne de dangereux remous au centre de

l'énorme lentille de lumière.

— *Ne vous faites pas d'illusions, Michaël Moore! Nous savons utiliser les moyens que vous avez, vous les humains, mis si obligeamment à notre disposition. Un jour, malgré les interdictions sévères dictées par vos gouvernements, un astronef terrien s'est posé sur Zarnia. Il y a très longtemps... A cette époque, la planète avait été déclarée dangereuse par les premiers explorateurs, à cause d'un mal inconnu qui décimait la population indigène! Mais elle n'était pas encore transformée en baignoire... Le vaisseau terrien n'avait pas le choix, et devait impérativement se poser pour cause d'avarie.*

Le rire insupportable résonne à nouveau en moi, et je dois faire un effort surhumain pour ne pas passer dès maintenant à l'attaque. Mais ma curiosité est la plus forte, malgré les injonctions véhémentes de Jug dont je sens toujours la présence mentale, de plus en plus faible...

Les ondes-pensées de l'entité monstrueuse continuent à me parvenir :

— *Quand les Terriens sont repartis de Zarnia, ils avaient tué quelques amkors, pour se défendre d'une attaque imprévue. Mais plusieurs d'entre eux emportaient avec eux ce que vous appelez des cellules-lumière, Michaël Moore!*

Mon Dieu... Ainsi, l'Emgal est déjà menacé, lui aussi! Mais ce n'est pas possible! J'ai vécu suffisamment longtemps sur Mars et sur Terre pour savoir que...

— *Que les cas de folie enregistrés sur ces planètes ne sont ni plus ni moins nombreux que ce qu'ils ont toujours été, c'est cela? ironise l'entité.*

Exact, Moore. Et croyez bien que je n'y suis pour rien! Plus tard, cet état de choses changera... Dans l'immédiat, je me suis contenté de poser les premiers jalons de l'ordre futur! Je ne disposais pas encore d'assez de puissance pour pouvoir espérer coordonner la démence collective de centaines de millions d'êtres humains. Ce sera bientôt chose faite... En attendant, je me suis contentée de préparer le terrain, afin d'éviter le moment venu une réaction trop brutale des autorités dirigeant l'Emgal. Cette fois, je n'aurai pas affaire à des Zarniens plus ou moins arriérés, mais à des êtres technologiquement évolués.

C'est bien évident. Ce que Jug a réussi à comprendre, d'autres l'auraient compris tôt ou tard!... Alors?

— *Alors, je tiens d'ores et déjà votre monde d'origine sous ma coupe, Michaël Moore! ricane l'ignoble chose lumineuse. C'est même à cause de cette domination, discrète mais efficace, que vous êtes probablement sur cette planète!*

Bon sang! Les « spéciaux » de la Psy-Pol! Ces êtres sans foi, ni loi autre que celle qu'ils ont imposée aux dirigeants de l'Emgal... Ils sont des émanations de la dimension Mu!... Plus ou moins en sommeil parce qu'ils ne doivent attendre actuellement de la cellule mère

immobilisée sur Zarnia qu'un rayonnement énergétique relativement faible...

Mais un jour, ils seront en mesure de recevoir l'énergie dont auront besoin pour se multiplier les cellules-lumière qui contrôlent déjà la situation...

Et alors...

Alors personne n'osera transgresser les ordres de la Psy-Pol, et aucun chercheur ne s'aventurera à tenter de comprendre ce qui se passe. C'est d'une habileté diabolique.

Si je ne réussis pas à mener à bien ma mission, la race humaine va s'anéantir au milieu de sa propre démente!...

— *Quelle mission, Michaël Moore?*

L'inquiétude est à nouveau perceptible dans les propos mentaux de l'entité. Je savoure cette inquiétude. Elle doit chercher à comprendre les raisons de ma présence si près d'elle... Elle doit confusément réaliser que je ne suis pas un *amkor* comme les autres. Eux ne se seraient jamais risqués à transgresser les ordres reçus. Du moins, les cellules-lumière qui contrôlent chaque *amkor*... Pour ce monstre de lumière, je suis un cas particulier qui échappe momentanément à son analyse. Durant tout le temps qu'a duré notre étrange dialogue, la teinte laiteuse du liquide qui semble baigner cette énergie concentrée à l'état pur, a été parcourue de fluctuations colorées qui la striaient selon des courbes incohérentes. L'entité cherchait à percer le mystère que je lui pose. Elle a pensé détourner mon attention mentale en se livrant à des confidences parfaitement inutiles en apparence, mais qui avaient pour but de lui faire gagner du temps.

— *Quelle mission Michaël Moore?*

Les inflexions psychiques deviennent plus autoritaires...

Mais elle n'a pas réussi à résoudre le problème que pose ma présence. Si je ne suis pas *amkor*, si je ne suis pas sous le contrôle d'une cellule-lumière, j'ai donc utilisé un autre moyen pour franchir la limite d'une dimension dont l'être humain normal est infailliblement rejeté. Et elle cherche à déterminer la nature de ce moyen. Elle cherche désespérément, sans oser prendre le risque d'ordonner ma destruction.

Peut-elle seulement me détruire?

Elle ne comprend pas. Les fulgurances augmentent d'intensité au sein de liquide opalescent, créant des remous par endroits. Si j'étais un être humain *normal*, je mettrais ce monde en péril par ma seule présence... Un problème insoluble. Oui, l'entité lumineuse pourrait me détruire. C'est probablement ce qu'elle essaiera de faire quand elle aura la certitude que je représente vraiment un danger pour elle et ses semblables.

Maintenant... Michaël! Maintenant!... Je vais lâcher prise et je ne

pourrai plus t'aider...

Jug a raison. Je n'ai que trop tardé...

— *QUELLE MISSION, MICHAËL MOORE?*

J'ai chancelé sous le choc terrible de l'onde mentale qui a frappé mon cerveau, bousculant à la surprise toutes mes défenses mentales. En une fraction de seconde, l'entité lumineuse a compris. La cellule-lumière atténuée, contrôlée à son tour par mon propre cerveau, ma propre volonté... Mon laissez-passer pour le monde des Pzen-Kors!...

Ma main arrache littéralement le système de fermeture à glissière de la poche de poitrine de ma combinaison. Le boîtier translucide! Il faut que j'arrive à...

L'entité a compris et réagit à la vitesse de la lumière en projetant autour de moi un vertigineux tourbillon de lumière colorée. Elle attaque désespérément pour me priver de tout ressort. Je m'écroule au bord du bassin que je distingue à peine tant la lumière qui en émane est aveuglante. Je ne résisterai pas au choc. Cette lumière va me dévorer, me désintégrer, disperser chaque atome de mon corps à travers l'espace!...

— *Jetez ce boîtier, Moore! JETEZ-LE!...*

Je tiens toujours la petite boîte translucide et mon index cherche en tremblant le minuscule contact métallique. Je suis obligé de libérer complètement tout le réseau de barrières mentales que j'avais pu dresser, en suivant les conseils que m'avait patiemment donnés Jug au cours de mon entraînement intensif... Et Jug lui-même a lâché prise depuis longtemps... Je n'y arriverai jamais!

Ils sont maintenant autour de moi, tous ces êtres de cauchemar engendrés par les cellules-lumière. Je les devine, prêts à se jeter sur moi, toutes griffes dehors. Zvilia est parmi eux, et elle se ruera comme les autres à la curée... Je...

— *NON!...*

C'est un cri mental désespéré qui vient percuter mon cerveau. Le cri d'un être qui comprend qu'il est en train de perdre la partie. Mon doigt vient de trouver le contact métallique, sur le côté du boîtier que Jug m'a confié, avant mon départ. A nouveau trompée par le relâchement de mon contrôle mental, la cellule-lumière, affaiblie, et de plus complètement perturbée par la proximité de l'entité mère, tombe dans le piège, et, se transformant à nouveau en énergie *fluidique*, elle se laisse capter par la réplique miniaturisée de la vitrine du laboratoire de Jug!... Maintenant, je peux jeter loin de moi ce boîtier qui vient de faire à nouveau de moi un être humain parfaitement normal.

Un être humain normal qui a pu franchir ainsi le formidable réseau de défenses protégeant l'être le plus inattendu qu'ait jamais connu l'Univers!

Sans être rejeté dans sa propre dimension! Jug avait raison! Je n'ai

qu'un geste à faire... Un geste symbolique : jeter le boîtier que je tiens toujours serré entre mes doigts, en évitant soigneusement de toucher le contact métallique. Une lumière rosée colore les parois de la boîte...

— *Reculez, Moore!*

Pour être capté par le réseau des défenses? Sûrement pas! Je peux savourer ma victoire. L'entité ne peut plus rien contre moi. Elle a bien trop à faire pour résoudre ses propres problèmes!...

Le liquide opalescent est en train de devenir terne à l'intérieur du bassin. Cela ne donne que plus de relief à l'effarante lumière vivante qui s'agite maintenant, de toutes ses antennes terriblement mobiles.

Les explosions colorées se multiplient autour de moi, et je distingue à nouveau la cité dont les murs vacillent silencieusement. Un monde est en train de disparaître... En même temps que l'entité impensable qui le faisait vivre.

Maintenant, les défenses n'existent plus. J'ai amorcé un processus irréversible et je peux songer maintenant à ma propre sécurité...

Je m'élance vers cette ville qui n'existe déjà plus. Autour de moi, des êtres figés dans une attente haletante sont en train de retrouver leur conscience humaine. Ils sont en train de retrouver du même coup leur apparence physique normale, l'autre n'étant qu'une illusion projetée par les cellules-lumière.

Ces dernières sont en train de mourir les unes après les autres.

Pas de mourir. De servir à alimenter en énergie vitale l'entité mère qui se débat inutilement, là-bas, au cœur de la Cité de l'Impossible! Mais il est trop tard...

— Zvilia!

Je cours en hurlant son nom à tous les échos. J'ai une peur atroce d'arriver trop tard. Je préfère ne pas imaginer ce qui a pu lui arriver pendant le temps où elle a vécu parmi les *amkors*... Elle a pu...

— Michaël!... Michaël, tu es venu!...

Elle est dans mes bras. Elle tremble...

— Il faut fuir!... Ne restez pas ici!...

Je hurle à m'en arracher les cordes vocales. Un grondement sourd est en train de secouer la terre. L'île entière semble gronder sa colère...

— Michaël! Que se passe-t-il?

Elle ne sait pas. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Les autres non plus!... Parviendrons-nous à sortir vivants de l'enfer qui s'annonce?

Le ciel semble se déchirer au-dessus de nos têtes, et les bancs de brume qui dissimulaient le marécage se dispersent. Le bleu balaie le rouge. Mais il y a toujours ce chaudron infernal au centre de l'île... C'est lui qu'il faut fuir.

Brusquement, nous pataugeons dans l'eau peu profonde. La terre ferme est visible entre les trouées de la végétation qui n'a plus rien

d'effrayant. Comment ai-je pu m'égarer la première fois que j'ai pénétré dans le marais?

Des animaux fuient devant nous. Je pense à Luc Bregan... Il a probablement péri dans ce marécage, mais je ne saurai jamais comment... Il faudra chercher son corps quand tout sera terminé...

Avec des hurlements de joie, des milliers de Zarniens et de bannis, amaigris mais bien vivants, retrouvent la terre ferme, comme une terre promise... Ils n'ont pas vraiment la conscience de ce qu'ils ont vécu. Pas encore...

— Michaël...

La main de Zvilia est dans la mienne. Nous regardons vers l'île, que l'on distingue à peine, là-bas, sur l'horizon.

Tout à coup, le grondement qui a décidé les rescapés à fuir vers la terre ferme s'amplifie démesurément, et tous les visages se tournent vers l'île...

L'île aux *amkors* est environnée d'une lumière aveuglante qui se concentre en une boule à l'éclat insoutenable. La main de Zvilia tremble dans la mienne. D'un seul coup, la lumière s'élève au-dessus du marécage, comme si elle allait s'élancer dans l'espace. L'entité mère des Pzen-Kors tente un dernier sursaut, elle mobilise toute son énergie pour tenter désespérément de survivre.

Puis elle abandonne brusquement, et l'aveuglante lumière pâlit, se dilue, pour disparaître dans une sorte d'arc-en-ciel multicolore.

Je regarde Zvilia. Son séjour chez les *amkors* n'a pas altéré sa beauté resplendissante...

— Viens, dis-je d'une voix douce. Rentrons chez nous... C'est fini... Il n'y aura plus jamais à *amkors* sur Zarnia.

Ni sur Zarnia, ni ailleurs.

Le vieux Jug, l'ermite de Markala a triomphé du terrible mal qui frappait les habitants de cette planète. Il a donné sa vie, pour cela...

A nous deux, nous venons de sauver l'Univers. Mais c'est un secret entre lui et moi !...

ÉPILOGUE

Je regarde le grand astronef brillant qui s'apprête à repartir à travers les grands espaces silencieux, vers la Terre... Il s'est posé au milieu de cette vallée que j'ai décidé de ne plus quitter.

Le temps a coulé depuis ce jour où des milliers d'êtres rendus à la vie normale contemplaient la sphère de lumière qui se diluait au-dessus de l'île où ils avaient vécu leur cauchemar...

Le temps a coulé, et beaucoup ont déjà oublié l'époque où le seul astronef qui se posait sur Zarnia était un grand appareil noir apportant périodiquement au bain son lot de bannis.

Après la désagrégation des milices de la Psv-Pol, devenues brusquement inopérantes, les gouvernements fédérés de l'Emgal ont accordé la grâce à tous les bannis...

Et un beau jour, j'ai vu revenir un homme que je connaissais bien. Il s'appelait Anthon Marvel, et il est resté sur Zarnia.

Ce qui paraît assez légitime, puisqu'il était zarnien !

Un compagnon de Jug... Infiltré dans les rangs de la Psy-Pol grâce à ses facultés psychiques assez exceptionnelles, mais qui ne devaient rien aux cellules-lumière du monde Pzen-Kor.

C'est ainsi qu'Anthon Marvel, garde-chiourme, s'est arrangé patiemment pour trouver l'homme qui devrait un jour affronter un ennemi qu'il ne soupçonnait peut-être pas encore.

Je dis *peut-être*, car Anthon n'a pas été bavard pendant les quelques instants où nous nous sommes trouvés face à face. Il a seulement admis en partant, avec un demi-sourire, que l'affaire qui m'avait valu d'être banni sur Zarnia n'était qu'un coup monté!... Par lui et quelques autres...

Il fallait à Jug un homme motivé!... Et si possible un être en marge des principes admis par la plupart des gens, soumis aux ordres de la Psy-Pol ! J'ai été cet homme, voilà tout...

Puis Anthon Marvel a esquissé un petit geste amical, et je l'ai vu marcher vers les grottes de Markala. Je n'ai jamais su qui était Jug réellement. Je n'ai jamais pu retrouver non plus le chemin du laboratoire incroyable que j'ai pourtant vu, à l'intérieur des grottes, ni celui du cratère.

Et je ne saurai pas non plus qui était réellement Anthon Marvel !

Peut-être un être chargé de veiller sur un certain équilibre de l'Univers?... Il a disparu, quelque part dans ces montagnes...

L'astronef de transport s'arrache silencieusement au sol de Zarnia, et je fais demi-tour pour regagner le village.

Zvilia et les enfants m'attendent, devant notre maison... Mon bain est devenu un paradis...

FIN

Gênes, le 10-4-75.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 OCTOBRE 1975
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE BUSSIÈRE, SAINT-AMAND
(CHER)

— N° d'impression : 1322. — Dépôt légal :
4^e trimestre 1975.

Imprimé en France